BSB Bayerische StaatsBibliothek

Münchener DigitalisierungsZentrum
Digitale Bibliothek

Roman, Jean J.

Vie de Pétrarque

Avignon 1804
P.o.it. 814 y
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10757450-9

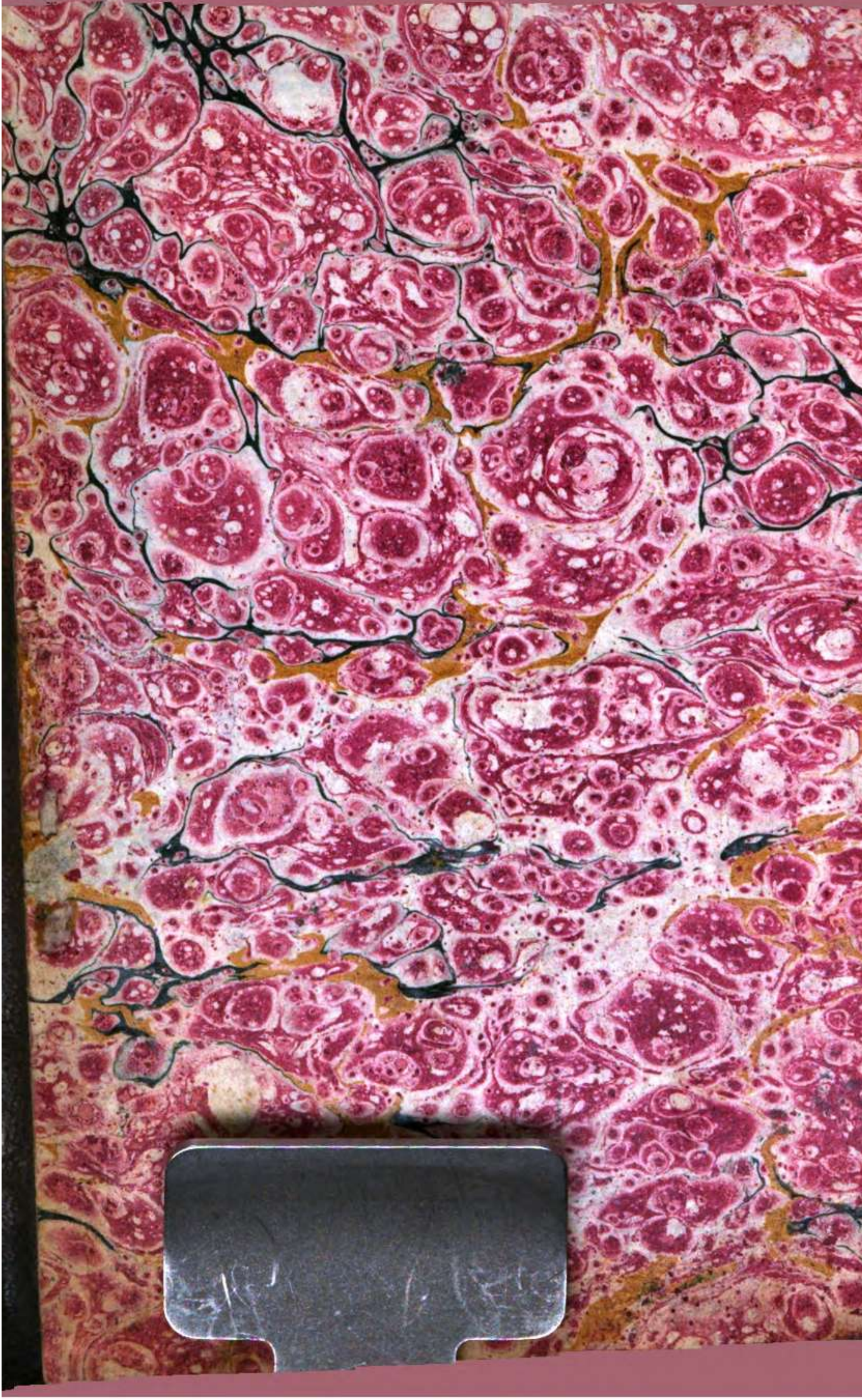
Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datensystemen ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.



10757450

10757450

½
P. Ital. 814 4

(Petrarca)

Roman

10757450

10757450

VIE
DE
PÉTRARQUE.

10757450

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

10757450



PÉTRARQUE.

10757450



LAURE.

16757450

VIE
DE PÉTRARQUE,

PUBLIÉE PAR L'ATHÉNÉE DE VAUCLUSE;

Augmentée de la première traduction qui ait paru en Français, de la Lettre adressée à la Postérité par ce Poète célèbre :

Avec la liste des Souscripteurs qui ont concouru à lui faire ériger un Monument à Vaucluse, le jour séculaire de sa naissance, 20 Juillet 1804, 1^er^ Thermidor an 12.

Domenique L. à mois

A AVIGNON,

Chez M^e^. V^e^. SEGUIN, Imprimeur-Libr^e^
rue Bouquerie.

AN XII. 1804.

10757450

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

PRÉFACE.

L'ATHÉNÉE de Vaucluse est peut-être la première Société Littéraire qui ait eu la modestie de publier l'ouvrage d'un autre, et il s'en fait gloire. Il serait à désirer qu'il se formât une compagnie qui se renfermât dans les fonctions d'éditeur d'ouvrages dont les auteurs seraient morts depuis cinquante ans. Son travail serait vraisemblablement plus utile que celui des écrivains qui, promettant des nouveautés, n'en donnent pas toujours, et en donnent quelquefois qui sont peu intéressantes.

La Vie de Pétrarque publiée dans ce volume, a été composée par l'abbé Roman, que l'Athénée se serait empressé de s'associer, s'il avait été vivant lors de notre institution. On a supprimé sa traduction des Poésies de Pétrarque, qui n'est cependant pas sans élégance, mais qui n'a point paru d'un intérêt assez général. On

a fait disparaître quelques taches légères, telles qu'une fausse date de la naissance du Poète italien, et plusieurs fautes d'impression, surtout pour les mots italiens dont quelques-uns étaient entiérement défigurés. On a supprimé quelques passages qui semblaient embarrasser la marche du récit par des digressions qui lui étaient étrangères. Enfin on a terminé le volume par une traduction de la Lettre de Pétrarque à la Postérité, ouvrage curieux, qui n'avait point encore été traduit en français, ou qui l'avait été si mal, qu'il était encore plus difficile de le lire dans un tel français que dans l'original latin. L'auteur de cette traduction est le citoyen François Tissot, de Mornas, correspondant de l'Athénée de Vaucluse; qui, à l'âge de dix-neuf ans, est également distingué par ses connaissances et son application à l'étude.

« J'ai envisagé Pétrarque dans

» *l'histoire de sa vie* », *dit l'abbé Ro-*
man, « *sous les aspects les plus frap-*
» *pans. On le verra tour-à-tour poète*,
» *amant*, *orateur*, *philosophe*, *né-*
» *gociateur*, *homme d'état*, *courti-*
» *san*, *solitaire*, *et toujours ver-*
» *tueux et sensible. Parmi les person-*
» *nages célèbres*, *c'est un des plus*
» *intéressans et des plus aimables.*
» *En lisant sa vie et ses œuvres*, *il*
» *n'y a point de femme qui ne de-*
» *vienne sa maîtresse*, *point d'homme*
» *qui ne soit son ami. Les plus grands*
» *traits de l'histoire du quatorzième*
» *siècle sont mêlés avec la sienne*,
» *par les différens rôles dont il fut*
» *chargé*, *et par l'influence de ses*
» *actions et de ses ouvrages. J'ai pris*
» *tout ce que j'en ai dit dans ses pro-*
» *pres écrits*, *dans ceux des littéra-*
» *teurs Italiens*, *et sur-tout dans les*
» *Mémoires de l'Abbé de Sades*, *qui*
» *seront désormais la source où devra*
» *puiser quiconque écrira sur Pétrar-*
» *que ; Mémoires pleins de discus-*

» *sions curieuses, mais qui sont plu-*
» *tôt les annales d'un siècle, que la*
» *vie d'un homme; Mémoires où tout*
» *ce qui tient à Pétrarque par un fil,*
» *est suivi jusques dans les moindres*
» *détails.*

» *Je me suis appliqué sur-tout à*
» *faire connaître dans Pétrarque*
» *l'homme et l'écrivain; j'ai rassem-*
» *blé tous les traits caractéristiques;*
» *et j'ai indiqué tous ses ouvrages.*

» *J'ai cru d'ailleurs que ce serait*
» *rendre quelque service aux mœurs,*
» *et rappeler un sexe aimable à l'es-*
» *time qu'il se doit, que d'offrir à ses*
» *yeux, d'après l'histoire, le modèle*
» *d'un amour délicat, qui se suffit à*
» *lui-même, et qui se nourrit, pen-*
» *dant vingt ans, de sentiment, de*
» *vertus et de gloire* ».

Cette gloire méritait un hommage de la part d'une Société formée dans un Département qui s'honore de porter le nom de Vaucluse. Une Souscription a été ouverte par l'Athénée

pour ériger un Monument à Pétrarque, le jour séculaire de sa naissance. Le nom des Souscripteurs qui se sont intéressés à cette entreprise mérite d'être publié. Le tableau que l'on va lire est le compte rendu par le citoyen Roussel père, Trésorier de l'Athénée, le 25 Germinal an 12. On a cru devoir spécifier les sommes, afin que le public soit instruit du montant de la Souscription.

TABLEAU

DES SOUSCRIPTEURS

Pour la célébration du jour séculaire de la naissance de PÉTRARQUE.

AILHAUD (Antoine Dominique), *membre du Conseil Municipal de Lourmarin.*	12 £
Amaudri, *ex-Chevalier de St. Louis, d'Aix.*	6
Anselme (Joseph-Hippolite-Philippe), *à Bonnieux.*	6
Barreau, *de Toulouse, associé à l'Athénée de Vaucluse, à Paris.*	10
Bernardi-Valernes, *associé à l'Athénée de Vaucluse, à Monnieux.*	9
Bès, *Président de Canton, à Bollène.*	5
Bilhon, *Chef de l'un des bureaux du Ministère des Finances, associé à l'Athénée de Vaucluse, à Paris.*	24
Blancard, *Avoué, à Apt.*	6
Blanchard, *père, Médecin, correspondant de l'Athénée de Vaucluse, à Pernes.*	6
Bon, *Juge du Tribunal Civil, à Avignon.*	5
	89

Report 89 f

Bouchet *aîné, père, Président du Tribunal de Commerce, membre ordinaire et secrétaire de la première classe de l'Athénée de Vaucluse.* 6

Bouchet *fils, correspondant de l'Athénée de Vaucluse, à Montpellier.* 6

Bourdon de Vatri, *Président de l'Athénée, et Préfet de Vaucluse.* 48

Boyer *de Mourmoiron, Sous-Préfet à Carpentras, associé de l'Athénée de Vaucluse.* 10

Boze, *Commissaire du Gouvernement près le Tribunal Civil, à Apt.* 6

Brantes (**Bianco de**), *associé à l'Athénée de Vaucluse, à Paris.* 50

Bressier (**Jean-Louis**), *Maire de Lourmarin.* 6

Bressi, *Juge de Paix, à Lisle.* 10

Bruchère, *fils du citoyen Roussière jeune, Maire de Courtheson.* 12

Brueix *d'Eygalières, à Nismes.* 5

Bruneau, *Juge du Tribunal civil à Avignon.*

Brunel (**Henri**), *tenant l'hôtel de Pétrarque et de Laure, à Lisle.* 20

Calvet, *ci-devant chanoine à la Métropole d'Avignon, membre ordinaire de l'Athénée de Vaucluse, et bibliothé-*

Report	273
caire de la ville d'Avignon.	5
Calvet *neveu, correspondant de l'Athé-née de Vaucluse, à Paris.*	6
Carbonel, *Notaire, à Menerbes.*	6
Castinel, *Négociant, à Lisle.*	6
Cautet, *Ingénieur des Pont et Chaussées.*	101
Centenier (Stanislas), *à Pernes.*	5
Chappuis, *membre du Corps Législatif, associé à l'Athénée de Vaucluse.*	100
Charlet (*Madame*), *à Avignon.*	5
Cheylus (*Madame de*), *née de Lar-nage, à Pernes.*	5
Colinet, *Adjoint du Maire d'Avignon.*	6
Colon, *Médecin, associé à l'Athénée de Vaucluse, à Paris.*	10
Colonieux *de Paris.*	50
Conseil-général du Département de Vau-cluse, composé des citoyens Olivier-Gérente, Piot, Eydoux, Tramier, Guillibert, Sollier, Domergue, Pastour, Bounaud, Jacquier.	100
Consolin (Baculard), *associé à l'A-thénée de Vaucluse, à Paris.*	10
Cottier (Charles), *Président du Tri-bunal Criminel, à Carpentras.*	24
Courtois, *Médecin et Maire de Sault.*	9
Crivelli *aîné, membre ordinaire de l'A-thénée de Vaucluse.*	5
	726

Report	726ᵗ
Darnoux (*Madame*), *née Villardi de Quinson.*	9
Deleuze, *Aide-naturaliste au Musée de Paris.*	5
Demarres.	6
Desachards, *ci-devant Doyen de St. Agricol, à Avignon.*	5
Deshenriques *de Cavaillon.*	5
Desportes, *Receveur du Droit d'Enregistrement à Bollène.*	5
Dupont, *fabricant papetier de Vaucluse.*	5
Durand-Maillane, *Juge au Tribunal d'Appel d'Aix, associé à l'Athénée.*	24
Empereur, *Médecin à St. Saturnin près d Apt.*	10
Empereur (Henri), *Juge de Paix du Canton d'Apt.*	9
Fage, *Avoué à Apt.*	6
Faucher *père*, *membre du Conseil du premier arrondissement de Vaucluse, à Bollène.*	5
Féraud, *Professeur de l'Ecole secondaire à Oppèdes.*	6
Florent (François), *de Lagnes.*	5
Fortia de Pilles, *associé à l'Athénée de Vaucluse.*	10
Fortia d'Urban, *membre ordinaire de l'Athénée de Vaucluse.*	50
	891

Report. 891
Frochot, *Préfet de la Seine, associé à l'Athénée de Vaucluse.* 100
Gauffridi, *Avoué à Apt.* 6
Gautier de Ruſtrel, *d'Apt.* 6
Gautier (Auguſte de), *à Mazan.* 6
Gazzera (Henri), *membre ordinaire de l'Athénée de Vaucluse.* 6
Geoffroy, *Professeur au Musée de Paris.* 5
Gibert, *Maire de Lisle.* 10
Ginoyer, *Juge à Apt.* 6
Girard (Henri), *père, membre honoraire de l'Athénée.* 24
Girard-Vallière (Jean-Baptiste), *à Bonnieux.* 6
Gouan, *Professeur de Médecine, associé à l'Athénée de Vaucluse, à Montpellier.* 5
Granet-Lacroix, *Maire de Bollène.* 5
Gravine (Michel), *de Cadenet.* 12
Gudin, *Négociant, membre ordinaire de l'Athénée.* 6
Guérin *père, Pharmacien, membre ordinaire de l'Athénée.* 6
Guérin *fils, Professeur d'Histoire Naturelle à l'Ecole Centrale, Secrétaire de la seconde classe de l'Athénée.* 6
Guillibert, *membre du Conseil-général de la Préfecture de Vaucluse, résí-*

Report	1106 £
dant à Apt.	6
Hugues, *Joaillier, à Avignon.*	6
Julian, *de Lisle, associé à l'Athénée de Vaucluse.*	12
Lacépède, *Professeur de Zoologie au Musée de Paris.*	10
Lapeyre, *Juge au Tribunal d'Apt.*	6
Lapierre (Louis), *Prêtre desservant la Paroisse de Vaucluse.*	5
Lesourd, *Agent de Change à Avignon.*	6
Madon, *Homme de Loi, à Viens.*	6
Manobre, *Adjoint du Maire de Courthezon.*	6
Martin, *Géomètre, à Avignon.*	5
Méri de la Canorgue (François-Hyacinthe), *à Bonnieux.*	6
Meynet, *mort Bibliothécaire du Département de Vaucluse, et membre ordinaire de l'Athénée.*	5
Michel (Denis de Beaulieu), *membre ordinaire de l'Athénée.*	12
Michel, *Directeur des Postes, à Cadenet.*	5
Millin (Aubin-Louis), *Conservateur des Antiques de la Bibliothèque nationale, membre de plusieurs Societés savantes, associé à l'Athénée.*	6
Montauban, *Directeur de l'Enregistre-*	
	1208

Report	1208 f
ment et des Domaines nationaux, membre de l'Athénée de Vaucluse.	10
Morel (Hiacinthe), *Professeur de Littérature, Secrétaire-général de l'Athénée de Vaucluse.*	6
Ode (Hugues-Félicien), *Maire de Villars.*	6
Olivier *aîné*, *membre de l'Académie du Gard, Juge au Tribunal d'Appel de Nimes, associé à l'Athénée de Vaucluse.*	5
Olivier-Giraud (Louis-André), *Président du Canton de Pertuis.*	6
Paget (Jean-Joseph), *Notaire à Cabrières.*	5
Pair (Auguste).	15
Palun, *Commissaire du Gouvernement près le Tribunal Civil d'Avignon.*	5
Pamard, *Officier de Santé, membre ordinaire de l'Athénée.*	10
Pancin, *Médecin, membre ordinaire de l'Athénée.*	6
Pin, *Avoué, à Apt.*	6
Piot, *Juge au Tribunal Civil d'Avignon, membre ordinaire de l'Athénée de Vaucluse.*	24
Plantin, *Maire de Sarrians.*	9
Puy, *Maire de la ville d'Avignon, mem-*	
	1321

Report 1321 f
bre ordinaire de l'Athénée de Vaucluse. 48
Ravan, *Chef de Bureau à la Préfecture, membre ordinaire de l'Athénée.* 5
Rayolle, *Juge du Tribunal Civil à Apt.* 6
Renoard (d'Andrée de), *membre ordinaire de l'Athénée.* 6
Richaudon, *Commissaire de Police à Lisle.* 5
Roland, *Notaire d'Avignon.* 6
Roman, *Greffier du Tribunal d'Apt.* 6
Roman, *Chef d'une maison d'Institution à Nîmes, associé à l'Athénée de Vaucluse.* 5
Rouget, *Ingénieur du Département de Vaucluse, membre ordinaire de l'Athénée.* 12
Roussel *père, membre ordinaire de l'Athénée de Vaucluse.* 6
Roussel *fils aîné, membre ordinaire de l'Athénée.* 6
Roussière *aîné, associé de l'Athénée de Vaucluse, à Courthezon.* 24
Ruchon, *Greffier du Tribunal Civil d'Avignon.* 5
Sabatier, *de Cavaillon, Professeur de Belles-Lettres à l'Ecole Centrale, membre ordinaire de l'Athénée.* 5
Sade (*Madame de*), *d'Ayguières, à*
1466

Report	1466 f
Ayguières.	20
Saint-Jaume (Morard de), *à Avignon.*	5
Sainte-Croix (Guilhem de), *de l'Institut national de France, associé à l'Athénée de Vaucluse.*	10
Sainte-Marie, *Juge de Paix à Pernes.*	6
Saporte *l'aîné, à Apt.*	6
Sauvan, *Chirurgien, membre ordinaire de l'Athénée.*	6
Savournin, *Maire de Lourmarin.*	18
Seguin (François), *Imprimeur-Libraire, associé à l'Athénée de Vaucluse, à Avignon.*	24
Soissan (Rafélis de), *aîné, correspondant de l'Athénée de Vaucluse, à Avignon.*	12
Soissan (Casimir Rafélis de), *le jeune, correspondant de l'Athénée de Vaucluse, à Cavaillon.*	12
Solier d'Alexis, *Substitut du Commissaire du Gouvernement près le Tribunal Civil, à Apt.*	6
Sollier, *Président du Tribunal d'Apt.*	6
Soustelle, *Juge du Tribunal d'Appel, à Nîmes.*	5
Tacussel (Joseph-François), *fils, à Vaucluse.*	5
	1607

Report. 1607 f

Tempier *père*, *Conseiller de Préfecture*, *membre ordinaire de l'Athénée de Vaucluse.* 10

Terras, *Sous-Préfet d'Apt*, *associé à l'Athénée.* 12

Thomas, *Substitut du Commissaire du Gouvernement près le Tribunal d'Avignon.* 5

Thouin (André), *Professeur de Culture au Musée de Paris.* 5

Tissot (François) *de Mornas*, *correspondant de l'Athénée de Vaucluse*, *à Avignon.* 5

Tournefort, *Curé de Sault.* 5

Tramier *aîné*, *de Crillon*, *membre honoraire de l'Athénée de Vaucluse*, *et membre du Conseil-général du Département.* 6

Viens (Bernardin), *Juge de Paix de Bonnieux.* 6

Omis en leur rang.

Auquier (Dominique), *Maire de Mirabeau.* 5

Guerin, *Sous-Préfet d'Orange*, *associé à l'Athénée de Vaucluse.* 12

Jean d'Aurel, *Secrétaire-général de la Préfecture*, *membre ordinaire de l'A-*

1678

Report	1678 f
thénée de Vaucluse.	12
Jean, *Maire de Villes.*	5
Seguret, *Inspecteur-général des Contributions publiques, à Avignon.*	6
Tempier (Joseph), *Directeur de la poste aux lettres à Nice.*	10
Bernardi, *de Monieux, Chef de la Division civile au Ministère du Grand Juge à Paris, associé à l'Athénée de Vaucluse.*	20
Pazzis (Maxime de), *associé à l'Athénée de Vaucluse, à Carpentras.*	6
	1737 f

A cette somme il faut joindre 500 f. promis par le Ministre *Chaptal*, et 100 f. par le Tribun d'*Augier*, tous deux associés à l'Athénée ; 36 f. par les citoyens *Rolland*, *Mense*, *Offand* et *Guignot*, employés à la Préfecture, ainsi que d'autres promesses qui seront acquittées incessamment, et dont le tableau sera imprimé dans un second volume dont le citoyen Guérin *fils*, qui en est chargé, a déjà annoncé l'impression, et qui contiendra : 1°. L'histoire Naturelle de la Fontaine de Vaucluse, par le citoyen Guérin fils. 2°. Une Analise raisonnée des différens Ouvrages de Pétrarque, par le même. 3°. Un choix de Poésies relatives à Pétrarque et

à la Fontaine de Vaucluse, parmi lesquelles ne sera point oubliée la charmante Idille de Madame Verdier. On y trouvera une Ode où notre doyen, le citoyen Sabatier de Cavaillon, prouve que les glaces de l'âge n'ont point refroidi sa verve. 4°. Le rapport du citoyen Rouget, Ingénieur en chef du Département, sur le Monument que l'Athénée aura choisi le 2 Prairial prochain. 5°. Celui du citoyen Morel, Secrétaire-général, sur l'inscription qui sera préférée à la même époque. 6°. Un Compte rendu de l'emploi des fonds des Souscripteurs, par le citoyen Roussel père, Trésorier de l'Athénée. 7°. Les gravures du Monument et de la Fontaine, ainsi que celle du Tombeau de Pétrarque.

Le volume que nous publions en ce moment, contient les portraits de Pétrarque et de Laure. Le premier a été souvent gravé; mais le second paraît, pour la première fois. Il a été dessiné par le citoyen Raspay, notre associé, Professeur de Peinture, qui l'a copié et réduit en petit, d'après un tableau très-ancien qui se trouvait autrefois dans le cabinet de M. de Crochant, duquel il a passé dans celui du Général Lecourt-Villière, qui s'est mis aussi au nombre de nos Souscripteurs, et qui est notre associé depuis long-tems.

EXTRAIT DES REGISTRES

DE L'ATHÉNÉE DE VAUCLUSE,

Séance du 17 Germinal an 12.

Présens les Citoyens VOULLONNE, Vice-Président; FORTIA, BOUCHET, ROUSSEL, père; GAZZERA, GUÉRIN, père; GUÉRIN, fils; CRIVELLI, PIOT, DENIS MICHEL, CARTOUX, CALVET et MOREL.

L'ATHÉNÉE DE VAUCLUSE, ouï le rapport du citoyen Fortia, au nom d'une Commission spéciale, sur le mode d'exécution de l'art. IV du Projet de Souscription que la Société a publié et par lequel elle s'est engagée à faire imprimer un volume sur Pétrarque, dans lequel serait insérée la liste des Souscripteurs, adopte les conclusions de ce rapport.

VOULLONNE, Vice-Président;

H. MOREL, Secrétaire.

VIE
DE FRANÇOIS
PÉTRARQUE.

FLORENCE était dans l'anarchie ; deux factions la déchiraient. Les Guelphes et les Gibelins se signalaient tour-à-tour par les meurtres et les proscriptions. Cependant l'aurore des arts brillait au milieu de ces orages. Brunetto Latini donnait des leçons d'éloquence et de philosophie ; Dante, son disciple, écrivait sa *divine Comédie* ; Cimabué et Giotto créaient la peinture ; car celle des anciens n'était plus : Jean Villani traçait l'histoire de son tems, et Pétrarque allait naître.

Cet homme célèbre et singulier était fils de Petracco, notaire, comme ses ancêtres, secrétaire des réformations, emploi qui subsiste encore, et chargé par la République de plusieurs commissions importantes. Il était Gibelin ; il fut

la victime des Guelphes : il se retira à Arezzo, ville de Toscane ; ce fut-là [1] que Pétrarque vit le jour, le 20 Juillet 1304. Il fut appelé François, fils de Pierre, *Francesco di Petracco* ; c'est l'origine du nom de Pétrarque, *Petrarcha*, qu'il porta dans la suite.

Il était âgé de sept mois lorsque sa mère se retira dans la vallée d'Arno, auprès d'Ancise. Il y passa six ans avec elle.

Petracco fut rappelé à Florence par un décret public ; mais il n'osa pas retourner dans une ville où les Guelphes dominaient. En attendant une occasion favorable de rentrer dans sa patrie et dans ses biens, il se rendit à Pise, où sa famille alla le joindre. Là, Pétrarque, âgé de huit ans, reçut de Convennole les premiers élémens de la grammaire.

L'Empereur fit de vains efforts pour réduire Florence. Petracco, qui avait compté sur les succès de ce Prince, vit alors toutes ses espérances s'évanouir. Il

1] Pétrarque. Senil. L. 8, Epist. 1.

renonce

renonce à sa patrie, se rend à Livourne, s'y embarque, essuie une tempête, fait naufrage auprès du port de Marseille, se sauve avec sa famille, et se rend par terre à Avignon.

Cette ville est située sur la rive gauche du Rhône, entre les embouchures de la Sorgue et de la Durance. Clément V, Pape Français, venait d'y fixer sa Cour [1].

Avignon, célèbre par son antiquité, agréable par sa situation, appartenait alors à Robert d'Anjou, comte de Provence. Ce Prince, en qualité de Roi de Naples, était feudataire du Saint Siège, qui avait la souveraineté du Comté Vénaissin, pays contigu au territoire d'Avignon.

Cette ville était alors l'asile des Italiens proscrits, et d'une foule d'aventuriers de tous les pays. Le nombre de ses habitans, son enceinte et ses rues étroites, en rendaient le séjour incommode. Les étrangers refluèrent dans les villes voisines. Petracco prit ce parti. Il s'éta-

1] Bertrand Got, Archevêque de Bordeaux.

blit à Carpentras, qui était la capitale du Comté Vénaissin. Convennole, premier maître de Pétrarque, venait d'y ouvrir une école. Le jeune élève y poursuivit le cours de ses études. Il fit des progrès rapides. A douze ans, il savait tout ce qu'on pouvait apprendre de grammaire, de rhétorique et de dialectique, dans les écoles de ce tems-là [1].

Ce fut à cet âge qu'il alla pour la première fois à Vaucluse, où se voit cette fontaine merveilleuse, si célèbre par le séjour de Pétrarque et par ses vers. A l'aspect de cette solitude, qui rassemble ce que la nature a de plus sauvage et de plus riant, le jeune Pétrarque s'écrie avec transport : *Voici la retraite qui convient à mon caractère ; je la préférerai, si je puis disposer de moi, aux villes les plus brillantes* [2].

Petracco, surpris autant que charmé du génie précoce de son fils, de son application à l'étude, et sur-tout de sa-

1] Ep. ad Post.
2] Sen. L. 10, Ep. 2.

passion pour les ouvrages de Cicéron, dont l'harmonie enchantait son oreille, favorisa ce goût naissant.

Mais il fallait d'autres études pour mener Pétrarque à la fortune. Les lettres étaient méprisées à Avignon même, où résidait la Cour la plus polie de l'Europe. La jurisprudence était la science à la mode ; elle ouvrait la porte des honneurs et des richesses. C'est par elle que se font encore aujourd'hui les grandes fortunes à la Cour de Rome. Petracco voulut plier à cette étude le génie de son fils ; il l'envoya à Montpellier.

Il y avait dans cette ville une Université célèbre par l'habileté de ses professeurs et par le nombre de ses étudians. Les deux facultés de médecine et de droit y brillaient du même éclat. La première a toujours conservé la réputation qu'elle avait dans ce tems-là.

Jacques d'Aragon, Roi de Majorque, régnait à Montpellier ; Barthelemi d'Ossa y professait les lois ; Pétrarque, à peine

âgé de treize ans [1], étudia sous ce jurisconsulte fameux. Mais qu'importe l'habileté du maître, quand le disciple se refuse à ses leçons ? Le jeune légiste se crut transporté dans un sol aride et semé de ronces. Accoutumé aux charmes de la belle littérature, il était repoussé par la sécheresse de la jurisprudence. Le jargon de l'école lui parut barbare auprès du langage de Cicéron ; le digeste et le code n'avaient pas de prise sur une imagination tendre et brillante ; son instinct le portait aux lettres ; tout ce qui n'était pas elles fut un objet d'aversion pour Pétrarque ; Boccace, l'Arioste et le Tasse, portèrent le même dégoût dans les mêmes écoles.

Au lieu d'étudier les pandectes, Pétrarque s'amusait, dit-on, à perfectionner le roman de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne [2].

Petracco envoya son fils dans une école plus célèbre encore. L'Université

1] Fam. L. 20, Ep. 4.

2] Ce roman fut fait vers 1178, par Bernard de Triviès, chanoine de Maguelonne.

de Bologne était autant au-dessus de celle de Montpellier, que la première ville était supérieure à la seconde. Jean André, Jean Calderin, et Cino de Pistoye, remplissaient avec distinction les chaires de cette Université. On ne force point le naturel; l'antipathie de Pétrarque pour l'étude des lois se fortifiait tous les jours, et son goût pour la poésie devint une fureur. Petracco apprend cette nouvelle; il voit avec douleur tous ses projets déconcertés. Il part, il arrive à Bologne. Son fils soupçonne le motif de ce voyage; il se hâte de cacher les manuscrits qu'il avait achetés à grands frais. Petracco les découvre, et les jette au feu sous les yeux de son fils. Pétrarque désespéré jette des cris perçans; il se croit lui-même au milieu des flammes avec ce qu'il a de plus cher au monde. Petracco, touché de la douleur et des larmes de son fils, arrache du feu les livres fumans de Cicéron et de Virgile, les seuls que le brasier n'eût pas encore consumés; il les présente à Pétrarque, en lui disant:

Tenez, mon fils, voilà Virgile, il vous consolera de la perte des autres poètes ; voilà Ciceron, il disposera votre esprit à l'étude des lois. Pétrarque, charmé de la complaisance de son père, et sensible à ses bontés, fit les plus grands efforts pour vaincre les dégoûts qu'il éprouvait ; mais la nature l'avait fait poète, et l'entraînait, malgré lui, vers un art enchanteur [1]. Il trouva parmi les professeurs de l'Université (chose rare !) deux excellens poètes, Cino de Pistoye et Cecco d'Ascoli. Le premier expliquait le code, le second professait la philosophie et l'astrologie. Cino était doué d'un génie facile, qui se pliait à tous les goûts, à toutes les études. Jurisconsulte profond et poète galant, il écrivait un commentaire savant sur le code, il adressait des vers amoureux à Richarde de Selvaggi. Il a donné de la grace à la poésie italienne ; c'est le poète le plus doux et le plus gracieux qui

[1] *Naturæ cogebat..... frustrâ naturæ repugnatur.* Ed. Bas. f. 461.

ait fleuri avant Pétrarque, qui l'imita quelquefois [1], et qui fut son disciple, ainsi que Boccace et Barthole. Dante, dont il était l'ami, le mettait au nombre des meilleurs poètes Italiens.

Cecco d'Ascoli passait pour le plus grand philosophe de son tems. Il fut médecin de Jean XXII à Avignon. L'envie le força de quitter cette Cour : mais sa réputation le fit appeler à Bologne. Il composa un poëme sur l'Histoire Naturelle et sur la Morale [2], poëme infecté des erreurs absurdes de l'astrologie judiciaire. Il fit une critique amère de deux poëmes, dont les Florentins étaient idolâtres [3]. Deux frères, Dino et Thomas del Garbo; le premier, médecin; le second, professeur à Bologne; lâches dont l'histoire doit flétrir le nom, l'accusèrent d'hérésie et de sortilège. L'Inquisition le saisit, et le fit brûler à Florence [4]. Heu-

1] L'idée de la Canzone, *Quel antico Signore*, est tirée du sonnet *Mille dubbi*, qu'on attribue à Cino.

2] L'*Acerba*: on en compte dix-neuf éditions.

3] La chanson de *Gui Cavalcanti*: *Donna mi prega*, et la *Comédie* de Dante.

4] En 1327.

reux s'il n'eût été que poète ! L'envie l'aurait poursuivi sans doute, comme c'est l'usage : mais il eût peut-être échappé aux bûchers du Saint-Office.

Ces deux hommes célèbres cultivèrent les talens poétiques de Pétrarque, et dévoilèrent à leur jeune élève tous les secrets de leur art. C'est peut-être avec l'un de ces deux maîtres, qu'il fit alors le voyage de Venise, ville dont il parle avec enthousiasme dans sa prose et dans ses vers. De retour à Bologne, il apprit la mort d'Eletta Canigiani sa mère. Touché de cette perte, il exhala sa douleur en vers latins [1].

Petracco, profondément affligé de la perte d'une compagne que ses vertus et sa beauté lui rendaient également chère, ne fit plus que languir, et mourut un an après elle.

A cette nouvelle, Pétrarque et Gerard son frère, partirent de Bologne pour se rendre à Avignon. Ils y trouvèrent leurs affaires domestiques dans le plus

1] Edit. Bas. t. 3, f. 84.

grand désordre. Leurs tuteurs avaient spolié la succession : mais l'effet le plus précieux, selon Pétrarque, fut conservé; ce fut un manuscrit de Cicéron, qu'il ne dut, dit-il lui-même, qu'à l'ignorance de ces barbares [1]. Ce trait prouve la passion de Pétrarque pour les ouvrages de Cicéron, et mérite d'être conservé : mais ce qui le mérite bien davantage, c'est que, n'ayant point d'argent pour soulager la misère de Convennole son ancien maître, il lui prêta ce même manuscrit, et plusieurs autres, pour être mis en gage. Ils s'égarèrent, et la bienfaisance de Pétrarque nous a coûté le traité de la gloire de Cicéron.

Les deux frères, réduits à une fortune très-médiocre, embrassèrent l'état ecclésiastique. Les clercs jouissaient alors des plus grands privilèges, et pouvaient parvenir aux premières dignités de l'église et de l'état.

Jean XXII occupait, depuis dix ans,

[1] Sen. L. 15, Ep. 1.

la chaire de Saint Pierre [1]. Ce Pape, homme simple, sobre et modeste, avait une Cour très-corrompue. Les empoisonnemens, et ce qu'on appelait des sortilèges, y étaient fréquens. Le Pontife en fut plusieurs fois l'objet, et peu s'en fallut qu'il n'en fût la victime. L'orgueil, l'ambition, la soif de l'or embrâsaient tous les esprits; la dissolution passa de la Cour à la Ville; le faste et la mollesse, les dignités et les richesses, les plaisirs, les fêtes, les spectacles y attiraient une foule d'étrangers; des beautés de tous les pays y venaient afficher leurs charmes pour les mettre à l'enchère; chaque jour voyait des scènes nouvelles d'une débauche effrénée: telles étaient la Cour et la Ville, où un jeune homme de vingt-deux ans, d'une imagination vive, d'un cœur tendre, d'une complexion amoureuse, se trouvait livré à lui-même, sans guide, sans parens, sans appui. Ses premiers

[1] Jacques d'Euse, et non d'*Ossa*, né à Cahors de race noble, selon Albert de Strasbourg, son contemporain, et selon Baluze; de la plus vile extraction, selon la foule des historiens italiens, Villani, Corthusi, S. Antonin, etc.

pas

pas dans le monde furent marqués par des succès. Les Grands de la Cour lui fesaient un accueil flatteur, et l'admettaient dans leur commerce. Il devait ces avantages aux graces de sa figure, aux charmes de sa conversation, et sur-tout au talent de la poésie qu'il cultivait dès-lors avec succès.

Ces distinctions honorables et la présomption naturelle à son âge lui fesaient tout oser et tout espérer. Il partageait ses vœux entre le plaisir et la fortune; il fréquentait les palais des Grands et les cercles des jolies femmes. Attentif à relever, par les soins de la toilette, les agrémens de sa figure, il se piquait d'avoir une chaussure élégante, des cheveux bouclés avec art, des robes d'une blancheur éblouissante. Occupé de ces soins frivoles, il trouvait encore du tems pour l'étude. Jamais sa passion pour les plaisirs n'étouffa son goût pour les lettres : les obstacles n'avaient fait qu'irriter ce penchant. Dès qu'il fut maître de ses actions, il rejeta avec dédain tous ses livres

de Jurisprudence, et rien ne put le ramener à cette science. En vain le fameux Oldradi l'appelait *déserteur des Lois.* Il répondait : *prenez-vous-en à la nature ; c'est d'elle que je tiens le goût et l'antipathie que vous me reprochez.* Entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, et nourri de la lecture des écrivains du siècle d'Auguste, il cultiva d'abord les Muses latines, à l'exemple de Dante son précurseur ; mais jaloux du suffrage des dames, il préféra bientôt la langue vulgaire.

Ce jargon, formé du latin, défiguré par les barbares qui avaient inondé l'Italie, était encore informe et grossier, lorsque Guiton d'Arezzo, Gui Cavalcanti et Dante sur-tout, lui donnèrent des règles et l'enrichirent. Mais il conservait des traces de barbarie que Pétrarque voulut effacer : il se flatta de lui donner la politesse, la douceur, l'harmonie, et l'abondance qui lui manquaient encore[1]. Si cette raison n'eût pas décidé Pétrar-

1] Sen. L. 5, Ep. 3.

que, un motif plus puissant encore l'aurait déterminé. Il était amoureux, il voulait que sa maîtresse pût lire les vers qu'elle lui inspirait. Les femmes n'entendaient plus le latin, qui avait cessé depuis long-tems d'être le langage vulgaire.

Celui qui était en usage alors à Avignon avait la même origine que la langue Toscane, et plusieurs traits de ressemblance avec elle. Les Italiens, que la Cour attirait dans cette ville, avaient introduit dans son idiôme un grand nombre de mots, d'expressions, de tours ultramontains; et quiconque parloit l'une des deux langues, avait l'intelligence de l'autre. Pétrarque consacra donc sa langue naturelle à l'expression des mouvemens de son cœur, et ne se servit presque jamais du latin que pour traiter des sujets graves et sérieux. Il nous reste de lui un Poëme Epique intitulé l'Afrique, des Eglogues, des Epîtres en vers latins. Il a laissé beaucoup d'écrits en prose latine. Sa latinité n'est ni élégante ni correcte; il fallait bien qu'il conservât quelque

teinte légère de la barbarie de son siècle. Son stile est un mélange de tous les stiles. Cicéron, Sénèque et Saint Augustin, ses auteurs favoris, lui fournirent les lambeaux qu'il a cousus ensemble. Ce sont ses poésies italiennes qui lui ont assuré l'immortalité. Il l'a méritée, et par la beauté de son génie, et par les efforts qu'il fit pour s'élever au-dessus de son siècle, qu'il laissa bien loin derrière lui. Idolâtre des auteurs latins, il recherchait leurs ouvrages comme un avare chercherait un trésor. Mais les manuscrits étaient rares, leur prix était excessif, et la fortune de Pétrarque était médiocre. Heureusement il rencontra dans Avignon Raimond Soranzo, grand jurisconsulte, et sur-tout (ce que l'histoire doit relever) homme d'une probité courageuse, qui osa faire tête au Pape pour défendre l'innocence opprimée [1]. Ce savant avait une belle bibliothèque, dont il ouvrit les portes à Pétrarque. Mais Soranzo n'était que jurisconsulte, et le jeune poète avait

[1] Fam. L. 14, Ep. 1.

besoin d'un guide qui fût homme de goût et de lettres. Jean de Florence, chanoine de Pise, secrétaire apostolique, homme éloquent et vertueux, s'offrit à Pétrarque. Le jeune Florentin s'attacha à son compatriote. La patrie fut le lien qui les unit, et l'estime en serra les nœuds. Sous cet ami, qui lui tenait lieu de maître et de père, Pétrarque marchait à grands pas dans la carrière des lettres et de la philosophie. Son esprit, semblable à son corps, pour me servir de ses expressions [1], avait plus d'adresse que de vigueur, plus de justesse que de pénétration ; mais il était capable de toutes sortes d'études. Les mathématiques l'occupèrent quelque tems ; il s'appliqua à l'étude de l'antiquité, pour s'éloigner du moins en esprit, d'un siècle qu'il méprisait. L'Histoire fit ses délices, malgré le pirrhonisme qu'elle inspire. Il parcourut toutes les sectes des philosophes, sans en épouser aucune ; enfin il s'arrêta dans les sentiers de la morale,

1] Ep. ad Post.

et se jetta dans les bras de la poésie.

Ce n'était pas assez, pour la situation où se trouvait Pétrarque, d'avoir des amis vertueux; il lui fallait des protecteurs puissans. Les graces de sa phisionomie, la sagesse de sa conduite et les talens de son esprit, lui gagnèrent la confiance de Jacques Colonne, et ce jeune seigneur lui procura bientôt la bienveillance de toute son illustre maison. Né en France durant le séjour qu'Etienne Colonne son père y fit, et le troisième de ses enfans, Jacques Colonne était l'homme du monde le plus aimable par les agrémens de sa personne, et sur-tout la bonté de son cœur. Rien n'égalait ses vertus, si ce n'est son éloquence à laquelle il était impossible de résister. La noble simplicité de ses mœurs et la facilité de son caractère se retraçaient dans ses vers, dont l'heureuse aisance fesait le désespoir des poètes de profession.

C'est ici l'époque la plus intéressante de la vie de Pétrarque, soit par le commerce flatteur qu'il venait de lier avec

les Colonne, soit par la naissance d'une passion à laquelle il dut le plus grand éclat de sa gloire. Le siècle où vivait Pétrarque était chaste, quoique la ville qu'il habitait fût corrompue. La galanterie qui régnait alors n'était pas la même qu'on voit de nos jours : c'était celle de ces braves chevaliers qui soutenaient au péril de leur vie l'honneur de leurs dames, et qui recevaient de leurs mains le prix de la valeur ; c'était un sentiment honnête et généreux qui enflammait le courage, et qui était la source des plus belles actions, un penchant avoué par les femmes les plus vertueuses, l'émotion du cœur, et non le trouble des sens : c'était enfin cet amour épuré que notre siècle traite de chimère, et dont le siècle de Pétrarque fournit mille exemples.

Telle fut la passion de ce jeune poète. Il avait une figure aimable et noble, où brillait la fraîcheur de la jeunesse ; des yeux pétillans, une phisionomie spirituelle, des traits pleins de noblesse, une taille avantageuse et libre : ajoutez à tout

cela une parure élégante et soignée. Tels sont les portraits que nous avons de lui, tel est le portrait qu'il a tracé lui-même de sa personne [1]. Né avec un cœur sensible, et même passionné, un tempérament de feu, un caractère doux et liant, un goût naturel pour tout ce qu'il y avait d'honnête et de beau, les principes de son éducation et la sagesse de ses mœurs l'avaient garanti jusqu'à l'âge de vingt-trois ans de tous les pièges dont il était environné. C'est en vain que les beautés les plus séduisantes ambitionnaient sa conquête ; leurs charmes avaient à peine effleuré son cœur, les dangers de l'amour l'effrayaient : *il était plus farouche qu'un cerf* [2]. *L'amour ne daignait pas encore habiter dans son cœur* [3] : mais l'heure fatale arriva.

Le lundi de la semaine-sainte, à six heures du matin [4], Pétrarque vit à

1] Ep. ad Post. 2] Ed. Bas. f. 316.

3] *Vissi en libertade mentre amor nel mio albergo a sdegno s'hebbe.* Canz. 4, édit. de Prault.

4] Cette époque est sûre, nous la tenons de Pétrarque : *mille trecento ventisette appunto su l'ora prima, il di sesto d'Aprile, etc.* Son. 176. *Voglia mi sprona, etc.*

Avignon, dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, une jeune femme dont la robe verte était parsemée de violettes. Sa beauté le frappa : c'était Laure.

Fille d'Audibert de Noves, chevalier, elle avait épousé depuis peu Hugues de Sade, d'une maison patricienne, originaire d'Avignon.

Ses traits étaient fins et réguliers, ses yeux brillans, son regard tendre, sa phisionomie douce, son maintien modeste, sa démarche noble, sa voix touchante; sa taille était svelte, ses sourcils noirs, ses cheveux blonds ; elle était d'une blancheur éblouissante ; son teint était animé des plus vives couleurs ; enfin elle avait la grace plus séduisante que la beauté. Telle fut cette belle Laure, qui fit sentir à Pétrarque les premiers feux de l'amour ; c'est de lui-même que j'emprunte les traits avec lesquels je viens d'esquisser le portrait de cette beauté rare. Il en est mille autres que j'omets: car il ne faut pas tout dire, et les détails, si intéressans dans la bouche d'un

amant, deviennent froids sous la plume d'un historien. La passion de Pétrarque fut muette d'abord : mais qu'elle se dédommagea bien, dans la suite, de ce silence, forcé peut-être par les circonstances [1] ! Pétrarque ne s'occupait plus que de sa passion et de ses études poétiques, lorsqu'il reçut de Cino de Pistoye une lettre dont voici la substance.

Le jurisconsulte rappelle à Pétrarque les tendres sentimens qu'ils s'étaient mutuellement inspirés. « Bologne, dit-il, » n'oubliera jamais les prodiges de votre » mémoire. En moins de quatre ans, » vous sûtes par cœur le corps entier » des lois civiles.... Je me flattais de » vous voir, un jour, comme un autre » Ulpien, assis dans les chaires ou sur » les tribunaux ; et vous voilà dans les » palais des Grands, la lire à la main, » comme un jongleur assemblant au- » tour de vous une foule de flatteurs » et d'oisifs. Enivré d'une vaine fu- » mée, vous avez renoncé aux véri-

1] *In qual parte del Ciel, etc.* Son. 126.

» tables honneurs. La jurisprudence » prodigue les richesses; la poésie ne » donne qu'un vain laurier..... Mon » cher disciple, détrompez-vous des » fausses lueurs qui vous éblouissent; » reprenez vos anciennes études : ce sera » une grande consolation pour moi, ce » sera un grand bonheur pour vous ».

Le jurisconsulte-poète n'était point suspect. Qui pouvait mieux juger que lui entre la jurisprudence et la poésie ? Il professait cette science, il excellait dans cet art. Pétrarque fut peut-être ébranlé par ses reproches : mais la poésie l'emporta. Il répondit à Cino [1] que les commentaires l'avaient dégoûté des lois; que les gloses les avaient obscurcies en voulant les expliquer; et qu'on était venu au point de ne plus les entendre, comme dit Térence, à force de les entendre. Il agit en conséquence; il ne plaida guères d'autre cause que celle de son amour, et il fréquenta bien moins le barreau que la bonne compagnie. Il con-

1] Petrarca, redivivus, f. 14.

tinuait de faire sa cour aux Colonne; la conformité d'âge et de goût l'avait déjà lié d'une étroite amitié avec le plus aimable de ces seigneurs. Ce jeune romain était *dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.* Jean XXII l'avait chargé d'une commission périlleuse. C'était de publier et d'afficher à Rome une bulle fulminée par ce Pape contre Louis de Bavière, Empereur, qui était alors dans cette ville. Jacques Colonne exécuta les ordres du Pontife avec autant de courage que de bonheur. A son retour, le Pape le nomma à l'évêché de Lombès. Le nouvel évêque souhaitait que son ami l'accompagnât dans son diocèse. Pétrarque était curieux; il aimait les voyages, il aimait encore plus le jeune prélat : il accepta la proposition. Ils allèrent ensemble à Montpellier, que Pétrarque connaissait déjà. Ils passèrent à Narbonne, où le poète antiquaire fut charmé de voir les belles ruines des superbes édifices que la colonie romaine y avait élevés. Le Capitole était encore

debout ; la magnifique chaussée, qui occupait plus d'une lieue dans sa longueur, mettait la campagne à couvert des inondations de la rivière d'Aude. A l'aspect de ces précieux restes de la grandeur romaine, Pétrarque sentit des mouvemens d'indignation contre les barbares qui avaient saccagé cette ville principale des Gaules.

Les deux voyageurs poursuivirent leur route, et s'arrêtèrent quelques jours à Toulouse. Pétrarque n'y trouva point de monumens d'architecture : mais il eut un plaisir plus sensible encore. La poésie florissait depuis long-tems dans cette ville ; les Comtes de Toulouse avaient protégé cet art, dans lequel les princes et les grands seigneurs de ce tems-là s'exerçaient. Les plus fameux Troubadours étaient de Toulouse : notre poète les a chantés dans son triomphe de l'amour ; la reconnaissance en fesait un devoir à Pétrarque, qui les a quelquefois imités. Il y avait six ans que les jeux floraux étaient établis, lorsque

Pétrarque arriva dans cette ville. Sept Troubadours imaginèrent ces jeux [1]; vers la fin du même siècle, Clémence Isaure en fut la bienfaitrice.

Pétrarque profita de son séjour à Toulouse et dans cette province, pour lier commerce avec les poètes Languedociens.

L'évêque de Lombès et son compagnon arrivèrent enfin au pied des Pirénées, vers la source de la Garonne. C'est-là qu'était située Lombès, ville étroite, mal bâtie et dégoûtante, entourée d'une campagne aride, dans un climat sauvage, sous un ciel orageux, habitée par des hommes agrestes. Quel spectacle pour des voyageurs accoutumés aux délices de l'Italie, à la douceur de ses mœurs et à la politesse d'une Cour brillante!

Les charmes de l'amitié dédommagèrent Pétrarque de la rigueur du climat et de la barbarie des habitans. Il fit une liaison étroite avec Lello, gentilhomme

1] Arnaud Vidal de Castelnaudari fut le premier poète couronné aux Jeux Floraux; il reçut la violette d'or le premier Mai 1324.

Romain, et Louis, né sur les bords du Rhin, tous deux attachés à l'évêque de Lombès, tous deux versés dans les lettres et dans les arts agréables. Le premier est connu sous le nom de Lélius dans les lettres de Pétrarque ; et le second, sous celui de Socrate. Aux douceurs de l'amitié se mêlaient les agrémens d'une conversation tantôt savante, tantôt enjouée. Là, Pétrarque essuyait et rendait les plaisanteries que ses amis lui fesaient. Le prélat s'égayait quelquefois à ses dépens ; il se moquait de sa frayeur, lorsque le tonnerre grondait ; il le plaisantait sur ses cheveux qui commençaient à blanchir, et qui lui donnaient un air vénérable dont il ne se piquait point. Pétrarque repoussait légèrement ces propos badins. *Je m'en console*, disait-il, *avec les grands hommes de l'antiquité ; Auguste craignait le tonnerre, César et Virgile avaient des cheveux blancs, quoique jeunes encore* [1]. Il écrivait, au nom de l'évêque, au fameux Jean André,

1] *Claris comitibus me solabar.* Sen. L. 8, Ep. 1.

professeur en droit canon à Bologne. Ce canoniste profond était fort ignorant en littérature. Les lettres pédantesques qu'il adressait au prélat étaient pleines de bévues et d'anachronismes : Pétrarque assaisonnait ses réponses du sel le plus fin de la critique et de l'ironie.

C'est dans ce commerce, moitié sérieux, moitié plaisant, et toujours intime, que Pétrarque passa un été délicieux, qu'il appelait, long-tems après, les plus beaux jours de sa vie [1].

Il revint à Avignon, où le cardinal Jean Colonne lui donna un logement dans son palais. Ce Seigneur avait les mœurs les plus pures, les plus douces et les plus faciles. Supérieur aux faiblesses de l'humanité, il avait de l'indulgence pour elles : on eût dit qu'il ignorait sa naissance et son rang, il n'avait ni les airs ni le ton de la Cour dont il était le plus bel ornement. Il n'avait ni la souplesse ni le manège d'un courtisan. Il di-

1] *Ætatem propè cœlestem multâ et Domini et Comitum jucunditate transegi, ut tempus illud semper memorando suspirem.* Epist. ad Post.

sait librement la vérité aux Princes et au Pape même. Il mettait tant de dignité dans sa franchise, qu'elle lui donna la plus haute considération et le plus grand crédit. Les lettres fesaient ses délices, et son palais était le rendez-vous des gens lettrés. Tel était le Mécène de Pétrarque. Loin de faire sentir à son protégé le poids insupportable de la grandeur et des bienfaits, il le traitait en ami et en frère [1]: exemple rarement imité par les protecteurs.

C'est dans les assemblées qui se tenaient chez le Cardinal, que Pétrarque se lia avec la plupart des gens de lettres dont il eut la correspondance. Le savant Richard de Bury ou d'Augerville, envoyé d'Edouard III, Roi d'Angleterre, fut de ce nombre. C'était peut-être l'homme de l'Europe qui avait le plus de connaissances, comme c'était celui qui avait le plus de livres [2]. Ce fut là que

1] *Cum fratre amantissimo.... propriâ meâ in domo fui.* Ep. ad Post.

2] Edouard III, qui avait été son élève, le fit évêque de Durham, le 19 Décembre 1333; ensuite chancelier, grand trésorier, et plénipotentiaire, en 1338, à Arras.

Pétrarque connut Sennuccio, qui fut depuis son ami et le confident de ses amours. Il était de l'ancienne maison Delbene, originaire de Fiesoli, Gibelin et poète [1].

Le Cardinal honorait Pétrarque de son estime et de sa confiance, que les sentimens de l'amitié rendaient plus flatteuses encore. Il avait pour lui des égards distingués. Dans une occasion où ce Seigneur voulut savoir la vérité d'un fait qui s'était passé dans son palais, et dont on lui fesait mistère, il assembla sa maison : chacun fut obligé de prêter serment qu'il serait sincère. Agapit son frère, évêque de Luna, fut soumis à la loi. Pétrarque se présente à son tour : le Cardinal, fermant le livre des évangiles : *Oh ! pour vous*, dit-il, *votre parole me suffit.* Ainsi les Athéniens traitèrent Xénocrate [2]. Il n'y a qu'un homme constamment vertueux qui puisse inspirer cette ferme confiance, et le respect religieux du

1] Les vers de Sennuccio sont badins et légers ; ils contrastent avec ceux de Pétrarque, qui sont mélancoliques. On les trouve imprimés à la fin de *la bella Mano de Giunto Conti.*

2] *Renovasti in me Xenocrati philosophi antiquum decus.* Fam. Liv. 5, Ep. 2.

Cardinal est le plus grand éloge du poète.

Jean de Saint-Vit, seigneur de Gensano, oncle de ce Prélat, avait pour Pétrarque un goût et un penchant qui semblaient naturels dans cette maison. C'était ce même Colonne qui avait défendu la ville de Népi contre l'armée de Boniface VIII. Errant, comme ses frères, pour échapper à la fureur de ce Pape vindicatif, il avait vu la Perse, l'Arabie, l'Egipte. Il goûtait enfin les douceurs du repos dans le palais du cardinal Colonne son neveu.

Ce vieillard, dont l'âge, les chagrins et les infirmités avaient aigri l'humeur, joignait à la vivacité d'un esprit facile et naturel, une variété inépuisable de connaissances acquises dans ses voyages. Pétrarque, avide d'instructions, puisa long-tems dans cette source féconde. Ce fut pour amuser les loisirs du Seigneur de Gensano, qu'il fit sa comédie intitulée : *Philologia* [1], drame qui n'est point parvenu jusqu'à nous, dont l'au-

[1] Amour des lettres.

teur fesait peu de cas, qu'il refusa toujours aux instances de ses amis, et qu'il étouffa lui-même dans son berceau. Belle leçon pour les jeunes poètes dramatiques, qui fatiguent le public de leurs drames éphémères !

L'humeur inquiète et caustique du seigneur de Gensano fut punie de l'exil : il retourna dans sa patrie. Pendant son voyage, il écrivit à son ami plusieurs lettres dont nous avons les réponses.

Le jeune poète y parle à ce vieillard avec une franchise dont on est étonné : mais l'amitié égale tous les hommes, et Pétrarque usait des droits qu'elle donne.

Cette perte fut bientôt réparée. Etienne Colonne, le héros et le plus grand guerrier de son siècle, parut à la Cour d'Avignon. Ce grand homme, que l'humiliation d'un Pape superbe et perfide avait depuis long-tems vengé des cruelles persécutions qu'il en avait essuyées, voulait appaiser les troubles de sa patrie. Ce projet, et le désir de revoir ses enfans, l'attirèrent en Provence. La

présence du héros augmenta le respect que sa renommée avait inspiré à Pétrarque. Le jeune poète gagna ses bonnes graces, et ce vieillard respectable eut bientôt pour lui la tendresse et les complaisances d'un père. Pétrarque était idolâtre de la grandeur romaine : Etienne regardait le titre de citoyen Romain comme le plus beau de ses titres. Le jeune poète avait l'imagination frappée des conquêtes de l'ancienne Rome ; le vieux guerrier parlait avec chaleur des troubles qui agitaient Rome moderne ; ses propres périls, ses malheurs, ses exploits animaient ses récits. Le premier brûlait de voir les chef-d'œuvres antiques dont la capitale du monde était décorée ; le second les lui mettait sous les yeux par des peintures vives et fidèles. L'admiration de l'un enflammait l'enthousiasme de l'autre, et la conformité des idées fit naître entre Colonne et Pétrarque cette amitié que produit souvent le rapport des goûts et des sentimens.

Les affaires d'Etienne le rappelèrent

bientôt à Rome ; il y fut suivi de près par un sonnet que Pétrarque lui adressa, et dans lequel il fait allusion aux entretiens qu'ils avaient eus ensemble sur les antiquités de Rome [1].

Etienne Colonne avait laissé à Avignon son petit-fils Agapit, destiné pour l'église. Il fallait lui donner une éducation analogue à l'état ecclésiastique. Ses deux oncles, le cardinal et l'évêque, joignirent leurs instances aux prières que leur père avait déjà faites à Pétrarque, pour l'engager à présider aux études d'Agapit. Le poète sacrifia son goût et sa liberté à son attachement pour ses amis. Ses soins ne manquèrent pas à son élève : mais Agapit ne répondit pas au zèle éclairé de son maître.

La passion de Pétrarque était à son comble. Le nom de Laure était toujours sur sa bouche ou sous sa plume ; il se passionna comme amant, pour le laurier qu'il aimait déjà comme poète. A la vue de cet arbre, il sentait une vive émo-

1] *Gloriosa Colonna, etc.* S. 10.

tion : il se plaisoit à le multiplier. N'imagina-t-il pas d'en planter un sur le bord d'un ruisseau, où Laure allait souvent se promener ? N'invoque-t-il pas Apollon [1], pour qu'il daigne protéger cet arbre chéri à l'ombre duquel sa maîtresse viendra se reposer. Pétrarque s'y rendait bien plus souvent ; c'est-là, qu'assis au pied de l'arbuste naissant, il s'occupait d'elle, il fesait des vers pour elle : témoins ceux où le poète désire que ce jeune laurier croisse sur le rivage frais ; que la main qui l'a planté écrive sous son ombrage des vers tendres et gracieux, pendant que l'onde coulera avec un doux murmure [2].

Laure était sensible ; l'amour de Pétrarque flattait en secret son orgueil. Elle avait l'air d'ignorer la passion du jeune poète ; elle le traitait avec bonté : mais dès que la décence ne lui permit plus de feindre, les douces rigueurs vinrent au secours de sa vertu.

1] *Appollo s' ancor vive, etc.* S. 27.
2] *Non Tesin, etc.* S. 116.

Son amant n'avait point fait d'aveu ; l'eût-il osé ? Laure devinait, à son air, qu'il allait s'expliquer, et le réprimait par un regard sévère [1]. Mais qu'avait-il besoin de parler ? La parole est inutile aux amans passionnés : rien n'est plus éloquent que leur silence. Les regards enflammés de Pétrarque déconcertaient Laure, et la fesaient rougir. Pour s'y dérober, en les attirant, elle ne quitta plus son voile. Que la pudeur sert bien la beauté ! Qu'une beauté demi-voilée est piquante ! Les regards la cherchent, l'imagination l'embellit, les graces décentes l'environnent.

Cependant ce voile séduisant impatientait Pétrarque. Que d'imprécations amoureuses et poétiques [2] !

Mais il avait besoin d'être auprès de Laure ; il la cherchait par-tout. Elle avoit l'air de l'éviter. S'il l'abordait, elle fuyait : mais elle fuyait lentement, elle fuyait pour être suivie. Pétrarque

1] *Amor che nel pensier*, etc. S. 109.
2] *Lassare il Velo*, Canzone 1.

prit

prit le change ; un homme amoureux n'est qu'amoureux : une femme sensible est encore coquette. Il est une coquetterie que la nature inspire et que la pudeur avoue : ce fut celle de Laure.

Pétrarque était timide, parce qu'il était amant. Le manège de Laure alarma sa timidité ; il n'osait plus lui parler. Ravi de sa beauté, ébloui par l'éclat de sa parure, il l'adorait en silence : ce n'était plus une mortelle, c'était une divinité.

Combien de fois n'a-t-il pas désiré que Laure fût moins belle, moins jeune, moins brillante ! Il se flattait qu'alors elle serait moins sévère et plus tendre : il sentait qu'il serait plus entreprenant [1].

Cependant Pétrarque, *toujours affligé et jamais désespéré*, se rendait à toutes les assemblées, assistait à toutes les fêtes où il pouvait se flatter de rencontrer la belle Laure.

C'était le seul moyen qu'il eût de la voir. Hugues de Sade était jaloux. Un

1] *Se la mia vita, etc.* S. 11.

jeune homme de la figure de Pétrarque n'aurait pas eu l'accès de sa maison : mais Laure fesait l'ornement des plus brillantes assemblées. Quel plaisir pour Pétrarque de la voir effacer toutes les autres beautés ! C'est alors que son amour s'épurait et devenait une vertu ; le respect, l'admiration mettaient en fuite les désirs. Il rougissait des faiblesses où son âge l'entraînait : il s'applaudissait de son choix [1]. Il se nourrissait de l'amour le plus pur ; ses sentimens et ses pensées fesaient son bonheur : il n'eut jamais d'autre jouissance [2]. Il cueillit plus d'épines que de fleurs ; il eût voulu parler de Laure à tout le monde ; mais il fallait ménager un mari jaloux, il fallait respecter une vertu sévère. Sennuccio était un ami sûr et discret : Pétrarque le choisit pour son confident. Il lui parlait avec ravissement de la beauté qu'il adorait. Le portrait qu'il en fit piqua la curiosité de son ami. Celui-ci voulut la voir : Pétrarque l'y

1] *Quando fra l' altre donne, etc.* S. 12.
2] *Quando 'l Planeta, etc.* S. 9.

engagea. Sennuccio se rendit dans une assemblée où Laure se trouvait. « Eh » bien ! lui dit Pétrarque à son retour, » avez-vous vu cet air, cette grace, » cette chevelure ? Avez-vous entendu » cette voix dont le son est si touchant ? » Avez-vous pu soutenir un regard de » ces yeux si doux et si brillans ? Vous » savez maintenant pour qui je brûle. » Hélas ! je vous parle de mon amour, » et je n'ose en parler à celle que j'a- » dore [1] » !

Mais déjà la réputation de Pétrarque s'étendait au-delà des Alpes. Une jeune dame de la maison de Levis [2] le consulta pour savoir si elle reprendrait l'aiguille et le fuseau, comme on le lui conseillait ; ou si ses faibles mains cueilleraient encore le laurier des Muses sur les bords du Permesse. C'était la matière d'un

1] *Quella Ghirlanda che la bella fronte.* Voyez les sonnets rejetés à la fin du recueil des poésies de Pétrarque. Edition de Prault, T. 2, pag. 172.

2] Justine de Levis Perrot, fille d'André Perrot, de Sasso-Ferrato. Torquato Perrot, évêque d'Amélia, et parent de Justine, fut reconnu par l'illustre maison de Levis.

sonnet fort élégant [1]. Pétrarque répondit par un autre, où il invite, comme de raison, la nouvelle Muse à ne pas abandonner sa glorieuse entreprise [2].

La renommée de Pétrarque flattait la vanité de Laure ; mais la délicatesse de sa vertu fut blessée par l'éclat d'une passion qui pouvait choquer son mari et donner prise à la satire. Pétrarque devenait plus hardi ; il osait déclarer ses sentimens ; il osait demander du retour. *Vous me connaissez mal*, lui répondit Laure avec émotion ; *je vous ordonne de vous taire, je vous défends de me voir* [3].

Cet amant, trop soumis peut-être, obéit à sa maîtresse. Mais que faire dans Avignon, privé de la vue et de la conversation de Laure ! Il prit la réso-

1] Nous le devons à Tomasini, qui le reçut de l'évêque d'Amélia. Voy. *Petr. Rediv.* On le trouve dans l'éd. de Prault, T. 2, p. 193. *Io vorrei, etc.*

2] *La Gola, etc.* S. 7. Il y a dans ce sonnet deux vers dont on cite une application heureuse. Un riche médecin voyant passer un philosophe pauvre, s'écria : *Povera e nuda vai Filosofia.* Le philosophe répondit, en fesant son chemin : *Dice la turba al vil guadagno intenta.* Que de riches ignorans pensent le premier vers, à qui l'on pourrait répondre le second.

3] *I non son forse chi tu credi.* C. 4.

lution de voyager. Sa curiosité naturelle lui ménageait cette ressource contre les ennuis cruels qui le dévoraient.

Il partit ; mais ce ne fut pas sans tourner souvent les yeux du côté de son idole. A peine sorti d'Avignon, il se repentait du projet qu'il avait formé : il fut tenté de revenir sur ses pas [1].

Il parcourut la France ; il vit Paris, *ville de boue et de fumée*, dont l'infection ne pouvait se comparer, selon Pétrarque, qu'à celle d'Avignon. Il traversa la Flandre et le Brabant, où l'on fesait déjà des tapisseries et d'autres ouvrages de laine. Il fut à Gand, qui se vante, dit-il, d'avoir Jules-César pour fondateur ; à Liége, célèbre par la richesse de son clergé ; à Aix-la-Chapelle, où Charlemagne avait fixé le siège de l'empire, où l'on voit son mausolée dans un temple de marbre qu'il fit bâtir, où les Empereurs reçoivent la première couronne, et font leurs premières fonctions ; à Cologne, ville fameuse par le

1] *Io mi rivolgo.* S. 13.

nombre de ses habitans et par l'agrément de son site, colonie d'Agrippa, gendre et favori d'Auguste. Pétrarque y fut surpris et charmé d'y voir un édifice fait sur le modèle du Capitole.

Il partit de Cologne; il traversa, sans guide et sans escorte, les sombres et redoutables forêts des Ardennes, infestées alors par des brigands et des soldats. Au lieu de s'occuper des périls qui l'environnaient, il croyait voir Laure et ses compagnes autour de lui; il la chantait, il croyait l'entendre [1]. Mais quels furent ses transports lorsqu'il découvrit le fleuve qui baigne les murs de la ville que Laure habitait !

Je frissonne, dit-il, au seul souvenir des risques que j'ai courus dans la forêt des Ardennes, et la témérité avec laquelle j'osai les braver : mais les belles campagnes et le fleuve heureux que j'apperçois, rassurent mon cœur prêt à s'envoler vers les lieux habités par ma belle maîtresse [2].

1] *Per mezz' i boschi inospiti, etc.* S. 143.
2] *Mille piagge in un giorno, etc.* S. 144.

Il arrive à Lion; il s'embarque sur le Rhône pour se rendre plutôt auprès de l'objet de ses vœux. Mais ce fleuve, tout rapide qu'il est, servait mal son impatience. Il l'anime dans ses vers; il lui adresse la parole : il l'envoie, comme un messager, donner à Laure la première nouvelle de son arrivée [1].

Il arrive enfin; il revoit Laure toujours belle, toujours sévère; quoique sensible.

Il avait appris à Lion que son ami l'évêque de Lombès était parti pour Rome : il en fut surpris autant qu'affligé. Ce prélat lui avait promis de l'attendre pour faire le voyage avec lui : mais les affaires de sa maison l'obligèrent de précipiter son départ.

Rome était en feu : les Ursins et les Colonne étaient aux prises. Ils se disputaient à main armée le gouvernement de cette ville. L'envoyé du Pape avait suspendu les hostilités : mais la trève fut rompue. Il se donna un combat san-

1] *Rapido fiume, che d'alpestra vena*, etc. S. 173.

glant ; Etienne Colonne le jeune fut vainqueur : Berthold et François des Ursins furent tués. Leurs parens méditaient des projets de vengeance : Jacques Colonne vola au secours de ses frères.

La victoire des Colonne alluma la verve de Pétrarque ; il la chanta dans un beau Sonnet qu'il adressa au fils du vieux Etienne [1].

Mais il fallait que notre poète revînt toujours à sa Laure ; elle était l'idole de son cœur, l'héroïne de ses vers. Il y avait sept ans qu'il l'aimait, et il ne se croyait pas plus avancé que le premier jour [2]. Désespéré de ses rigueurs, il ne songea plus qu'à la fuir.

Ce fut alors qu'il exécuta le projet qu'il avait conçu presque dans l'enfance. C'était de préférer le séjour de Vaucluse à celui des villes les plus peuplées. Le silence de cette solitude, la fraîcheur des eaux, l'ombrage des bois, tout lui paraissait propre à calmer l'agitation de

1] *Vinse Annibal*, etc. S. 82.
2] *Giovane donna*, etc. C. 7.

son ame. Quelle était son erreur [1] ! Les vains efforts qu'il fesait pour vaincre une passion malheureuse, le jetèrent dans une mélancolie profonde. Dans la violence de ses accès, il appelait la mort ; il voulait jeter loin de lui le pesant fardeau de la vie : mais la religion arrêta ses mains furieuses [2]. Le feu secret qui le dévorait, flétrissait sa jeunesse et consumait ses forces. Il croyait entrevoir le dernier jour de sa vie. Il le désirait, il s'en occupait comme du jour de son repos et de sa délivrance [3]. Dans ces perplexités, il consulta le père Denis de Robertis, son compatriote, religieux Augustin, célèbre par son esprit et ses connaissances. Le directeur lui donna de sages conseils. Pétrarque formait de bonnes résolutions : un coup-d'œil de Laure fesait évanouir les espérances du premier et les projets du second. Mais comment aurait-il pu résister au triste

1] *Solo e pensoso, etc.* S. 28.
2] *S'io credessi per morte, etc.* S. 29.
3] *Quanto più m'avvicino, etc.* S. 25.

accident qui menaça les jours de sa maîtresse ? Laure mourante ; quel objet pour Pétrarque ! Elle revint à la vie ; quelle joie pour son amant ! Elle était dans les premiers jours de sa convalescence, lorsqu'un songe amoureux l'offrit à Pétrarque, pâle et défaite, mais tendre et consolante [1].

Deux grands projets attirèrent l'attention de Pétrarque, et firent une diversion passagère à son amour. Le premier était le rétablissement du Saint-Siège à Rome ; le second, une nouvelle croisade pour la conquête des lieux saints. Il y eut bien des négociations sur ces deux objets ; elles échouèrent. Les Bolonais, qui se flattaient de posséder le S. Père dans leur ville, furent joués par le légat du Pape. Le Pape lui-même, qui désirait la croisade, fut la dupe de Philippe de Valois, qui, sous ce prétexte, obtint les décimes des biens du clergé. Pétrarque exerça sa verve sur ces deux sujets [2].

1] *Già fiammeggiava*, etc. S. 26.

2] V. le S. 23. *Il successor di Carlo*, etc. et la C. 5. *Aspet*

On voit qu'il regardait la croisade comme l'entreprise la plus juste et la plus glorieuse. Ce préjugé régnait encore dans ce siècle peu philosophe.

Jean XXII mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, après dix-huit ans de pontificat : d'une figure ignoble et d'un esprit ardent ; ferme, actif, et même opiniâtre ; économe, simple, savant en théologie et en jurisprudence ; doux, affable avec les petits, fier avec les Grands, ami bienfesant, ennemi implacable ; il détestait l'Italie, et la désola par ses légats et par ses troupes. Il poursuivit avec acharnement Louis de Bavière, Empereur, sans pouvoir lui arracher la couronne. Il fit de vains efforts pour exterminer les Gibelins et la puissance Impériale. Il voulait illustrer son pontificat par une croisade : elle n'eut pas lieu. Entêté de ses opinions scholastiques, au lieu de les accréditer dans

cata in Ciel, etc., adressée à Jacques Colonne, évêque de Lombès. Le Sonnet est faible ; mais l'Ode est pleine de grandes images et de beaux vers. On y trouve un mélange de profane et de sacré, défaut trop ordinaire aux poètes Italiens.

l'église, il fut obligé de les rétracter [1].

Son obstination à conserver le Saint-Siège en France, et son aversion pour l'Italie, le rendirent odieux à Pétrarque; il en parle avec autant de mépris que d'emportement [2].

Jacques Fournier, de basse extraction, appelé le cardinal Blanc, parce qu'il était moine de Citeaux, et qu'il en portait l'habit, fut élu unanimement. Rome lui envoya des ambassadeurs pour l'engager à rétablir le Saint-Siège dans cette capitale. Pétrarque lui adressa dans le même tems une Epître, en vers latins, dans laquelle il représente une épouse éplorée aux pieds de son époux. Cette femme est la ville de Rome [3]. Benoît XII fut tenté de quitter la France : mais les troubles de l'Italie et les intrigues de la Cour de France le retinrent à Avignon. Il y jeta les fondemens du palais apostolique, masse énorme et gothique, re-

1] L'opinion de la vision béatifique, après la résurrection des corps.

2] Ep. sine tit.

3] Carm. Liv. I, Ep. I. *Te cui telluris, etc.*

marquable

marquable par le nombre et l'élévation de ses tours [1]. Quelle fut la douleur de Pétrarque, lorsqu'il vit sortir de terre des bâtimens immenses qui annonçaient le projet de fixer le Saint-Siège sur les bords du Rhône! Il exprima son indignation en vers et en prose, et dans les deux langues qu'il maniait si bien [2]. Il reçut cependant une grace de la Cour d'Avignon; ce fut un canonicat de Lombès, sollicité par le cardinal Colonne.

Azon de Corrège arriva dans ce tems-là à Avignon, envoyé par les seigneurs de Vérone [3], ses neveux. Il venait demander au Pape la confirmation de la souveraineté de Parme que les Confédérés leur avaient cédée.

Azon, à la fleur de l'âge, infatigable, d'une force de corps incroyable, d'une mémoire prodigieuse, d'un esprit avide de connaissances, et capable des

1] *Moles.... miranda Palati,*
Materiâ et sumptu; minimum aut nihil artis in illo est.
Mich. Hosp. Carm., ad Jac. Fabrum.

2] Sen. L. 1, Ep. 1, S. 105, 106, 107.

3] Mastin et Albert de l'Escale.

plus grandes affaires, recherchait la société des gens de lettres. Il connaissait Pétrarque de réputation, il le vit, et l'aima [1]. Pétrarque eut le bonheur de lui prouver sa reconnaissance.

Marsile Rossi était venu porter ses plaintes au pied du trône pontifical. Il attaquait les seigneurs de Vérone, les Corrège, et personnellement ce même Azon, envoyé par ses neveux. Ce seigneur, charmé de l'éloquence de son nouvel ami, lui confia sa cause. Pétrarque n'aimait pas le barreau, mais il sacrifia sa répugnance à l'amitié. Inspiré par ce sentiment généreux, il défendit son client avec le plus grand succès. Les seigneurs de Vérone furent confirmés dans la souveraineté de Parme, et Pétrarque prouva à la Cour d'Avignon qu'il aurait été facilement le plus grand orateur de son siècle, comme il en était le plus grand poète.

Guillaume de Pastrengo, collègue d'Azon, se lia, comme lui, avec Pé-

1] *Præf. Lib. de rem. ult. fori.* Ed. Bas. fol. 1.

trarque. La conformité des goûts le portait à cette liaison : jeune, galant, aimable, enjoué, il était poète, orateur, philosophe et jurisconsulte [1].

Cependant le meilleur des amis de Pétrarque lui manquait : c'était l'évêque de Lombès. Les dissentions des Colonne et des Ursins le retenaient à Rome. La charge de sénateur était la pomme de discorde; on croit que ce prélat leur persuada de la remettre entre les mains du Pape, et de convenir d'une trève. Le Pape rendit cette charge aux Romains, à condition qu'Etienne Colonne le jeune l'exercerait pendant cinq ans. Pétrarque n'avait jamais vu ce seigneur, mais il lui écrivait : c'était le fils de son héros, le frère de ses amis; il avait chanté la victoire qu'il remporta sur les Ursins : il célébra ce nouveau triomphe [2].

1] Il fit un livre plein de recherches. Cet ouvrage fut imprimé à Venise en 1547. Voy. *Ist. di Ver.* du Marquis Maffei, part. 2, fol. 59.

2] Voy. la C. 10. *Spirto Gentil, etc.* M. de Voltaire appelle cette *Canzone* la plus belle de toutes celles de Pétrarque. Toute l'Italie a cru pendant plusieurs siècles qu'elle était adressée à Nicolas Rienzi. M. l'abbé de Sades a prouvé dans ses Mémoires qu'elle a été faite pour Etienne Colonne, fils de l'ancien, lors-

L'évêque de Lombès lisait avec plaisir les vers de son ami ; il l'invitait à venir à Rome. Pétrarque était retenu à Avignon par des nœuds qu'il ne pouvait rompre. Il en fesait l'aveu dans ses lettres au prélat. Celui-ci le plaisantait dans ses réponses ; il lui reprochait de jouer la comédie ; il traitait sa Laure d'Iris en l'air. « Ah ! lui répliquait Pétrarque, » plût au ciel que ma passion ne fût » qu'un jeu ! c'est une fureur. Laissez » là l'ironie que vous maniez comme » Socrate ; plaignez-moi, vous qui avez » été le témoin de mes tourmens ».

Pétrarque, toujours curieux, fesait de petits voyages, quand il ne pouvait pas en faire de longs. Dans le pays qu'il habitait, s'élève une montagne couverte de neiges éternelles ; c'est le Mont Ventoux. Pétrarque s'y rendit avec Gérard son frère. Il gravit les rochers escarpés qui en défendent l'accès. Il parvint au sommet. De-là il jeta les yeux sur les

qu'il fut sénateur. Voy. les Mémoires de ce savant critique, T. 1, note 10.

Alpes ; l'amour de sa patrie se réveilla dans son cœur, il soupira. Il songeait aux liens qui le retenaient dans une terre barbare, il en rougissait. Il détourna ses regards, il vit les flots de la Méditerranée baigner Marseille, et se briser contre Aigues-Mortes. Le Rhône coulait sous ses yeux ; les nuages étaient à ses pieds ; il crut être sur l'Olimpe ou sur le Mont-Athos.

Il écrivit au P. Denys une relation de ce court voyage [1]. Il lui rendait compte de toutes ses pensées, de tous ses sentimens. On y voit que Pétrarque combattait sa passion ; qu'il aimait Laure malgré lui-même ; que depuis plus de deux ans il fesait les plus grands efforts pour briser sa chaîne. Pour éviter Laure, il fuyait à Vaucluse : mais il revenait bien vîte à Avignon pour la revoir encore. S'il la rencontrait, il se détournait d'abord : mais il l'abordait bientôt après. Il s'imaginait quelquefois d'être guéri : mais il sentait qu'il était encore blessé.

1] Fam. L. 4, Ep. 1.

Cependant à force de lutter contre sa passion, il commençait à la dompter. Il était devenu assez maître de lui-même pour ne plus rechercher la présence de Laure, et même pour se dérober à ses yeux, quand le hazard la lui présentait. Laure s'en apperçut. Rien n'échappe aux femmes coquettes : elles ont un tact d'une finesse exquise ; leurs combinaisons sont aussi justes que promptes ; elles prévoient, elles devinent : leur amour-propre les éclaire, et triomphe sûrement ou de la faiblesse ou de la vanité des hommes.

Laure voulut garder sa conquête ; elle épiait le moment de ramener Pétrarque à ses genoux. Elle fait naître l'occasion qu'elle cherche. Elle se trouve sur les pas de son amant. Il veut fuir, mais un regard l'arrête. « Comme vous me fuyez, » lui dit-elle en souriant ; je suis donc » bien redoutable ? Mais non, c'est » vous qui êtes un inconstant ». Pétrarque allait parler, Laure ne lui en donna pas le tems : elle le livra à lui-même et

à ses propres pensées. Pétrarque répondit en vers aux fines agaceries de Laure, et n'eut pas de peine à excuser sa fuite et son absence [1].

Cependant il se défiait de son cœur; il craignait d'appesantir ses fers; il refusait à ses yeux le plaisir de voir Laure; il passait plusieurs jours loin d'elle; il déplorait en vers son malheureux amour [2]. Ses désirs s'irritaient, il y succombait enfin : il cherchait sa maîtresse, il la trouvait. Cette femme habile s'était apperçue de l'absence, elle en connaissait le pouvoir; elle ne voulait pas que son amant s'y accoutumât. Pour l'en dégoûter, pour l'attirer auprès d'elle, pour l'enchaîner à son char, elle lui préparait le plus doux accueil; elle lui montrait un visage riant : elle le regardait avec des yeux qui semblaient exprimer le besoin d'aimer et le désir d'être aimée. Ces regards rappelaient Pétrar-

1] *Io temo, etc.* S. 31.

2] *Nella stagion, etc.* C. 9. La date de cette chanson est certaine, il y avait près de dix ans que Pétrarque aimait Laure. *Ben presso al decimo anno.*

que à l'amour, à l'espérance, à la vie [1]. Plus de projets d'indifférence, plus de remords, plus de regrets. Il sentait renaître son courage avec ses désirs; il croyait toucher au moment d'être heureux, c'est-à-dire, d'être aimé : peut-être ne fallait-il plus qu'une nouvelle déclaration de son amour, pour arracher à Laure l'aveu du sien. Il était sur le point de la faire; mais la violence de ses désirs lui ôtait la force de les exprimer [2]. Sa langue était glacée; des sons inarticulés s'échappaient de sa bouche; les larmes mêmes, ces interprètes si touchans de l'amour, les larmes se refusaient à ses yeux : ses regards seuls pouvaient parler [3]. Cette éloquence muette persuadait Laure sans compromettre Pétrarque. Mais les amans croient n'avoir rien dit tant qu'ils n'ont pas parlé; ils sentent si vivement, ils voudraient s'exprimer de même. Si Pétrarque, sur-

1] *Io sentia, etc.* S. 39.
2] *Se mai foco, etc.* S. 40.
3] *Perch' io t' abbia, etc.* S. 41.

montant sa timidité, rassemblant toutes ses forces, parvenait à former quelques paroles ; à peine étaient-elles prononcées, que Laure fuyait, et lui défendait de la voir. Il se plaint dans ses vers de cet ordre rigoureux [1].

Cette disgrace l'affectait si vivement, que sa santé en était altérée. La pâleur de son visage annonçait l'accablement de son ame. Laure le vit un jour dans cet état ; elle en fut touchée ; ses projets de rigueur s'évanouirent, elle le regarda avec intérêt. « Qu'avez-vous, lui dit-» elle tout bas ? Pétrarque, vous m'af-» fligez ». Le remède était sûr. La joie et la santé revinrent ensemble. Pétrarque avait soupiré ses plaintes, il chanta son bonheur [2].

Ainsi, repoussé quand il s'avançait trop, attiré quand il se tenait loin, encouragé dans son désespoir, alarmé dans sa confiance, il était le jouet d'un

1] *Perchè quel che mi trasse, etc.* C. 15.
2] *Volgendo gl' occhi, etc.* C. 15.

regard, d'un mot, d'un sourire et d'un geste [1].

Cette alternative, adroitement ménagée, était le secret de Laure, et son sistême de coquetterie : sistême dévoilé, mais trop tard, par Pétrarque lui-même [2].

C'est par cet heureux artifice qu'elle mit un frein au caractère impétueux d'un jeune homme toujours prêt à franchir les bornes qu'on opposait à son amour. C'est ainsi qu'elle captivait un cœur jaloux de sa liberté, et toujours près de s'échapper [3].

La plus légère faveur le ravissait en extase; un regard, un mot, un sourire, un geste, un rendez-vous à une fête, à une assemblée, étaient pour lui le comble du bonheur. Tel était le prix que l'adresse et la vertu de Laure donnaient à ses moindres complaisances. Aussi, lorsque dans les transports de sa joie il bénit la saison, le moment et la belle

1] *Quando 'l voler*, etc. S. 115. *Piovommi*, etc. S. 15.

2] *Questi fur teco mie' ingegni e mie arti, hor benigne accoglienze, hora sdegni.* Tri. della morte. Cap. 2.

3] *Piu volte amor*, etc. S. 72.

contrée qui virent naître son amour [1], c'est apparemment que Laure l'avait regardé plus tendrement qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il se plaint amèrement qu'on a trompé son espérance, que l'heure fuit où l'on avait promis de récompenser sa flamme [2], cette grande faveur n'eût été sans doute qu'une bagatelle pour un amant ordinaire.

Il est pourtant vrai que Laure l'aimait en secret. Son trouble, son embarras, ses précautions, son courroux et sa fuite le prouvent plus encore que les faveurs rares et légères qu'elle accordait à son amant.

Plusieurs époques différentes se font remarquer dans l'amour de Pétrarque. Dans la première [3], il aime de bonne foi, sans regrets, sans remords, sans combats. Les bontés de Laure l'enflamment; ses rigueurs ne le rebutent pas; l'espérance le soutient, l'amour le con-

1] *Benedetto sia 'l giorno, etc.* S. 47.
2] *Se col cieco desir, etc.* S. 43.
3] Depuis le 6 Avril 1327 jusqu'à la fin de 1333.

sole, ses désirs s'irritent; il prend toutes les formes pour la séduire; il aime enfin comme tous les hommes; mais il a une maîtresse qui ne ressemble pas à toutes les femmes.

Dans la seconde [1], il éprouve des remords; il rougit de son état; il regrette la perte d'un tems précieux; il aime malgré lui; il dépérit. Les ennuis le dévorent, le désespoir s'empare de son ame; la vie est amère pour lui; il voudrait s'en défaire : la religion, qui retient son bras, n'affranchit point son cœur; Laure triomphe, l'amour remporte la victoire.

Il était dans cet état violent, lorsqu'il s'avisa d'un remède plus digne du libertinage d'Ovide que de la délicatesse de Pétrarque. Il opposa l'amour à l'amour, ou plutôt les désirs aux sentimens, le simple goût à la passion, les sens au cœur. Il eut une intrigue galante. Sa nouvelle maîtresse ne fut pas cruelle; elle portait les marques de sa complai-

[1] Depuis son retour d'Allemagne, Sept. 1333.

sance ;

sance : elle allait devenir mère. Pétrarque, honteux, confus, déchiré de remords, et toujours passionné pour Laure, s'arracha tout à la fois à l'objet de son amour comme à celui de ses galanteries. Il partit pour l'Italie. A l'aspect de cette terre chérie, son génie s'enflamma; il fit des vers qu'il adressa sans doute à son ami l'évêque de Lombès [1] : il y peint les combats de son cœur.

Il aborde sur la côte de Toscane; il voit un laurier, il y vole : il tombe dans un ruisseau que l'herbe cachait à ses yeux. Autre sujet de poésie [2].

Il débarqua à Civita-Vecchia. Les Ursins avaient repris les armes; ils tenaient la campagne : le chemin de Rome était infesté de soldats. Pétrarque se retira au château de Capranica chez Orso, comte d'Anguillara [3]. Il dépêcha un courrier à l'évêque de Lombès, qui ne tarda pas d'arriver avec son frère le sé-

1] *L'aspetto sacro, etc.* S. 52.

2] *Del mar Tirrenno, etc.* S. 51.

3] Il avait épousé Agnès Colonne, sœur du cardinal et de l'évêque.

nateur, escorté de cent cavaliers. Quelle joie pour Pétrarque de voir son second héros, de revoir son ancien ami ! Ils partirent ensemble. Pétrarque logea dans le Capitole que le sénateur occupait. Le vieux Etienne le combla de bontés, et lui montra les monumens de Rome, dont ils avaient parlé si souvent à Avignon. Jean de Saint-Vit, frère d'Etienne, en avait fait une étude particulière, et fut fort utile à Pétrarque dans ses recherches. Celui-ci fit connaissance avec Paul Annibaldi, ami des Colonne, collègue d'Etienne le sénateur. Dans les promenades qu'il fesait avec notre poète, il lui montrait les ruines de Rome ; et les regardant avec des yeux baignés de larmes : « Voilà, disait-il, les déplorables » restes de ma triste patrie ; tant que je » vivrai, je ne souffrirai point que des » mains barbares viennent les disperser ».

Annibaldi avait raison de pleurer sur ces ruines : ses ancêtres avaient porté le fer et la flamme dans le sein de Rome ;

ils avaient ruiné ces beaux édifices dont il regrettait la perte [1].

En effet, c'est aux guerres civiles de Rome moderne, et aux seigneurs qui se disputaient la prééminence, qu'il faut imputer les ravages des monumens antiques, et non aux irruptions des barbares, *qui n'avaient ni le pouvoir ni le loisir de les abattre* [2].

Les guerres duraient toujours; l'évêque de Lombès fesait de vains efforts pour reconcilier les deux maisons divisées. Un jour il osa reprocher à son père d'avoir engagé la sienne dans une guerre qui pouvait en être la ruine. Le vieil Etienne fut choqué de cette hardiesse; il défendit à son fils de paraître devant lui. C'est en vain qu'on tâcha de les reconcilier. Etienne résista aux prières réunies de ses parens et de ses amis; mais il céda aux instances de Pétrarque. » Mon fils » n'a pas respecté ma vieillesse, lui dit-» il, mais il est votre ami; vous voulez

1] Carm. L. 2, Ep. 12.
2] Mém. de l'Académie des Inscriptions, T. 28, fol. 585.

» que je lui pardonne, j'y consens; je » n'ai rien à vous refuser : j'oublie le » passé, et je reprends pour lui des senti- » mens de père ». Ce fut dans cette conversation qu'Etienne se justifia des reproches qu'on lui fesait; qu'il protesta que l'amour de la paix et de la liberté lui avait fait prendre les armes; et qu'il fit, en versant des larmes, cette prédiction singulière, par laquelle il annonça qu'il survivrait à tous ses enfans [1].

Ce fut dans ce tems-là que Pétrarque, à la sollicitation des Romains, adressa une seconde épître en vers latins à Benoît XII, pour l'engager à rétablir le Saint-Siège dans la capitale du monde [2].

Il partit de Rome; il dirigea sa route du côté des Pirénées : c'était [3] vraisemblablement pour aller prendre possession de son canonicat de Lombès. Il parcourut la côte d'Espagne et les bords de l'Océan Britannique [4]. La curiosité, et

1] Fam. L. 8, Ep. 1.
2] Ep. *Exul*, *inops*, *etc.* Carm. L. 1.
3] Carm. L. 1, Ep. 7.
4] Fam. L. 3, Ep. 1.

plus encore l'inquiétude que lui donnait sa passion, étaient la cause de ses voyages [1]. Ce fut apparemment durant le cours de celui-ci, qu'il adressa à Laure cette chanson dans laquelle il se plaint de la longueur et des tourmens de l'absence [2]; des lieux sauvages qu'il habite; du cruel exil auquel son amour est condamné; des montagnes, des fleuves et des mers qui le séparent des beaux yeux qu'il adore. En voyageant, il se confirma dans l'idée qu'il avait de la supériorité de l'Italie sur les autres contrées de l'Europe. A l'entendre [3], la nature a traité la France en marâtre. C'est à Rome qu'elle doit la vigne et l'olivier. On n'y voit point éclore ces fruits dorés dont le parfum est si doux [4]. Les moutons y sont couverts d'une laine grossière : la terre n'ouvre point son sein pour en faire jaillir ces eaux salutaires qui opèrent tant de cures en Italie. C'est à cette

1] *Libertatem sequens, etc.* Edit. Bas. fol. 359.
2] *Si è debile il filo, etc.* C. 8.
3] Carm. L. 3, Ep. 24.
4] La Provence n'était pas encore réunie à la France.

région que la nature a donné l'empire, les talens et les arts, et sur-tout cette lire enchanteresse, par laquelle les Latins triomphèrent des Grecs, comme ils en avaient triomphé par les armes.

Il revint à Avignon. La dissipation, l'absence et la curiosité avaient fait une légère diversion à l'amour de Pétrarque. La paix renaissait dans son ame; l'image de Laure s'offroit moins souvent à son esprit; le sommeil fermait plus souvent ses yeux: la gaieté succédait à la mélancolie; il se croyait au port, il chantait victoire. Mais le calme était trompeur, un orage nouveau s'éleva dans son ame. La rencontre de Laure était un écueil pour lui; son ombre seule le fesait frissonner; le son de sa voix jetait le trouble dans ses sens.

Il prit encore le parti de la fuite. Avignon était devenu un séjour odieux pour Pétrarque. Il faut avouer aussi que les mœurs de la ville et la corruption de la Cour, que le dépit peut-être de se voir devancer dans la carrière de la fortune

par des gens sans mérite, avaient fortifié cette aversion. Il aimait assez les honneurs, mais il n'avait pas le courage d'y monter par les degrés ordinaires. Il n'était pas courtisan ; il ne savait ni languir dans les anti-chambres, ni ramper avec souplesse, ni louer en face, ni mentir avec impudence. Il avait dans l'ame une noble fermeté qui l'empêchait de se plier aux tems et aux circonstances, une certaine paresse philosophique qui lui rendait insupportables les efforts qu'il fallait faire pour arriver à la fortune [1].

Il aimait la gloire plus que les honneurs et les richesses. La gloire est amie de la liberté, des lettres et des arts ; elle habite la retraite du sage, comme la tente du guerrier. Pétrarque se livra tout entier au goût qu'il avait pour les lettres et pour la solitude : il se transporte à Vaucluse avec ses livres.

Vaucluse est un séjour où la nature est plus touchante qu'ailleurs : simple et négligée, l'art n'a point fardé son ingé-

1] Edit. Bas. fol. 345. Ep. ad Post.

nuité. Figurez-vous un vallon solitaire, fermé par une enceinte de rochers à demi-cercle. Sous la masse énorme et perpendiculaire, qui se présente en face quand on entre dans l'enceinte, s'enfonce une double caverne, dont les ténèbres et la profondeur inspirent une horreur religieuse. Vers le milieu de cet antre [1] la nature a creusé un bassin ovale, d'où s'élève paisiblement la source féconde de la Sorgue. L'eau passe de-là, par des conduits souterrains, dans le milieu du lit où commence son cours; tandis que du pied des rochers latéraux, et de distance en distance, s'élancent des gerbes d'eau qui tombent à gros bouillons dans la rivière. Vers l'équinoxe du printems [2], et quelquefois après des pluies abondantes, la source s'élève au-dessus d'un monticule qui la

1] L'arc qui forme l'entrée de cet antre, a soixante pieds de hauteur; l'arc intérieur en a près de la moitié. La fontaine, dans ses crues, s'élève au-dessus de ce premier arc, où se trouve un figuier qui est la marque de la plus haute crue. La caverne a cent pieds de largeur et de profondeur. Le grand diamètre du bassin ovale est de dix-huit toises: on n'a jamais pu en sonder la profondeur. Vaucluse est au levant d'Avignon et de Lille, à cinq lieues de la première ville, à une lieue de la seconde.

2] *Quando co'l Tauro il sol s'aduna.* C. 31.

sépare du lit de la Sorgue ; delà elle se précipite avec fracas sur des quartiers de roches qu'elle couvre d'écume ; elle mugit avec fureur ; elle tombe de cascade en cascade dans un lit profond. C'est-là que la rivière est navigable ; c'est-là que ses flots limpides coulent, en murmurant, sur des cailloux et sur le sable, entre deux bords fleuris et verds. Elle se partage en plusieurs canaux : elle arrose les prairies de Vaucluse, de Lille et la belle plaine du Comtat : elle se jette enfin dans le Rhône auprès d'Avignon. O Vaucluse, qui me transportera sur tes rivages frais ! O fontaine merveilleuse, que ne suis-je assis auprès de ta source !

Telle fut la retraite que choisit Pétrarque. « Ici, disait-il, mes yeux qui » n'ont vu que trop de charmes à Avi- » gnon, n'apperçoivent plus que le ciel, » les rochers et les eaux. Ici, je fais la » guerre à mes sens et aux hôtes des » bois. Echappé des pièges de l'amour, » je tends des filets aux poissons. Des

» sons mélodieux ne chatouillent plus » mes oreilles ; je n'entends plus que le » mugissement des taureaux, que le bê- » lement des agneaux. D'un côté, ce » sont les oiseaux qui gazouillent ; de » l'autre, ce sont les flots qui grondent » ou qui murmurent. Les figues et les » raisins, voilà mes délices ; ma parure » est un habit grossier et champêtre. » Rien de si agréable, rien de si sin- » gulier que mes deux jardins : je suis » indigné qu'il y ait quelque chose de » semblable hors de l'Italie [1]. A midi, » je suis dans une grotte voûtée, impé- » nétrable aux ardeurs du soleil ; un » petit pont la sépare d'un jardin agréa- » blement cultivé, qu'environnent les » eaux de la Sorgue. Le matin, j'erre » sur les côteaux ; le soir, je visite les » prés, ou ce jardin plus éloigné de ma » maison [2], plus voisin de la source, » plus agreste que le premier, au mi-

1] Fam. L. 23, Ep. 8. Mss. R.

2] Ce qu'on appelle aujourd'hui le château de Pétrarque, n'était pas la maison de cet amant solitaire, mais le château du seigneur de Vaucluse. Il ne reste plus de vestige de cette maison : elle était plus près de la rivière et du village.

» lieu des eaux comme lui, et couvert » d'un rocher inaccessible.. Que je res- » pire un air pur dans mes champs ! » Mais le dirai-je ? le voisinage d'Avi- » gnon empoisonne tout ».

Ce séjour sauvage et mélancolique était fait pour plaire à l'ame sensible de Pétrarque ; mais ce qui lui rendoit la fontaine de Vaucluse plus chère encore, c'était un rapport singulier qu'elle avait avec lui. La fontaine grossissait tous les ans au mois d'Avril : et dans le même tems, le souvenir de Laure, le souvenir d'un amour naissant, arrachait de ses yeux un torrent de larmes [1].

La solitude est mortelle pour les amans malheureux : ils seraient plus tranquilles au milieu de la foule et du tumulte. Pétrarque l'éprouva. L'image de Laure [2] le poursuivit à Vaucluse, comme dans les forêts des Ardennes. Il croyait la voir ; il la voyait sortir du tronc d'un arbre, du bassin de la fon-

1] C. 31, St. 6.
2] Carm. L. 1, Ep. 7.

taine, du creux d'un rocher, des flancs même d'un nuage. La frayeur le rendait immobile, son sang se glaçait dans ses veines. O prestiges d'une imagination vive et tendre! « Trois fois, dit-il, au » milieu des horreurs de la nuit, toutes » mes portes étant fermées, je l'ai vue » se présenter au bord de mon lit avec un » air assuré, avec une contenance fière. » C'était elle-même; elle gourmandait » son esclave, elle le réclamait. J'étais » transi d'effroi, je frissonnais d'horreur. » Pâle et tremblant, je me levais avant » l'aurore; je grimpais sur les rochers; » je courais dans les bois; je regardais » en arrière; je me croyais poursuivi » par ce fantôme menaçant ».

Pétrarque, solitaire, était visité quelquefois par ses amis; des étrangers même, distingués par leur mérite ou par leur naissance, étaient attirés à Vaucluse par le désir d'y voir un poète aussi célèbre. Philippe de Cabassoles, évêque de Cavaillon, et, comme tel, seigneur de Vaucluse; Pons Sanson, prévôt de

la même église ; Gui Settimo, Guillaume de Pastrengo, que de nouvelles affaires avaient rappelé à la Cour du Pape, étaient du nombre des premiers. Pierre de Poitiers, dit le Bercheur, homme célèbre dans ce siècle, est le seul des étrangers dont Pétrarque nous ait conservé le nom. Il venait lui-même passer quelquefois l'hiver à Avignon. Dans un de ses voyages, il ne put résister aux sollicitations du cardinal Colonne, qui le pressa d'accompagner à la Ste. Baume un personnage *dont le rang était bien au-dessus de sa prudence* [1].

Toutes les fois que Pétrarque revoyait Avignon, l'amour se réveillait dans son cœur ; le seul aspect des lieux où il avait vu Laure, le fesait frissonner. Par-tout il rencontrait *les pièges de l'ennemi*, pour me servir de ses termes. Laure elle-même se trouvait quelquefois sur ses pas ; elle regrettait

1] Ce pourrait bien être Humbert II, dernier Dauphin de Viennois, Prince efféminé et irrésolu, à qui Pétrarque écrivit une lettre très-forte, à l'occasion de la guerre de Philippe de Valois et d'Edouard III.

cet amant fidèle qu'elle avait repoussé si souvent; elle regrettait ces beaux vers qu'il fesait à sa louange. « Que vous » êtes devenu sauvage, lui dit-elle un » jour ! vous êtes sans cesse dans les bois; » et quand vous en sortez, vous gardez » un morne silence : vous fuyez vos » amis. Avez-vous perdu la parole ? » Votre veine est-elle tarie ? Vous n'é- » crivez plus, vous ne chantez plus. » Qu'est devenu ce tems où vous m'a- » dressiez des vers si tendres! Ah ! Ma- » dame, interrompit Pétrarque, mettez » fin à mes maux, et je ferai des vers si » touchans, qu'ils attendriront le cœur » le plus dur, qu'ils vous feront verser » des larmes à vous-même [1] ». Laure était combattue; le sentiment était pour Pétrarque; mais la réflexion était contre lui. Elle flottait dans cette incertitude, lorsque le hazard lui présenta son amant. Jetant sur lui un de ces regards qui pénétraient jusqu'au fond de l'ame : « Ah ! Pétrarque, lui dit-elle en soupi-

[1] *Io canterei d'amor*, etc. S. 101.

» rant ; ah ! que vous avez été bientôt » las de m'aimer » ! Pétrarque avait dévoilé l'artifice et le manège de Laure [1]. Il avait peut-être autant d'amour qu'autrefois ; mais il avait plus de courage, et sa résolution était prise. « Non, répon- » dit-il, non, Madame, je n'ai pas cessé » de vous aimer : mais je suis las de me » haïr moi-même ; je suis honteux de » pleurer comme un enfant ; je ne veux » point mourir pour une ingrate : vous » ne jouirez pas de ce triomphe. Laure, » mon amour est au fond de mon cœur. » Il attend le vôtre ; dites un mot, et » vous le verrez s'élancer, plus ardent » que jamais. Mais si votre fierté pré- » tend que j'aime seul, que j'aime sans » oser vous le dire ; si vous goûtez un » barbare plaisir à déchirer ce cœur qui » vous aime, et vous rassasier de mes » tourmens et de mes larmes ; oui, cruel- » le, je me lasserai de vous aimer, et » rien ne sera capable de rallumer ces

1] *Sennuccio io vo' che sappi, etc.* S. 89.

» feux qui seront bientôt éteints [1] ».

Quel ton pour un esclave ! le timide Pétrarque tranche le mot. Il offre l'alternative ; il propose un choix. Sans doute il comptait sur ses forces pour oser parler ainsi : mais il fallait soutenir ce ton ; il fallait être assez maître de soi, pour présenter à Laure un visage assuré, un air froid et tranquille. C'était peut-être le seul moyen de piquer son amour-propre, et de la prendre elle-même dans les pièges de sa coquetterie. L'image de Laure troublait toujours son sommeil [2] ; il n'était pas libre : il rêvait la liberté. Cette liberté même, toute vaine qu'elle était, lui pesait bien plus que ses chaînes [3], Un redoublement d'amour, des plus violens qu'il eût éprouvés, le saisit le 6 Avril, jour dangereux pour lui par l'époque qu'il lui rappelait. Il aurait succombé sous l'ardeur de ses feux. Heureusement Laure le traita avec bonté.

1] *Io non fu' d'amar voi, etc.* S. 61.
2] *Se bianche non son, etc.* S. 62.
3] *Fuggendo la prigione, etc.* S. 68.

Son espérance croissait avec ses désirs [1] : cependant il soupirait de tems en tems pour la liberté [2]. Ses poésies de ce tems-là sont pleines de ses regrets : une passion violente et forcée y respire à chaque vers.

Ce fut cette même année qu'il composa à Vaucluse ses trois poëmes sur les yeux de Laure. Pétrarque n'a mis nulle part plus d'amour, plus de délicatesse, plus de graces, plus d'esprit [3]. L'entousiasme italien ne tarit point en éloges sur ces *trois sœurs* ; c'est ainsi qu'on les appelle. C'est ce que la poésie Toscane a de plus exquis, dit Muratori : c'est la quintessence de l'amour.

Qu'il était flatteur pour Laure de voir son nom voler à l'immortalité, d'être la première et peut-être la seule femme qui fût aimée d'un amour angélique [4] ! Un sentiment si pur et si spirituel, quoique

1] *Io amai sempre, etc.* S. 64.

2] *Ahi bella libertà. etc.* S. 76.

3] *Perchè la vita è breve, etc.* C. 18. *Gentil mia donna, etc.* C. 19. *Perchè per mio destino, etc.* C. 20.

4] *Le stelle, etc.* S. 115.

passionné, ne devait plus effaroucher sa vertu rigide. Ce fut peut-être pour en récompenser Pétrarque, et pour lui prouver sa sensibilité, qu'elle lui permit d'avoir son portrait.

Simon de Sienne, le premier peintre de son tems, élève [1] de Giotto, qui l'avait été de Cimabué, ce premier restaurateur de la peinture ; Simon de Sienne fit le portrait de Laure, à la sollicitation de Pétrarque. Benoît XII avait appelé ce peintre à Avignon. Pétrarque profita de la circonstance ; il se lia avec l'artiste, qui surpassa les espérances du poète. Simon représenta Laure douce, modeste, et même tendre : il peignit son ame encore plus que sa figure. Le poète ravi, chanta le peintre et le modèle. En extase devant le portrait de sa maîtresse, l'amoureux Pétrarque le contemplait, l'interrogeait ; il se croyait entendu, il osait presque attendre une réponse : il enviait le sort de l'heureux

1] Giotto était mort en 1336.

Pigmalion. Deux sonnets [1], qui ont immortalisé Simon de Sienne, furent le salaire de cet artiste. Il y a peu de grands et de riches qui soient en état de si bien payer un portrait. « Quel bonheur pour » un peintre, s'écrie Vasari ! » exclamation bien noble et bien digne de ce peintre-historien.

Cependant l'amour de Pétrarque n'émoussait ni son goût pour les lettres, ni sa passion pour la gloire. A Vaucluse, il fit une étude particulière de l'Histoire Romaine; il commença même à l'écrire. Dans le cours de ce travail, il se passionna si fort pour Scipion l'Africain, qu'il forma le projet de faire un poëme épique, dont ce Romain serait le héros [2]. Il travaillait avec chaleur ; l'ouvrage avançait : l'évêque de Cavaillon craignait qu'une application forcée n'altérât la santé de son ami ; il usa des droits de l'amitié : il condamna Pétrar-

1] *Per mirar Policleto, etc.* S. 57. *Quando giunse à Simon, etc.* S. 58.

2] C'est son *Afrique.* Le poëme de *Silius Italicus* n'était pas connu. Le Pogge le trouva dans le monastère de S. Gal, en 1415.

que au repos. Il se saisit des livres et des papiers du poète. Mais le génie est un feu dévorant : il faut qu'il s'élance au-dehors, ou qu'il brûle au dedans. Pétrarque languit, souffrit ; sa tête échauffée fut en proie à la douleur : l'ardeur de son imagination alluma son sang. Il n'y avait pas encore trois jours qu'il était oisif. Paul de Cabassole eut pitié de lui : il comprit qu'il ne fallait pas violenter la nature et le génie : il rendit à Pétrarque ses papiers et ses livres ; la santé revint.

Pétrarque ne savait pas le grec, langue très-peu connue dans l'Occident ; les lettres n'avaient pas encore reflué de Constantinople en Italie. Bernard Barlaam, grec d'origine, était à Avignon : Andronic le jeune l'avait envoyé à la Cour du Pape, pour solliciter des secours contre les Turcs, et pour promettre la réunion de l'église grecque à l'église latine : Pétrarque fit connaissance avec lui. Le savant Grec enseigna les principes de sa langue au poète italien.

Ils lisaient Platon ensemble. A-peu-près dans le même tems, il eut le plaisir de revoir le P. Denis, ce directeur qui s'était vainement efforcé de le guérir de sa passion. Pétrarque l'invita, par une épître en vers latins, à venir à Vaucluse. Ce religieux ne fit pas un long séjour à Avignon. Il se rendit à Florence, sa patrie, et de-là à Naples, où le Roi Robert l'appelait depuis long-tems. Il parla de Pétrarque à ce Prince, homme de lettres. Le Roi écrivit au poète, et lui envoya une épitaphe qu'il venait de faire pour Clémence sa nièce, veuve de Louis Hutin. Cette marque d'estime était bien flatteuse pour Pétrarque. Il répondit à Robert [1]. Cette lettre pédantesque n'est digne ni du poète qui l'écrivit, ni du Prince qui la reçut : la majesté des Rois en impose au génie même. Le P. Denis invitait Pétrarque à se rendre à Naples, pour partager avec lui le bonheur dont il jouissait auprès d'un Prince aimable et philosophe. Cette invitation

1] Fam. L. 4. Ep. 3.

fit éclore un sonnet, dans lequel le poète désire d'avoir les aîles de la colombe pour voler au sein du repos [1]. Il répondit en prose à son ami [2] que son parti était pris; qu'il irait bientôt le joindre; qu'il avait l'ambition d'être couronné du laurier poétique, et qu'il ne voulait en être redevable qu'au Roi Robert.

La passion de la gloire était aussi forte que celle de l'amour dans le cœur de Pétrarque; ou plutôt c'était l'amour même qui la rendait si forte. S'il eût moins désiré de plaire à Laure, l'estime publique aurait eu moins de charmes pour lui : il eût été moins passionné pour la couronne de laurier, sans le rapport que le nom de cet arbre avait avec celui de Laure.

Que d'obstacles à franchir pour recevoir cette couronne ! Pétrarque, après l'avoir obtenue, ne pouvait se les rappeler sans en être effrayé. Dans un siècle

1] *Io son si stanco, etc.* S. 60.
2] Fam. L. 4, Ep. 2.

barbare, dans une ville déchirée par des troubles intestins, comment faire revivre un usage aboli depuis mille ans [1] ! Ses études, ses ouvrages, ses voyages, ses amis, ses protecteurs, ses correspondances littéraires, tout fut rapporté à cet objet.

Enfin le plus beau jour de sa vie arriva. Il errait dans les bois de Vaucluse, le matin occupé de Laure et du poëme de l'Afrique, lorsqu'il reçut une lettre du Sénat Romain, qui l'invitait à se rendre à Rome pour y recevoir la couronne poétique. Le même jour, sur le soir, dans le tems qu'il se promenait dans les prés, un autre courrier, dépêché par Robert de Bardi, chancelier de l'université de Paris, lui porta une lettre par laquelle cet ami le pressait avec instance de préférer la ville de Paris pour son couronnement : rivalité digne d'un plus beau siècle, et bien honorable pour le poète. C'est ainsi que Si-

1] Claudien, sous Théodose, fut le dernier poète couronné aux jeux capitolins qui avaient été établis par Domitien.

phax, le plus puissant Roi d'Afrique, reçut en même tems des ambassadeurs de Rome et de Carthage, qui se disputaient son alliance. C'est ce qu'il écrivait au cardinal Colonne, en le consultant sur le choix qu'il avait à faire. La réponse du cardinal fut conforme aux désirs du poète; Rome fut préférée. Il fallut prendre congé de Laure. Pétrarque l'aborda d'un air triste: elle le reçut avec un air riant. Il lui parla de son voyage; elle fut surprise: elle pâlit, et baissa les yeux. Quel silence! quels adieux! Elle semblait dire à Pétrarque: cruel! pourquoi m'abandonnez-vous? Ne voyez-vous pas que je vous aime? Est-il besoin de vous le dire? Hélas! n'êtes-vous plus cet amant si fidèle [1]? Pétrarque fut vivement touché; il pâlit à son tour; il fut ébranlé: mais il aimait la gloire, la gloire remporta la victoire. Tout était prêt: il partit.

Il arrive à Marseille; il s'embarque pour Naples: car il désirait depuis long-

[1] *Quel vago impallidir, etc.* S. 99.

tems

tems de faire sa cour au Roi Robert. Il arrive ; ce Prince, charmé de le voir, lui fait un accueil distingué. Le poète, cédant aux instances du Monarque, lui lut quelques chants du poëme de l'Afrique, quoiqu'il ne fût encore qu'ébauché. Robert demanda qu'il lui fût dédié. Pétrarque s'y engagea, et tint parole, même après la mort du Roi.

Robert n'était pas connaisseur en poésie. Entraîné par le préjugé barbare de son siècle, il fesait peu de cas de cet art enchanteur. Le poète voulut guérir le Roi de ce préjugé. Dans une conférence publique, Pétrarque lui fit connaître les avantages et les charmes de la poésie, lui fit sentir les beautés de Virgile, et lui expliqua toutes les propriétés du laurier. Robert revint de son erreur, et regretta le plaisir et les instructions qu'il aurait pu se procurer par la lecture des poètes.

Dans une seconde conférence, il parla des historiens, et sur-tout de l'Histoire Romaine de Tite-Live, dont

les restes précieux lui fesaient regretter les livres qui sont perdus [1].

Enfin Pétrarque soutint un examen public, dans lequel, pendant trois jours, depuis midi jusqu'au soir, le Prince lui fit des questions sur divers sujets. Après cet examen, le Roi combla d'éloges le Candidat, déclara, en présence de toute sa Cour, qu'il était digne de la couronne poétique, et lui fit expédier des lettres, pour attester la même chose.

Une preuve plus frappante encore de la passion avec laquelle Robert aimait les lettres, se fait sentir dans une des conversations qu'il eut avec Pétrarque, et que cet écrivain nous a conservée [2]. « Pourquoi, lui demandait ce Prince; » avez-vous tardé si long-tems à me » venir voir? — Je le désirais avec ar- » deur : mais les affaires, les circonstan- » ces, le goût de la solitude, les fati- » gues et les dangers d'un long voyage... » — Et le Roi de France, l'avez-vous

1] Il y en avait cent quarante depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste : il ne nous reste que trois décades.

2] Ed. Bas. T. 3, fol. 1.

» vu ? — Je n'en ai pas même eu la » pensée. — Comment ? repartit le » Prince avec un sourire. — C'est que je » serais la plus inutile des superfluités » dans la Cour d'un tel Prince; personne » n'y parle ma langue, et le Monarque » est peut-être celui qui l'entend le moins. » — Mais l'héritier du trône ? Il aime » l'étude et les lettres. — On le dit, et » l'on ajoute que Philippe en est mé- » content, et qu'il voit de mauvais œil » les instituteurs de son fils ». A ces mots, Robert frémit, baissa les yeux, et se tut. Après un moment de réflexion et de silence : *Tels sont*, dit-il, *tels sont les goûts différens et les opinions diverses des hommes; pour moi, je proteste que les lettres me sont plus agréables et plus chères que ma couronne : et s'il fallait opter, je souffrirais moins impatiemment la perte du trône, que la privation des lettres.* Robert était leur ami, Philippe de Valois était leur tiran. Beaucoup de Souverains leur ont témoigné de l'indiffé-

rence et du mépris. Philippe èst le seul peut-être qui ait eu de la haine pour elles.

Robert eût fort souhaité de faire à Naples la cérémonie du couronnement. Il le proposa au poète ; il le pria d'y consentir : mais les noms de Rome et du Capitole l'emportèrent sur les égards qu'il devait à la majesté royale. La bonté du Prince excusa la faiblesse du poète. Il témoigna même du regret de ce que son âge ne lui permettait point de se transporter à Rome pour le couronner de ses mains. Il nomma un ministre pour le représenter dans cette cérémonie. Ce fut Jean Barilli, son favori, homme d'esprit, et poète aimable.

Pétrarque prit congé du Roi. Ce Prince se dépouilla de sa robe, la lui présenta, afin qu'il s'en revêtît le jour de la cérémonie ; lui fit promettre de revenir bientôt à Naples, et lui donna une charge d'aumônier ordinaire.

Il partit de Naples le 4 Avril. Il arriva à Rome le 6. Jean Barilli s'était séparé de lui dans la route, pour expé-

dier quelques affaires. Il avait promis à Pétrarque d'arriver à Rome aussi-tôt que lui : il manqua de parole. Pétrarque lui dépêcha un courrier, qui ne le trouva point. Cependant Orso, comte d'Anguillara, sénateur de Rome, devait sortir de charge le jour de Pâques, 8 Avril 1341 : il voulait avoir le plaisir de couronner son ami. L'assemblée fut convoquée pour ce jour-là. Le bruit des trompettes annonça la cérémonie. Le peuple Romain accourut en foule. Le poète monta au Capitole, précédé par douze garçons de quinze ans, vêtus d'écarlate, des premières maisons de Rome; ils récitaient des vers qu'il avait faits. Pétrarque, revêtu de la robe du Roi de Naples, marchait entouré de six citoyens Romains, illustres par leur naissance. Ils étaient habillés de verd; ils portaient des couronnes de fleurs. Le sénateur paraissait ensuite, suivi du conseil-de-ville. Il prit sa place. Un héraut appela Pétrarque; celui-ci harangua l'assemblée, cria trois fois, *vive le peuple Romain*,

vive le sénateur, que Dieu les conserve en liberté ! Il se mit à genoux devant le sénateur, qui prononça un discours, prit sur sa tête une couronne de laurier, et la plaça sur celle de Pétrarque, en disant : *la couronne est la récompense des talens.* Le poète Laureat récita un sonnet sur les héros de Rome [1]. Le peuple battit des mains, et cria : *vivent le Capitole et le Poète !* Etienne Colonne fit un discours à la louange de Pétrarque. C'était le cœur qui parlait. Les amis du poète pleuraient de joie ; lui-même était enivré de plaisir, et cependant il rougissait des honneurs et des applaudissemens qu'il recevait. Du Capitole, il fut conduit en pompe à Saint-Pierre; il y fit l'offrande de sa couronne, pour qu'elle fût suspendue à la voûte du temple. Le sénateur fit expédier des lettres-patentes qui attestaient le couronnement du poète. « Cette couronne, » disait Pétrarque dans sa vieillesse, ne » m'a rendu ni plus savant ni plus élo-

[1] Il n'est pas dans le recueil de ses œuvres.

» quent ; elle a déchaîné l'envie contre » moi ; elle m'a privé du repos. Depuis, » toutes les plumes, toutes les langues » se sont aiguisées contre moi ; j'ai tou- » jours été sous les armes ; mes amis » sont devenus mes ennemis : j'ai porté » la peine de mon audace et de mon » orgueil ». C'est ainsi que Pétrarque vieux et philosophe, déplorait la vanité de Pétrarque jeune et poète. Son exemple et ses discours confirmèrent cette sentence d'un ancien : *travaille pendant ta vie pour mériter de vivre après ta mort : mais cache-toi de ton vivant, et ne montre pas tes ouvrages, de peur d'exciter l'envie.*

Pétrarque aimait la gloire, mais il était modeste. Il voulut se dérober à de nouveaux applaudissemens ; il partit de Rome. Attaqué par des brigands, qui infestaient les chemins, il eut grand' peine à s'échapper ; il retourna dans la capitale, d'où il repartit le jour suivant avec une escorte plus nombreuse.

Il arriva à Pise ; de-là il écrivit au Roi

de Naples, pour lui rendre compte des honneurs qu'il avait reçus [1]. Cette lettre mérite d'être lue; elle est noble, décente et philosophique; il y a de bonnes vérités sur les Rois, sur la noblesse ignorante et superbe, sur la préférence aveugle que l'envie donne aux anciens pour humilier les modernes, etc.

Il partit de Pise au mois de Mai, prit sa route par terre, car il redoutait la mer; traversa la Lombardie, se détourna pour aller voir les Corrège ses amis : ils venaient d'enlever Parme à Martin de Lescale, dont le gouvernement était dur. Azon voulut que Pétrarque fût témoin de sa gloire : il le retint. Le poète fit une Ode à la louange des libérateurs de Parme [2]. Ils l'admettaient à leurs conseils les plus intimes; ils le consultaient sur l'administration de la ville. Pétrarque était sensible à cette marque d'estime et de confiance; mais voici

1] *Quantùm tibi, etc.* Ed. Bas. T. 3, f. 5.

2] *Quel ch' a nostra natura, etc.* Il y a quelques beaux vers; mais Pétrarque ne l'a pas jugée digne de lui. On la trouve à la fin de son recueil. Voy. l'éd. de Prault, T. 2, p. 63.

ce qui le flatta bien davantage.

Un vieillard aveugle, qui enseignait la grammaire à Pontremoli, était allé chercher Pétrarque à Naples et à Rome, voyageant à pied, appuyé sur l'épaule de son fils. Il ne le trouva point. De retour dans son pays, il apprend que le poète est à Parme; il se met en marche, traverse les neiges de l'Apennin; se fait précéder par quelques vers de sa façon; arrive à Parme, se rend à la maison de Pétrarque; se livre à des transports de joie; se fait élever pour embrasser, disait-il, une tête qui avait conçu de si grandes idées; baise cette main qui avait écrit de si belles choses, et passe trois jours à Parme dans l'entousiasme de l'admiration. « Je crains de vous impor-» tuner, disait-il à Pétrarque; mais je » ne puis me rassasier de vous voir ». A ce mot, les assistans éclatèrent de rire. « Je vous prends à témoin, reprit l'a-» veugle, en s'adressant à Pétrarque : je » vous prends à témoin, que tout aveu-» gle que je suis, je vous vois beaucoup

» mieux que tous ces rieurs avec leurs » grands yeux ouverts ».

Mais la vie tumultueuse qu'on menait à Parme commençait à déplaire au poète philosophe : il se dérobait souvent aux embarras de la ville, pour se promener dans les champs, pour s'égarer dans les forêts. Il errait un jour dans celle de Silva Piana, sur le territoire de Reggio : elle s'étendait sur une colline fort élevée, d'où l'on découvre les Alpes et toute la Gaule Cisalpine [1]. Pétrarque ne voyait jamais un bois sans penser à Laure, sans éprouver un redoublement d'amour : témoins la forêt des Ardennes et les bois de Vaucluse. A l'aspect de cette chaîne de montagnes qui le séparait de son idole ; il s'attendrit : il fut inspiré, il soupira des vers amoureux [2].

De retour à Parme, il sentit renaître son goût pour la solitude. *Il acheta une campagne au milieu de la ville*, pour me servir de ses termes, c'était

1] Carm. L. 1, Ep. 16.

2] *Di pensier in pensier, etc.* C. 30.

une maison embellie d'un jardin traversé par un ruisseau.

Au sujet de cette maison qu'il fesait rebâtir, il écrivit une lettre en vers latins à Guillaume de Pastrengo [1]. Il peint dans cette épître ses inquiétudes, ses désirs, ses dégoûts, ses incertitudes; il peint son ame : elle est pleine d'une morale philosophique et religieuse. Il la termine par un trait digne de Démocrite. *Je me moque*, dit-il, *des autres et de moi.*

Ce fut dans cette jolie maison que le poète finit son Afrique. Pétrarque eût été trop heureux cette année-là, s'il n'eût éprouvé des chagrins inséparables de la condition humaine. La mort lui enleva plusieurs de ses amis.

Le premier fut Thomas de Caloria, avec lequel il avait étudié à Bologne. Il écrivit à ses frères une lettre touchante [2]. Il peint l'excès de sa douleur, dont les suites le conduisirent aux portes du tom-

1] *Si quid agam*, *ect.* Carm. L. 2, Ep. 18.
2] Carm. L. 4, Ep. 4 et 5.

beau. On voit par cette lettre que, tout idolâtre qu'il était de Sénèque, il blâmait son opinion sur le suicide [1].

Pétrarque croyait mourir de cette maladie. Son poëme était encore imparfait; il fut tenté de le jeter au feu : mais l'amour paternel l'emporta. Il fondait sa gloire et l'immortalité de son nom sur cet ouvrage, qui n'est pas même lu aujourd'hui, et qui ne mérite guère de l'être. Racine crut qu'Athalie était une pièce manquée, et c'était son chef-d'œuvre. Les grands hommes se trompent sur le mérite de leurs ouvrages, comme les pères sur celui de leurs enfans : les uns et les autres se passionnent et s'aveuglent.

L'évêque de Lombès était dans son diocèse, lorsque Pétrarque fut couronné à Rome. Le poète formait le projet de se retirer auprès de son ami, lorsqu'il apprit le danger où était sa vie. L'imagination frappée de cette nouvelle, Pétrarque vit le prélat en songe. Il traversait

1] Pétrarque a chanté Thomas de Caloria dans un de ses triomphes. *Vidi 'l bon Tomaso*, etc. Tr. d'Am, C. 4.

le

le ruisseau, dont le jardin était arrosé. Pétrarque courut à lui; *où allez-vous*, lui dit-il? *d'où venez-vous? pourquoi êtes-vous seul? Je retourne à Rome*, lui répondit le prélat. *Je vous y suivrai*, reprit Pétrarque. L'évêque le repoussa doucement; et changeant de visage et de ton : *non*, lui dit-il, *il n'est pas tems encore* [1].

« Je remarquai sur son front, dit Pétrarque, la pâleur de la mort; je fus saisi de frayeur; je jette un cri qui me réveille. Je marque le jour; je raconte ce songe à mes amis présens. Je l'écris à mes amis absens, et j'apprends enfin que Jacques Colonne est mort le même jour qu'il m'apparut en songe ».

Pétrarque n'était pas superstitieux; ce hazard singulier ne le rendit pas plus crédule que Cicéron ne l'avait été pour avoir fait un rêve qui se réalisa.

Le père Denis, qui était depuis trois ans évêque de Monopoli, mourut à Naples cette même année 1341 : autre,

1] Fam. L, 5, Ep. 7.

sujet de douleur pour Pétrarque. Il fit l'épitaphe de ce savant homme.

Il n'ouvrait plus ses lettres qu'en tremblant ; il pâlissait, quand on les lui présentait : mais enfin la fortune donna quelque relâche à son cœur sensible.

Il venait d'accepter l'archidiaconé de Parme, quoiqu'il eût refusé des bénéfices plus considérables : refus qui prouvent que son revenu suffisait à ses besoins et à ses désirs. Il est très-vraisemblable que les Corrège lui procurèrent cette dignité, et qu'il l'accepta par amitié pour eux. Il menait une vie douce et tranquille dans son parnasse Cisalpin (c'était ainsi qu'il appelait sa maison de Parme). Il partageait son tems entre son église et son cabinet, lorsque pressé sans doute par les instances du cardinal Colonne, il fut forcé de traverser les Alpes, encore couvertes de neiges, pour se rendre sur les bords du Rhône.

On voit par la lettre qu'il écrivit à Barbate de Sulmone [1], lettre pleine de

[1] Carm. L. 3, Ep. 19.

mélancolie et d'humeur, qu'il se plaisait à Parme, qu'il en partait avec regret, qu'Avignon lui était odieux : cependant Laure l'habitait. C'est peut-être ce qui l'alarmait : il sentait que ses fers allaient s'appesantir.

Il arrive à Avignon, il y trouve ses amis Socrate et Lélius. La douleur que renouvela le souvenir de l'évêque de Lombès, échauffa leur amitié. Socrate sur-tout s'attacha à Pétrarque d'une manière intime : il ne le quitta plus, ni à Avignon, ni à Vaucluse.

Benoît XII était mourant. Pétrarque écrivit à cette occasion une lettre allégorique à l'évêque de Cavaillon. Le fiel et la bile y coulent de sa plume. Sous l'emblême d'un pilote, Benoît XII y est peint des plus noires couleurs [1].

Treize jours après sa mort, Pierre Roger, cardinal, fut Pape, sous le nom de Clément VI [2], le 7 Mai 1342.

Ce Pontife, aimable et généreux,

1] *Quid agis, etc*, Ep. sine tit. 1.

2] Il naquit au château de Maumont, diocèse de Limoges, en 1291 : il était noble d'extraction.

magnifique et galant, avait le goût du luxe et la politesse de la Cour qu'il avait long-tems habitée [1].

Rome lui envoya une ambassade solennelle, composée de dix-huit personnes. Pétrarque et Rienzi étaient du nombre. Ils étaient chargés de haranguer le Pape. Pétrarque le fit en vers latins; il employa la froide allégorie d'une femme éplorée, qui se jette aux pieds d'un époux dout elle est méprisée [2]. Clément VI donna à l'ambassadeur poète le prieuré de St. Nicolas de Miliarino, dans le diocèse de Pise.

Ce fut dans cette occasion que Pétrarque fit une connaissance intime avec Nicolas Gabrini, dit Rienzi, son collègue. L'entousiasme de la liberté et de la grandeur Romaine rapprocha deux caractères peu faits pour être unis.

Pétrarque eut plusieurs entretiens avec le Pape, qui le comblait de bontés. Mais quelque adresse qu'eût le négocia-

1] Philippe de Valois l'avait fait garde des sceaux;
2] Carm. L. 1, Ep. 5.

teur, il ne put réussir dans le point principal de sa négociation, qui était de ramener le Saint-Siège à Rome. Le Pontife éluda finement cette question.

C'était assez pour la gloire de Pétrarque d'avoir été couronné à Rome, d'être ambassadeur de cette capitale, d'être honoré de la bienveillance du Pape; mais ce n'était pas assez pour son bonheur. Son amour-propre était satisfait; son cœur ne l'était point. Il aimait, il voulait être aimé. Laure, toute brillante, pour ainsi dire, de la gloire de son amant, le traitait avec moins de rigueur, soit qu'elle craignît une seconde absence plus longue que la première, soit qu'elle voulût suppléer par quelques complaisances à cette fraîcheur de jeunesse qu'elle n'avait plus. Elle rendit le séjour d'Avignon agréable à Pétrarque. Il y passa presque toute l'année 1342; il allait rarement à Vaucluse; il n'y restait pas long-tems: il voulait respirer le même air que Laure [1].

1] *Lasso quante fiate, etc.* S. 86.

Elle le voyait avec plaisir : elle le lui témoignait par son air, ses regards, et quelquefois par ses discours. C'est ici la troisième époque de l'amour de Pétrarque : amour tendre sans être violent : amour heureux, autant qu'il pouvait l'être avec une maîtresse du caractère de Laure. Etant à la promenade, il aperçut tout d'un coup l'ombre d'une femme : c'était Laure. Il tressaillit, ses membres tremblèrent ; il voulut se rassurer ; il songeait à lui dire quelque chose. Laure passe comme un éclair, le regarde, le salue, et lui adresse quelques paroles qu'il n'entend pas. Que de faveurs à la fois ! quel plaisir pour Pétrarque ! quel transport, quelle ivresse ! Il faut l'entendre lui-même [1].

Nous avons vu Pétrarque désirer que Laure fût moins belle, afin qu'elle fût moins fière. La chose arriva. Quoiqu'elle n'eût que trente ans, l'éclat de sa beauté commençait à se ternir : peut-être ne fut-

[1] *Aventuroso più, etc.* S. 85. *Perseguendomi amor, etc.* S. 87. *La donna ch' el mio cor, etc.* S. 88. *Di tempo in tempo, etc.* C. 130.

elle pas la dernière à s'en apperçevoir, et changea-t-elle en conséquence son sistème de coquetterie. Elle était devenue si célèbre par les vers de son amant, que tous les étrangers étaient empressés de la voir. Un grand, qui passait à Avignon, eut cette curiosité ; mais il était venu trop tard, et ne put s'empêcher de dire, en la voyant : *Est-ce-là cette merveille dont Pétrarque est idolâtre ?*

Le poète, pour justifier son amour, et pour venger Laure, la peint telle qu'elle était la première fois qu'il la vit [1].

Les agrémens de la figure sont bien fragiles. Pétrarque l'éprouvait, ainsi que Laure. Son teint ne brillait plus de ce frais coloris qui charmait tous les yeux. Si les chagrins domestiques avaient altéré la beauté de Laure, les combats intérieurs dont son amant était la proie, changèrent la figure de Pétrarque. Il écrivait à ses amis, absens depuis quelques années, qu'ils auraient de la peine

1]. *Erano i capei d' oro, etc. Piaga per allentar, d' arco non sana, S. 69.*

à le reconnaître [1]. Sa pâleur, sa tristesse, ses yeux éteints par les larmes, le changement de son visage et la constance de son amour, firent croire à quelqu'un que sa passion était l'effet d'un sortilège. *La beauté de Laure*, répondit Pétrarque, *ses graces*, *ses beaux yeux*, *ses blonds cheveux*, *sa voix touchante*, *son esprit*, *ses vertus*, *voilà ses sortilèges* [2].

La mort enleva cette année à Gérard une maîtresse qu'il aimait éperdûment. Son frère l'invite à conserver sa liberté, et à se dégager de tous les liens charnels, pour prendre son essor vers l'immortalité [3]. Gérard suivit ce pieux conseil, et prit l'habit de St. Bruno dans la chartreuse de Montrieux en Provence.

Pétrarque ne quittait pas la ville; il fréquentait la Cour. Parmi les nouvelles connaissances qu'il y fit, il faut s'arrêter

1] Fam. L. 5, Ep. 18.

2] *Grazie ch' a pochi*, *etc.* S. 178. Ce vers rappelle la réponse de ce cultivateur, accusé de magie, qui disait aux Romains, en montrant sa charrue et ses autres instrumens: *Veneficia mea hæc sunt*, *Quirites*.

3] *La bella donna*, *etc*, S. 70.

un moment à celle du cardinal Bernard d'Aube ou d'Albi, né dans le comté de Foix. Benoît XII et Clément VI l'avaient employé dans des négociations importantes. Il nous reste trois Epîtres en vers latins adressées par Pétrarque à ce Cardinal, plus heureux sans doute dans l'art des négociations, que dans l'art des vers. Possédé du démon de la métromanie, Bernard fesait très-difficilement des vers qui n'étaient ni faciles ni exacts. Pétrarque lui donne indirectement de très-bonnes leçons, et il élude adroitement la correspondance que le métromane titré voulait entretenir avec lui [1].

Pétrarque n'avait rien à gagner dans un pareil commerce; il pouvait bien mieux employer son tems avec Barlaam, qui était revenu à Avignon. Ce savant avait essuyé dans la Grèce des dégoûts qui l'empêchaient d'y retourner. Par les sollicitations et le crédit de son ami, il obtint l'évêché de Geraci dans la Calabre.

1] *Audio*, etc. Carm. L. 2, Ep. 8. *Terrificas*, Ep. 3. *Obruor*, Ep. 4.

Ce fut un grand plaisir pour Pétrarque d'obliger Barlaam ; mais il éprouva bientôt après un chagrin très-cuisant. On apprit à Avignon la mort du Roi de Naples. Ce Prince mourut en sage, comme il avait vécu, prévoyant les malheurs qui agiteraient sa famille et son royaume. Il avait gouverné ses états avec autant de bonté que de prudence. Il était guerrier et pacifique ; il cultivait les lettres et protégeait les savans. Il avait les qualités d'un Roi et les vertus de l'homme, le courage du cœur et la fermeté de l'esprit. Il crut aux rêves de l'astrologie judiciaire : mais c'était la folie de son siècle ; et peut-être n'avons-nous de bons astronomes, que parce qu'il y a eu des astrologues entêtés de leurs chimères.

Pétrarque partit pour Vaucluse, pour y pleurer en liberté la mort du Roi son protecteur et son ami. Delà il écrivit à Barbate de Sulmone une lettre, dans laquelle il se livre à de noirs pressentimens sur la famille du Roi Robert, et déplore de nouveau

la perte de l'évêque de Lombès [1].

Il revint à Avignon, où il passa l'hiver de 1343, n'allant que rarement à Vaucluse, et s'y arrêtant peu. Il ne voyait plus que Laure dans la nature : c'était l'absence de cette belle qui produisait l'orage ; c'était son retour qui ramenait le calme [2]. Un jour qu'il la rencontra par hazard, lorsqu'il partait pour sa solitude, surprise par les rayons du soleil, elle se tourna du côté de son amant. Dans le même instant, le soleil fut couvert d'un nuage : il tomba quelques gouttes de pluie. La verve du poète s'alluma. Dans ses vers, le soleil est un rival redoutable dont il est d'abord jaloux : mais quand il se voit préféré, le premier sentiment se change en allégresse ; et le soleil, honteux d'être vaincu, couvre son visage baigné de larmes [3]. Arrivé à Vaucluse, il s'occupa de cette heureuse rencontre, et fit un second Sonnet, qui touche plus par le sen-

1] Fam. L. 5, Ep. 1.

2] *Quando dal proprio sito, etc.* S. 33. *Ma poiche 'l dolce riso, etc.* S. 34.

3] *In mezzo di duo amanti, etc.* S. 92.

timent, que le premier ne plaît par la fiction [1].

De retour à Avignon, un autre évènement de la même importance lui fournit un nouveau sujet de vers. Un des gants de Laure tombe, Pétrarque le ramasse; sa maîtresse veut s'en ressaisir: il le dispute un instant, et cède la victoire [2].

Pétrarque, enhardi par les bontés de Laure, et la trouvant seule un jour, osa lui présenter quelques vers amoureux en chantant celui-ci: *mon amour n'ose pas en dire davantage* [3]. Laure les reçut de la meilleure grace du monde; et la chronique médisante ajoute même qu'elle serra la main de son amant, en prenant le papier qu'il lui présentait. Aussi le discret Pétrarque se vante-t-il mistérieusement de cette faveur dans le dernier tercet d'un Sonnet, où il dit: « la main » qui me sert à l'écrire est enfin deve-

1] *Pien di quella, etc.* S. 93.

2] *O bella man, etc.* S. 166. *Non pur quell' una, etc.* S. 167. *Mia ventura, etc.* S. 168.

3] *Tr. della morte*, cap. 2. *Dir più non osa il nostro amor.*

» nuo

» nue agréable et chère à ma Laure ;
» nous n'étions que nous trois, elle, l'a-
» mour et moi [1].

Une autre fois qu'il la regardait avec des yeux pleins d'amour et de désirs, Laure, pour cacher sa rougeur et son embarras, lui fit un bandeau de sa belle main. Comme il se plaint amoureusement de cette faveur ! comme il s'applaudit de cette privation [2] !

Voilà les plus grandes faveurs qu'il reçut jamais, quoiqu'il en eût long-tems espéré et désiré d'autres. Qu'elles devinrent chères à cet amant délicat ! Quel prix ne recevaient-elles pas de l'amour de Pétrarque et de la vertu de Laure ! C'était l'ame de cette femme céleste qu'il adorait [3], encore plus que sa belle figure. Son amour semblait s'enflammer par les injures que l'âge faisoit aux charmes de sa maîtresse ; c'est que plus le corps de Laure perdait de son éclat,

1] *Cercato ho, etc.* S. 221.
2] *In quel bel viso, etc.* S. 219.
3] Voy. le troisième dialogue de Pétrarque, avec S. Augustin.

plus son ame s'épurait : c'est qu'on n'est infidèle qu'à la beauté. Aussi Pétrarque n'aima-t-il jamais d'autre femme ; et s'il eut cette année une fille [1] de la même mère qui lui avait donné un fils, il faut attribuer cette faiblesse aux importunités d'une femme hardie et pressante, dont il se plaignit plus d'une fois, et dont il se délivra pour toujours après cette rechûte.

Ce fut cette année qu'il composa les trois dialogues où il s'entretient avec saint Augustin. Il y déploie son ame avec tant de candeur, qu'on peut douter si son intention était qu'ils devinssent publics ; il les appellait *son secret* [2], et ce mot peut encore fortifier le doute. Le dernier dialogue est le plus curieux. C'est-là qu'on voit bien clairement que la Laure de Pétrarque n'était pas une fiction, que son amour n'était pas une chimère ; c'est-là que dans une prose simple et familière, il fait peut-être un éloge

1] Il la nomma *Françoise*.
2] Præf. Dial.

plus flatteur de sa maîtresse, que dans ses plus belles poésies. Il y avoue ingénûment qu'il doit à Laure tout ce qu'il est, sa gloire, ses sentimens, ses mœurs et ses vertus. « C'est pour lui plaire, » ajoute-t-il, c'est pour me rendre di- » gne d'elle, que j'ai travaillé à me ren- » dre célèbre, à obtenir la couronne de » laurier : c'est pour l'imiter que je m'ef- » forçais d'être vertueux. Je conviens » que j'ai tout mis en œuvre pour la sé- » duire. Nulle autre femme n'eût résisté. » Laure n'a pas eu seulement la peine de » combattre ; sa constance, sa fermeté, » sa vertu sont au-dessus de son sexe, » sont au-dessus de l'humanité. Son cœur » est pur et sans tache, comme sa beau- » té : c'est son ame aujourd'hui que j'ai- » me et que j'adore. La fleur de sa jeu- » nesse commence à se faner : mais son » ame brille de jour en jour d'un nou- » vel éclat ; et mon amour, depuis seize » ans, devient tous les jours plus ardent » et plus pur ».

On croit pouvoir donner la même

époque à ces épîtres allégoriques, sans adresse et sans date, dans lesquelles il se déchaîne avec tant de violence contre la ville et la Cour d'Avignon. Les mêmes invectives sont répétées avec plus de force et de chaleur, dans quatre Sonnets qui sont devenus fameux [1].

Pétrarque ne confia peut-être ces écrits satiriques qu'à des amis discrets, ou, ce qui est plus sûr, il se garda son secret à lui-même. Si Clément VI en avoit eu quelque soupçon, il ne l'aurait pas chargé dans ce même tems d'une commission importante.

Le feu Roi de Naples avait nommé dans son testament un conseil de régence. Le Pape prétendait que ses droits étaient blessés par cette disposition, et que c'était à lui, en qualité de suzerain, ou en vertu de la première investiture, de gouverner le royaume pendant les minorités. Il envoya Pétrarque à Naples pour faire valoir ce droit.

1] *Dell' empia Babilonia*, S. 91. *Fiamma del ciel*, etc. 105. *L'Avara Babilonia*, etc. 106. *Fontana di dolore*, etc. 107.

Le cardinal Colonne profita de la circonstance; il avait des amis dans les prisons de Naples, il chargea Pétrarque de solliciter leur liberté en 1343.

Il partit d'Avignon au commencement de Septembre. Comme les chemins étaient peuplés de brigands, il s'embarqua à Nice, malgré sa répugnance pour la mer. Il arriva à Rome, où il revit le vieux Etienne, dont l'esprit et le corps avaient toujours la même force. Il en partit le 8 Octobre. Il alla coucher à Palestrine chez Jean Colonne, fils d'Etienne le jeune; enfin il arriva à Naples vers le milieu d'Octobre. Qu'il trouva cette ville changée! Un moine y gouvernait despotiquement; c'était Robert, cordelier Hongrais, que Charobert, Roi de Hongrie, avait laissé auprès de son fils André, lorsqu'il partit de Naples [1]. Ce tiran faisait trembler la Cour et la

1] Charobert était fils de Charles Martel, Roi de Hongrie, et frère aîné du Roi Robert. Il avait deux enfans, Louis et André. Le duc de Calabre, fils de Robert, avait laissé deux filles, Jeanne et Marie. Jean XXII proposa d'unir les deux branches par un double mariage. Robert et Charobert y consentirent. André avait six ans, Jeanne en avait neuf, lorsque la cérémonie du mariage se fit à Naples en 1333.

ville ; cruel, avare, insolent, audacieux, il maîtrisait à son gré l'esprit de son élève et le royaume de Naples.

Ce fut un grand chagrin pour Pétrarque, d'avoir à traiter avec un monstre de cette espèce. Il lui exposa les ordres du Pape et les demandes du Cardinal. Le moine écouta les uns et les autres avec une fierté révoltante, et l'envoyé fut traité durement.

Philippe de Cabassole, évêque de Cavaillon, était membre du conseil : mais cet homme vertueux avait peu de crédit dans une Cour corrompue ; ses efforts ne pouvaient arrêter le torrent de l'injustice ; sa voix était étouffée par les cris de l'ambition et de la licence. Il ne fut pas d'un grand secours à son ami, qui sollicitait vivement une réponse, et ne l'obtenait point. La Reine douairière s'intéressait pour lui, l'exhortait à la patience, et lui fesait entrevoir une révolution dans le gouvernement. Pour mettre le tems à profit, il voulut visiter les environs de Naples qu'il n'avait

pas bien vus dans son premier voyage. Il écrivit à Barbate, pour le prier d'être son guide dans cette course [1]. Barbate se rendit à ses prières. Ils partirent ensemble : Jean Barilli fut de la partie. Ils virent ces lieux célèbres, décrits par Homère et par Virgile [2]; le lac Lucrin, autrefois si fertile en truites [3]; l'Averne, dont les eaux noires étaient peuplées de poissons presqu'aussi noirs; les marais de l'Acheron; le mont Gaurus, jadis couvert de vignobles; la grotte de la Sibille, suspendue sur l'Averne; les eaux chaudes de Baïes, qui guérissaient tant de maux; la mer qui sépare Baïes et Pouzzol [4] : mer sur laquelle Caligula fit construire un pont de bateaux, et sur ce pont un chemin semblable à la voie Appia.

Il était de retour à Naples, le 25 No-

1] *Jam mihi*, etc. Carm. L. 2, Ep. 7.

2] Fam. L. 5, Ep. 4. Carm. L. 2, Ep. 15. Ed. Bas. fol. 559. et seq.

3] Le tremblement de terre du 20 Novembre 1538, couvrit le lac Lucrin d'une grande quantité de sables et de pierres, qu'on appelle *Monte novo*.

4] Elle est de 3600 pas.

vembre 1343, jour funeste à cette ville par la tempête qu'elle essuya [1]. Ce jour-là-même, la jeune Reine lui fit expédier des lettres d'aumônier. Enfin, les prisonniers dont il demandait la liberté, furent élargis, et sur le compte qu'il avait rendu à la Cour d'Avignon, Clément VI cassa le conseil de régence, et tout ce qui avait été fait jusqu'alors par la Reine et ses ministres, et commit le cardinal Aimeric de Chatelus son légat en Italie, pour gouverner le royaume de Naples. La jeune Reine prêta serment de fidélité entre les mains de ce Cardinal, et reçut de lui l'investiture. Il fut bientôt rappelé à la prière de cette Princesse, et l'évêque de Cavaillon, qui était déjà grand chancelier, lui succéda dans le gouvernement de Naples.

Pétrarque fut dangereusement malade dans cette ville : le bruit de sa mort se répandit en Italie. Antoine de Beccari fit à cette occasion un poëme allégorique et

1] Fam. L. 5, Ep. 5.

bizarre, intitulé : *la pompe funèbre de Pétrarque.*

Notre poète partit de Naples, et se rendit à Parme pour y visiter ses amis et son Parnasse Cisalpin.

Parme avait changé de face ; l'intérêt avait uni les quatre frères, l'intérêt les divisa ; chacun d'eux voulut dominer, chacun avait son parti ; guerre au-dehors, troubles au-dedans : voilà l'état où était cette ville, lorsque Pétrarque y arriva. Toute l'Italie était en feu ; les débris *de la grande compagnie* [1], qui avait ravagé Sienne, Pérouse, la Romagne, et mis à contribution la Lombardie, s'étaient enrôlés sous les drapeaux des petits tirans qui se fesaient la guerre. Ces soldats allemands se vendaient toujours au plus offrant. Ils désolaient les pays mêmes qu'ils étaient chargés de défendre : Parme en était investie. Quelle douleur pour Pétrarque ! Ses amis de Florence, de Rome et de Lombardie,

1] Elle était composée de la plus grande partie des troupes allemandes qu'avaient laissé en Italie l'Empereur Louis de Bavière, et Jean, Roi de Bohème ; Varner en était le chef.

le prièrent d'écrire pour détromper les seigneurs Italiens. Il n'avait pas besoin d'être pressé. Il fit cette belle Ode, dans laquelle il reproche à ces derniers leur fatale imprudence [1]. Les chants du poète ne désarmèrent point l'ambition. Las de voir et de déplorer les malheurs de l'Italie, il voulut revenir à Avignon : le souvenir de Laure l'y attirait (en 1344).

Il sortit de Parme avec quelques compagnons de voyage. Il donna dans une embuscade de voleurs, s'échappa à la faveur des ténèbres, tomba avec son cheval, passa la nuit en rase campagne, assailli par la pluie et la grêle, effrayé par les tonnerres et les éclairs. A la pointe du jour, il prit sa route du côté de Scandiano, où il fut bien reçu par les Gonzague, amis des Corrège. Mais ne se croyant pas en sûreté dans ce château ; il en voulut partir, quoiqu'il fût brisé par sa chûte. Il se fit lier sur ce cheval qui l'avait si mal servi, alla coucher à Modène, d'où il se rendit à Bologne.

1] *Italia mia*, etc. C. 29.

Il écrivit delà son aventure à son ami Barbate, et reçut une Epître en vers latins de Gabrio de Zamorée qu'il n'avait jamais vu, Epître ampoulée et hérissée de lieux communs [1].

Quand il fut guéri de sa chûte, il prit la route d'Avignon, ville dont il disait tant de mal lorsqu'il l'habitait, et dont il fesait de si grands éloges dès qu'il en était absent. Près du terme de son voyage, il s'apperçut que l'air était plus doux; il vit des fleurs écloses dans un bois qu'il traversait. Pour un poète amoureux ce n'étaient-là que des messagers de Laure; ils lui annonçaient qu'elle n'était pas loin, et qu'il la verrait bientôt [2]. Cependant elle n'était point dans la ville [3]. Il s'en plaint à Sennuccio. « Je n'ai pas trouvé, » lui dit-il en vers, je n'ai pas trouvé » en arrivant la moitié de moi-même: » mais je ne crains plus la tempête et les

1] Voici l'adresse et la souscription de cette lettre pédantesque : *sacrarum Musarum patri, et Laureato poetæ Domino Francisco Petrarcho.* Gabrio de Zamorée, docteur-ès-lois, indigne, et le dernier de la robe.

2] *L'aura gentil, etc.* S. 161.

3] *Qui, dove mezzo son, etc.* S. 90.

» orages; je suis dans les lieux charmans » où Laure naquit : Laure, dont les » beaux yeux rendent l'air serein, dissi- » pent la foudre et les éclairs. Ah ! que » sera-ce donc, quand je l'aurai vue » !

Que faire à Avignon, dès que Laure n'y était pas ? Pétrarque n'eut rien de plus pressé que d'aller revoir son Parnasse Transalpin, ses Muses et ses Nimphes ; c'est-à-dire, la fontaine de Vaucluse, sa maison de campagne et ses livres. Il sentit que son ami l'évêque de Cavaillon lui manquait dans cette solitude. Il lui écrivit une épître en vers rimés et latins, pour l'inviter à quitter la Cour de Naples, et à revenir dans son diocèse goûter les douceurs du repos et de la médiocrité. Après quelques jours de retraite, il retourna à Avignon, impatient de voir Laure, ou du moins les lieux que sa présence avait embellis pour lui.

Aux portes de cette ville était une campagne riante [1] : on s'y promenait dans des bosquets, peuplés de rossignols ; l'œil

[1] C'est la Triade.

s'égarait

s'égarait au loin sur des prés, dont la verdure était relevée par l'éclat des fleurs : bordée par un ruisseau, elle était coupée par un long canal revêtu de gazon ; le chant des oiseaux attirait les passans ; une source d'eau vive les invitait à se désaltérer, l'ombrage frais à se reposer, le canal à se baigner. Laure se plaisait dans ce lieu charmant ; elle y fesait ses promenades ordinaires : tantôt elle y cueillait des fleurs champêtres dont elle ornait sa coëffure, dont elle parait son sein ; tantôt assise sur l'herbe épaisse, appuyée contre un arbre, dont le feuillage la couvrait de son ombre, elle se livrait au doux plaisir de rêver ; quelquefois elle se baignait dans cette fontaine ou dans ce canal. Que de motifs pour attirer Pétrarque dans ces beaux lieux ! Amant de la belle nature, de la solitude et de Laure, il trouvait là réuni tout ce que son cœur aimait. Un jour qu'il s'y promenait seul, Laure ne vint point : tout rappelait sa présence et ses charmes à son amant. « Je respire donc, disait-il, l'air qu'elle a

» respiré ; voilà des fleurs que ses piés
» ont foulées, elle était mollement assise
» sur cette herbe verdoyante, cet arbre
» heureux la soutenait. Ici, elle daigna
» me saluer, et me sourire ; là, elle me
» regarda tendrement : plus loin, elle me
» dit un mot. Heureux Pétrarque, de-
» meure dans ce séjour de délices ; c'est
» ici le jardin d'Eden. Où seras-tu plus
» heureux ? où verras-tu des objets plus
» rians ? Que ne puis-je y passer ma vie !
» que ne puis-je y fixer mes jours ! C'est
» ici le lieu que je choisis pour ma sépul-
» ture. Heureux asile, daignez recevoir
» dans votre sein ces membres que le
» soufle de la mort aura glacés ; daignez
» élever sur eux un tertre de fleurs et de
» gazon. Laure viendra se promener ici ;
» vive, empressée et joyeuse, elle tour-
» nera ses yeux de toutes parts pour m'y
» chercher : hélas ! elle ne m'y verra
» point ; mais elle trouvera ce monument
» amoureux et funèbre, qui lui parlera
» de mon amour et de ma mort. Elle
» s'arrêtera ; ses yeux seront baissés, la

» pâleur couvrira son front ; elle se rap-
» pellera cet amant si fidèle et si tendre,
» qui n'a vécu que pour elle, qui n'a
» chanté que ses appas, et qui, même
» après sa mort, n'a pas voulu s'éloigner
» des lieux qu'elle fréquente ; l'amour
» peut-être entrera dans son cœur, un
» soupir sortira de sa bouche, une
» larme coulera de ses yeux ».

Telles étaient les tendres revêries de Pétrarque [1]. C'est aux mêmes lieux et dans le même tems que, dans un nouvel accès d'amour, il fit une autre pièce digne de servir de pendant à la première. Gravina les appelle les deux jolies sœurs [2]. Il fut plus heureux dans une autre occasion, et dans la même campagne. Il la parcourait en chassant ; il n'y cherchait pas Laure : il la trouve ; il la voit dans la fontaine, où cette belle se baignait. Il s'approche avec empressement. Laure l'apperçoit ; surprise et honteuse, elle ne pouvait ni fuir, ni cacher

1] *Chiare, freſche. e dolci acque, etc.* C. 27.
2] *S'el penſier che mi ſtrugge, etc.* C. 26.

tant de charmes, qui n'étaient couverts que d'un voile transparent. La pudeur lui suggère un stratagème naïf : avec ses mains elle jette de l'eau, qui forme un nuage entr'elle et son amant [1].

Que manquait-il à Pétrarque ? A l'entendre, il était heureux : mais s'il fut constant en amour, il aimait à changer de lieux : une inquiétude secrète le tourmentait. C'était sans doute un effet de sa passion : il avait besoin de se dissiper et de s'étourdir.

Azon de Corrège, qui s'était retiré à Vérone, après avoir remis Parme au marquis de Ferrare, le pressait d'y venir. Martin de l'Escale, seigneur de Vérone, Guillaume de Pastrengo, et Renaud de Villefranche, joignirent leurs instances à celles d'Azon. Pétrarque se rendit à ces invitations. Un motif secret, qu'il n'a pas voulu découvrir à la postérité, fixa ses incertitudes ; il prit la résolution de quitter pour toujours Avignon et Vaucluse. Il fit part de son projet au cardinal

1] *Nel dolce tempo, etc.* C. 4.

Colonne. « Seigneur, lui dit-il, l'amour » de la patrie est devenu ma passion do- » minante ; je ne trouve rien de si beau » sous le Ciel que l'Italie, je veux y finir » mes jours. Je prends congé de vous ; » je reçois vos ordres et je pars. — Belle » fantaisie ! répondit le Cardinal ; que » ferez-vous dans un pays déchiré par » des guerres intestines ? Les Muses ai- » ment la paix et le repos, vous les trou- » vez ici ; vous êtes accoutumé dans cette » ville, on vous aime, on vous estime ; » vous y jouissez d'une grande considé- » ration ; que voulez-vous de plus ? — » Vous le dirai-je ? ce pays m'est insup- » portable ; les mœurs de la Cour me » sont odieuses : une hauteur, une arro- » gance.... — Grande découverte ! Et » depuis quand l'avez-vous faite ? — » Elle n'est pas nouvelle, j'en conviens, » mais l'habitude me retenait ; et, s'il » faut tout dire, des liens plus chers m'y » attachaient. — Ils sont donc rompus, » tous ces liens ? — Non ; mais ils sont » relâchés. — Et que dira Laure ? — Ah,

» Laure ! ne m'en parlez point ; c'est elle
» sur-tout que je fuis. Je lui sers de jouet,
» elle me traite comme un enfant. Je
» trouvais tout cela charmant dans ma
» première jeunesse : mais l'âge mûr a
» d'autres soins ; je rougis maintenant de
» ce qui fesait mes délices. — Et l'amitié
» n'a-t-elle plus d'empire sur votre ame ?
» — L'amitié, la vôtre sur-tout, ferait
» mon bonheur. — Eh bien ! jouissez-
» en, ma maison est la vôtre, vous le
» savez. — Oserai-je le dire, Seigneur ?
» le tems vous a changé. Vous n'avez
» plus pour moi les mêmes complaisan-
» ces : c'est peut-être ma faute ; mais je
» vous trouve inquiet, impatient, diffi-
» cile à vivre ; l'humeur vous gagne, et
» moi, je suis moins endurant, moins
» souple qu'autrefois. La moindre gêne
» m'incommode ; j'aime la liberté, je
» veux mourir libre. — Vous ajoutez l'in-
» justice à l'ingratitude ; si les chagrins
» ont altéré mon caractère, c'est bien à
» vous à me le reprocher ! Et quand
» ai-je donc contrarié vos goûts et vos

» penchans ? Vaucluse dépose contre
» vous ; Vaucluse, où vous avez passé
» tant d'étés, où j'allais vous voir si
» souvent. Il me suffisait de savoir que
» vous étiez près de moi, que je pouvais
» vous voir et vous entendre : et vous
» voudriez me faire passer pour un tiran !
» Allez, vous ne méritez pas mes bontés.
» J'ai formé votre jeunesse ; je vous ai-
» mai comme un père aime son fils : et
» puisque vous me forcez à le dire, j'ai
» franchi l'intervalle que la nature avait
» mis entre vous et moi. — Dites, la
» fortune ; la nature nous fit égaux. Vous
» m'aimâtes comme un fils, je vous
» aimai comme un père, nous sommes
» quittes. — Partez, inconstant, partez ;
» je ne dissimule point la douleur que
» j'ai de vous perdre : mais cette perte
» ne sera peut-être pas irréparable : un
» autre tiendra votre place dans ma
» maison et dans mon cœur. Je ne me
» flatte pas que vous me regrettiez ; mais
» je vous prédis qu'à peine arrivé dans
» l'Italie, vous regretterez Avignon ;

» vous soupirerez après Laure, vous » voudrez être à Vaucluse : adieu [1] ».

Le Cardinal n'attendit pas la réponse de Pétrarque ; il le quitta avec l'air d'un homme piqué. Cette conversation prouve, en même tems, la tendresse de Jean Colonne pour notre poète, la noble liberté avec laquelle celui-ci lui parlait, et que dans le commerce des Grands et des gens de lettres, la dignité s'en mêle, et la grandeur perce toujours.

Le Cardinal et le poète s'étaient dit des vérités assez dures. Si Pétrarque se sentit humilié par les reproches de son protecteur, celui-ci dut être choqué de la mâle franchise de son protégé. Ils furent mécontens l'un de l'autre : ils ne se virent plus avant le départ de Pétrarque. Après l'assaut qu'il venait de soutenir, il ne voulut pas s'exposer à des combats plus dangereux encore. Quelle honte pour lui, si, après avoir résisté à son illustre ami, il eût cédé à une femme ! Il sentit qu'une telle faiblesse le cou-

1] *Divortium*. Ed. Bas. L. 4, f. 16. Ecl. Ed. Bas. L. 3, f. 16.

vrirait de ridicule et de mépris : il partit sans voir Laure.

Il traversa le Piémont, et se rendit à Parme. Il fit peu de séjour dans cette ville, toujours en proie aux discordes civiles ; il s'embarqua sur le Pô pour aller à Vérone.

La prédiction du Cardinal commençait à s'accomplir. Pétrarque regrettait Laure ; son cœur était auprès d'elle ; les flots rapides de l'Eridan entraînaient son corps vers les lieux où le soleil se lève ; mais son esprit prenait l'essor vers le couchant, où Laure fesait son séjour [1].

Pétrarque menait avec lui son fils naturel, âgé de huit ans. Arrivé à Vérone, il en confia l'éducation à Renaud de Villefranche. Mais son cœur soupirait toujours ; il portait par-tout avec lui le trait qui le déchirait : Avignon s'offrait à son esprit comme une ville charmante ; son imagination la lui peignait des plus belles couleurs [2]. La reconnaissance et l'amitié reprirent leurs droits sur son cœur sensi-

1] *Pò, ben puo' tu, etc.* S. 147.
2] *I dolci colli, etc.* S. 174.

ble. En écrivant à Sennuccio, il s'attendrit au souvenir des bontés du cardinal Colonne : il se rappelle avec plaisir l'époque de la connaissance qu'il avait faite avec lui. Il la met à côté de cette autre époque plus ancienne et plus douce encore, celle de son amour ; il compare les nœuds de l'amitié qui l'attachent au Cardinal, avec les chaînes de l'amour qui retiennent son cœur auprès de Laure [1].

Que devait-elle penser du départ de Pétrarque ? Elle en fut surprise, affligée, irritée ; l'étonnement se peignait dans ses regards fixes, dans son silence, dans son air rêveur et pensif. Cette femme si douce exprimait son indignation par des mouvemens brusques et violens ; la douleur se retraçait sur son visage et dans ses yeux. Le confident de Pétrarque s'en apperçut, il en fut touché ; il le manda à son ami [2]. Il ajouta que le Cardinal était au désespoir de l'avoir perdu ; qu'il souhaitait passionnément de le revoir,

1] *Signor mio caro, etc.* S. 227.

2] *Ultrà l'usato modo si regira il verde Lauro, etc.* Sonnet de Sennuccio. Voy. l'éd. de Prault, T. 2, pag. 181.

et que ce seigneur témoignait encore plus par ses actions que par ses paroles, combien il aimait son cher Pétrarque. Rien ne prouve mieux la bonté, la générosité, la douceur et la raison de Jean Colonne. Les Grands ne pardonnent guères la liberté et la vérité.

Socrate écrivit dans ce même tems à son ami. Il lui disait, en d'autres termes, les mêmes choses que Sennuccio. Il lui parlait de la tristesse de Laure : il fallait que cette femme sensible n'eût pas assez de force pour dissimuler sa douleur; ou que, la déguisant en public, elle la laissât paraître toute entière aux yeux des amis de Pétrarque. C'était le moyen d'instruire son amant sans se compromettre, et de le ramener à ses pieds.

Ce qui dut le flatter encore plus, s'il est possible, car il aimait les distinctions, ce fut le souvenir de Clément VI. Ce Pontife demandait souvent des nouvelles de Pétrarque; il s'informait de sa santé, de son état, du lieu de sa résidence, des raisons qui l'empêchaient de revenir. Il

témoignait la plus grande impatience de le revoir. Socrate lui manda tout cela.

Il répondit qu'il avait secoué le joug de l'amour ; qu'il ne voulait plus le reprendre; qu'il avait fui Laure indifférente et cruelle, en quittant Avignon ; qu'on ne l'y rappelerait pas, en lui présentant l'image de Laure affligée et sensible; que c'était un jeu que tout cela ; qu'il ne voulait plus être le jouet d'une femme et la fable du public. « Quant au souve-» rain Pontife, ajoute-t-il, je suis flatté » de son souvenir ; s'il m'aime, ses » bienfaits me trouveront par-tout : » mais l'avarice et l'ambition ne me » feraient pas faire un pas. Je suis con-» tent de mon sort, je ne désire rien » de plus ». Il termine cette lettre par un grand éloge d'Azon de Corrège [1].

Malgré ses résolutions, Pétrarque, toujours amoureux, toujours inquiet, saisit le premier prétexte de retourner à Avignon. Il partit de Vérone dans le mois de Novembre; Guillaume de Pas-

1] Carm. L. 3, Ep. 27.

trengo

trengo l'accompagna jusques sur les confins du Véronais. Leurs adieux furent tendres, leurs embrassemens mêlés de larmes : il fallut arracher Guillaume des bras de Pétrarque. Celui-ci prit sa route par la Suisse : il arriva à Avignon. On lui fit l'accueil le plus distingué. Clément VI le combla de bontés, et toute la Cour suivit l'exemple du maître. Pétrarque lui-même fut étonné de la réception qu'on lui fit. « Ces hommes si fiers, disait-il, » ces courtisans si superbes, ces Cardi- » naux qui traitent les Princes même » avec tant de hauteur, m'ont présenté » le visage le plus ouvert, m'ont dit » les choses les plus obligeantes ».

Tel est l'effet de la réputation, tel est le crédit du vrai mérite. Le Pape ne se borna point à de vaines démonstrations ; il voulut attacher Pétrarque à sa personne et à sa Cour. Il lui donna la charge de secrétaire apostolique, charge briguée, dont les revenus étaient considérables, et qui mettait dans la confiance du Prince. Pétrarque fit ce qu'Horace avait fait long-

tems avant lui, il refusa. Ses amis eurent beau le presser, le supplier, l'invectiver : il persista dans ses refus. *Je ne veux point*, disait-il, *de chaîne dorée.*

Pétrarque, en arrivant à Avignon, avait trouvé une lettre de Barbate de Sulmone, qui lui apprenait la catastrophe arrivée à Aversa près de Naples, le 18 Septembre de cette année 1345. Le Roi André avait été étranglé. Pétrarque avait prédit, dès la mort du Roi Robert, que la Cour de Naples serait orageuse, et qu'on y verrait quelque révolution : mais, comme il le dit lui-même, il n'eût jamais osé prévoir cet horrible attentat [1]. La Catanaise et sa cabale en tramèrent le complot ; les Princes du sang furent soupçonnés d'y avoir trempé ; et la Reine, malgré l'opinion de Pétrarque et de Boccace, malgré le jugement que le Consistoire, où elle plaida sa cause, rendit en sa faveur, la Reine même n'a pu se justifier pleinement aux yeux de la postérité. Les historiens les plus modérés

[1] Fam. Liv. 6, Ep. 5.

croient qu'elle eut connaissance de la conspiration, et qu'elle ne l'empêcha point.

L'évêque de Cavaillon, arrivé de Naples, raconta à Pétrarque toutes les scènes de cette sanglante tragédie.

Détournons nos regards sur d'autres objets. Il en est qui plaisent toujours, quoique souvent présentés; l'amour de Pétrarque serait-il de ce nombre? Il est bien naturel qu'un amant fasse des protestations, forme des projets, prenne des résolutions, et que le vent emporte ses vœux et ses sermens, comme dit Ovide. Mais on sera peut-être étonné de voir un homme de génie, un homme plein de vertus et de principes, passer les plus belles années de sa vie dans une alternative continuelle; abjurer l'amour, et revenir à Laure; quitter ses chaînes, et les reprendre; se plaindre, et s'applaudir; chanter son bonheur, et soupirer ses peines; espérer, et craindre: tel fut l'état de son cœur pendant plus de vingt ans.

De retour à Avignon, il brûlait de voir Laure: mais il craignait cette entre-

vue; il sentait sa faiblesse ; il se souvenait qu'il était parti sans prendre congé, sans faire ses adieux. Il s'attendait à des reproches qu'il méritait ; mais le chagrin que Laure avait ressenti de son absence, lui donna du courage et de l'espoir. Il s'offrit à ses yeux : elle ne put dissimuler sa joie.

Mais après le premier moment de surprise, maîtresse de ses sens et de son cœur: « Que venez-vous faire ici ? dit-elle. Vous » ne m'aimez point, vous me l'avez trop » bien prouvé ; vous m'avez long-tems » trompée sur vos sentimens ; vous vous » êtes peut-être trompé vous-même : ce » que vous avez éprouvé, ce que vous » sentez encore n'est pas de l'amour ». « — Ah ! qu'est-ce donc, s'écria Pétrar- » que ? Je vous avoûrai mes combats, » mes projets, mes tourmens et mes lar- » mes ; je vous avoûrai que je vous aime » malgré moi. Je ne sais ce que je veux, » je ne sais ce que je fais ; je suis plus » digne de votre pitié que de votre co- » lère. Vous voyez devant vous un es- » clave rebelle et fugitif ; je me remets

» dans vos chaînes, disposez de ma vie ».

C'était bien là le langage de la passion. Laure l'entendait, et triomphait en secret. Ce jour fut un beau jour pour elle; mais il fut suivi sans doute de quelque triste événement, qui la plongea dans la douleur la plus amère. Ce fut peut-être la mort d'Ermessende sa mère, peut-être la perte de quelqu'un de ses enfans. Laure était inconsolable, ses larmes ne tarissaient point. Pétrarque voulut les essuyer; il fit plusieurs visites à Laure; il appela la poésie à son secours, et fit quatre Sonnets, où il fait parler à la douleur un langage divin [1].

Les vers de Pétrarque, et le tems surtout consolèrent Laure; sa vanité dut être bien flattée par une distinction brillante qu'elle reçut à-peu-près dans ce tems-là.

Le Prince Charles de Luxembourg [2], fils de Jean, Roi de Bohème, était à

1] *Non fur mai Giove e Cesare, etc.* S. 122. *I' vidi in terra, etc.* S. 123. *Quel sempre acerbo, etc.* S. 124. *Ove ch' i' posi gli occhi, etc.* S. 125.

2] Il fut Empereur sous le nom de Charles IV.

Avignon. Parmi les fêtes que Clément VI lui donna, il y eut un bal paré, où toutes les femmes de qualité et toutes les beautés de la ville et du Comtat avaient été invitées : Laure était de la fête. Le Prince la chercha dans le bal ; il la trouva au milieu de quelques autres dames qu'il écarta par un geste, s'approcha d'elle, lui baisa les yeux et le front. Toute l'assemblée applaudit : Pétrarque célébra cet événement [1].

Le fracas de la Cour et le tumulte de la ville, les plaisirs bruyans et les fêtes somptueuses, réveillaient dans notre poète-philosophe le goût de la solitude et des amusemens champêtres. Il alla, selon son usage, passer le carême à Vaucluse, où l'évêque de Cavaillon le suivit de près. Les intrigues de la Cour d'Avignon et les crimes de celle de Naples, les avaient dégoûtés l'un et l'autre du monde et des affaires : les charmes de la retraite et les douceurs du repos, étaient le sujet de leurs conversations. Pétrarque composa

1] *Real natura, etc.* S. 201.

un ouvrage sur cette matière, ouvrage qu'il retoucha depuis, et qu'il donna à l'évêque de Cavaillon. Le prélat retourna dans sa ville épiscopale, et le poète passa l'été à la campagne. Il s'amusa à réparer un jardin que les eaux de la Sorgue avaient inondé. C'est ce qu'il appelait, dans son stile poétique, sa guerre avec les nimphes ; guerre qu'il décrit avec beaucoup d'aménité dans une Epître en vers latins, adressée au cardinal Colonne, avec lequel son retour d'Italie l'avait raccommodé [1]. Dans cette lettre, il invite ce Seigneur à quitter la ville pour les champs ; l'abondance pour la médiocrité; les mets recherchés pour des alimens simples ; les vins exquis pour l'eau de la Sorgue ; son palais pour l'hermitage de Vaucluse. Le Cardinal se rendait souvent à ces invitations.

Charmé de sa solitude, Pétrarque l'était encore plus de sa maîtresse ; il la chantait sur tous les tons : sa verve ne fut jamais si féconde que cette année. Le

1] *Est mihi*, Carm. L. 3, Ep. 1.

besoin de voir Laure l'arrachait quelquefois de Vaucluse, et le retenait à Avignon. Sennuccio était le confident de Pétrarque; sa maîtresse était la confidente de Laure : elle s'intéressait pour Pétrarque, mais elle avait adopté le sistème de son amie. Elle se servait tour-à-tour du mors et de l'aiguillon ; elle encourageait, elle retenait. Pétrarque la prenait un jour à témoin des rigueurs de Laure et de son indifférence. « Je ne vois, répondit-elle, que son amour et ses bontés ». Elle fesait alors une longue énumération des faveurs légères qu'il avait reçues; elle les exagerait; et reprochant à Pétrarque son incrédulité : « Aveugle que vous êtes, ajoute-t-elle, ne sont-ce pas là des témoignages d'un véritable amour? Que ce langage est séduisant, répondait Pétrarque! vous ranimez mon espoir, vous enflammez mes désirs, vous flattez mon amour-propre; je ne vois plus que les bontés de Laure, ses rigueurs disparaissent [1] ».

[1] *Quand' io v' odo parlar, etc.* S. 111.

Il touchait au moment heureux où son amour allait être récompensé. Laure était plus complaisante, son visage plus serein, ses regards plus doux, son sourire plus gracieux. Il soupirait cependant, il se troublait : ses désirs croissaient avec l'espérance. Laure s'en apperçut ; elle eut recours à ses anciennes armes, le silence, la fuite, l'air indifférent [1], et même l'humeur folâtre. Pétrarque eut beau lui reprocher son inconstance et sa légéreté [2] ; elle redoubla d'attention sur elle-même, lorsqu'elle apprit qu'il passait pour être heureux. Ces bruits malins troublèrent la paix innocente dont jouissaient les deux amans.

« Cruel serpent de l'envie », s'écria Pétrarque indigné, lorsqu'il s'apperçut que Laure était plus froide et plus réservée ; « funeste ennemi de l'innocence, » par quels détours secrets as-tu pu te » glisser, en silence, dans le beau sein » de ma maîtresse ? par quelle ruse as-tu

1] *Or vidi amor, etc.* C. 25.

2] *Femina è mobil cosa per natura.* Voy. le Sonnet 150. *S' el dolce sguardo, etc. Varium et mutabile semper femina.* Virg.

» pu la changer ? Un rayon d'espérance
» et de bonheur brillait à mes yeux, il
» s'est éclipsé. On m'a peint comme un
» amant heureux, je l'étais en effet.
» Laure était sensible à mes tendres soins ;
» maintenant elle les dédaigne : ils lui
» sont odieux. N'importe qu'elle s'afflige
» de mon bonheur, qu'elle se réjouisse
» de mes peines, qu'elle me fasse souffrir
» mille morts en un jour ; je la défie
» d'arracher de mon cœur et mon espoir
» et ma tendresse : elle a beau m'ef-
» frayer, mon amour me rassure [1] ».

Malgré ces belles protestations, Laure fut inflexible : la retenue et la circonspection réglèrent sa conduite. Ce fut alors que son amant désespéré maudit son étoile, son berceau, le jour de sa naissance, la terre qu'il habitait, les yeux même qui l'avaient blessé. Mais s'il débutait par des imprécations, il finissait toujours par les sentimens les plus tendres. *Ce qui me console*, disait-il, *c'est qu'il vaut mieux souffrir pour*

1] *O invidia, etc.* S. 139.

elle que de jouir avec une autre [1].

Quatrième époque de son amour.

Quel surcroît de douleur pour Pétrarque, lorsqu'il apprit qu'elle était dangereusement malade ! Sa santé était délicate ; la nature n'avait uni cette belle ame à ce beau corps que par le plus faible lien ; des inquiétudes secrètes, des chagrins domestiques, des émotions vives ; repousser et retenir un amant toujours cher, se combattre et se vaincre soi-même, c'était trop de secousses à la fois pour des organes aussi frêles que sensibles. Le vœu de Pétrarque était de mourir avant Laure. L'univers devait rentrer dans le néant avec elle : il ne voulait pas être témoin de ce désastre épouvantable [2]. Les alarmes de Pétrarque renaissaient souvent. Les beaux yeux de Laure furent le siège d'une maladie cruelle ; on tremblait qu'elle n'en perdît l'usage. Quelle perte, grand Dieu !

Pétrarque la visitait souvent ; il fixait ses regards immobiles sur les yeux de sa

1] *Fera stella*, etc. S. 141.

2] *Tra quantunque*, etc. S. 182. *Laura che 'l verde*, etc. S. 208.

maîtresse. Merveilleuse simpatie des amans ! Un trait invisible, parti de l'œil droit de Laure, vint frapper le même œil de Pétrarque. Il le sentit; son œil se troubla, s'enflamma, s'affaiblit. Quel plaisir pour lui de partager le mal de Laure ! C'était une faveur précieuse de l'amour, que cette communication rapide. Mais quels furent ses transports, lorsque revenant chez elle, il la trouva parfaitement guérie [1] !

Les plaisirs, et sur-tout ceux des amans, sont toujours mêlés d'amertume. On avait inspiré de la défiance à Laure sur la sincérité de son amant. Pétrarque n'eût pas imaginé que sa maîtresse pût le soupçonner d'indifférence pour elle : cependant il essuya ce reproche : que son cœur sensible dut en être pénétré ! « Eh » quoi ! disait-il à Laure, tout l'univers » sait que je vous aime ; vous seule vous » feignez d'en douter. Mon cœur n'est-il » pas dans mes yeux ? Pourquoi me tourmenter par ces doutes affectés ? Est-ce

[1] *Qual ventura mi fu*, etc. S. 197.

» pour

» pour vous dispenser du retour ? Ah !
» Laure, mon amour ne mourra jamais ;
» il vit maintenant dans mon cœur ; il
» respirera toujours dans mes vers ; il
» sera immortel comme votre nom [1] ».

La douce persuasion coulait de la bouche de Pétrarque dans le cœur de Laure. Mais des rapports plus détaillés et plus sérieux alarmèrent cette belle ; elle était femme, elle aimait : pouvait-elle n'être pas crédule ? On lui fit accroire que Pétrarque avait commis une indiscrétion, qu'il s'était vanté d'être aimé d'elle, et d'en aimer une autre. A cette nouvelle, Pétrarque irrité cria à la calomnie, protesta de son innocence par mille imprécations et mille sermens [2]. Nouveau raccommodement, qui fut scellé, non par les bontés de Laure, mais par un Sonnet de Pétrarque [3].

L'amour ne lui accordait que de légères faveurs, et la fortune semblait agir

1] *Lasso ch' i ardo*, etc. S. 170.
2] *S' il dissi mai*, etc. C. 34.
3] *I' piansi, or canto*, etc. C. 194.

de concert avec l'amour. L'un et l'autre économisait ses bienfaits : il est vrai qu'en se livrant tout entier à l'aveugle dieu, Pétrarque avait souvent repoussé l'aveugle déesse. Clément VI le nomma, quoiqu'il fût déjà archidiacre de Parme, à une prébende de la même église. Des brouillons et des envieux prévinrent contre lui l'esprit de l'évêque, Hugolin de Rossi. L'archidiacre se justifia avec autant de force que de noblesse : et sa lettre nous prouve qu'il n'avait tenu qu'à lui d'être évêque.

Pétrarque fit un voyage à la chartreuse de Montrieux : il y avait plus de cinq ans qu'il n'avait vu son frère. Ce fut une grande consolation pour lui de l'embrasser, et de le voir satisfait du parti qu'il avait pris. Il passa vingt-quatre heures avec lui ; et de retour à Vaucluse, il composa un ouvrage sur le *loisir des religieux* [1], où il compare le calme et les douceurs de la vie qu'ils mènent, aux inquiétudes des gens du monde. Il en-

1] *De otio religioso.*

voya ce traité, qu'il fit pendant le carême, aux Chartreux qu'il venait de quitter.

Ce fut dans ce tems-là, en 1342, qu'on reçut une nouvelle bien consolante pour Pétrarque, bien affligeante pour la Cour d'Avignon. Rienzi, son collègue dans l'ambassade que le peuple Romain avait envoyée à Clément VI, venait d'opérer un grande révolution. Cet homme singulier, né dans la bassesse, s'était élevé par son esprit. Il reçut une éducation supérieure à sa naissance, et il en profita. Profondément versé dans l'histoire de Rome et de ses antiquités, il connaissait à fond le droit des gens et le droit civil. Nourri de la lecture des anciens, César était son auteur favori. Son imagination était forte et brillante, son ame fière, ses projets vastes, ses idées sublimes, sa mémoire étonnante, et son éloquence persuasive. L'entousiasme, le fanatisme de la liberté Romaine, exaltèrent encore ces grandes qualités. Il réunit l'adresse au courage; sa conspiration fut publique : ce fut au son du tocsin, au bruit

des trompettes, qu'il assembla ses conjurés. Il fut maître absolu de Rome, sous le nom de Tribun. En peu de jours, il humilia les Grands, abolit leur tirannie, punit les malfaiteurs, rétablit la sûreté publique, fit rendre en son nom une justice promte et sévère, fit fleurir la liberté, le commerce et l'agriculture, reçut des ambassades solennelles, et força, par son adresse, le Pape à ratifier tout ce qu'il fesait aux dépens de l'autorité pontificale et des revenus apostoliques.

Quelle fut la joie de Pétrarque, citoyen de Rome ! Il écrivit au Tribun [1] une lettre fort éloquente. Il encourage Rienzi, et le compare aux Brutus ; il échauffe le peuple Romain : il s'emporte contre la noblesse de Rome. Rienzi fit une réponse qui prouve son estime pour Pétrarque, et la considération dont les Romains honoraient le poète qu'ils avaient couronné.

Ce commerce de Pétrarque et de Rienzi dura quelque tems. Les lettres du pre-

1] Ed. Bas. fol. 535.

mier étaient lues en public. Il donnait de sages conseils à Rienzi. Heureux le Tribun, s'il en eût profité ! Mais s'il possédait les qualités brillantes, les vertus solides lui manquèrent. Il n'avait point de suite dans ses idées, ni de constance dans ses entreprises. Etonné de sa gloire, il affecta l'empire suprême; il abusa de sa puissance; il prodigua ses richesses : son faste insolent n'avait plus de bornes. Oubliant qu'il était Tribun, il se fit armer chevalier avec une magnificence qui rappelait les triomphes des anciens Romains. Il donna le spectacle ridicule et pompeux de son couronnement; cita à son tribunal, l'Empereur, les Electeurs, le Pape et les cardinaux; emprisonna les barons de Rome; les condamna à perdre la tête; demanda leur grace au peuple assemblé; les fit marcher à sa suite dans les rues de Rome, comme pour décorer son triomphe. Ces Seigneurs indignés se retirent dans leurs châteaux, s'y fortifient, lèvent des troupes, ravagent la campagne, viennent défier le

Tribun jusque sous les murs de Rome. La porte s'ouvre, Jean Colonne se précipite dans la ville, la lance en arrêt; les troupes de Rienzi fuient en désordre. C'en était fait du Tribun, si ce jeune guerrier eût été secondé: mais s'appercevant qu'il était seul de sa troupe; il voulut regagner la porte; il fut enveloppé et massacré. Etienne Colonne volait au secours de son fils, il fut percé de coups. Le peuple, animé par ce succès, fondit sur les troupes qui défilaient, et les mit en fuite. Tous les Colonne, qui étaient dans l'armée, périrent dans cette fatale journée. On donna cette affreuse nouvelle au vieux Etienne. Sans verser une larme, sans pousser un soupir, les yeux baissés, après un moment de silence, il dit: *il vaut mieux mourir que de vivre sous le joug d'un Plébéien*; paroles dignes du vieil Horace.

Rienzi ne profita point de sa victoire, mais il en abusa. Au lieu de poursuivre ses ennemis effrayés, il perdit son tems

en vaines cérémonies ; au lieu d'assurer la liberté de Rome, il tirannisa les Romains. Son insolence et son orgueil, son luxe extravagant, ses injustices et ses concussions aliénèrent tous les esprits. Le légat du Pape le déclara hérétique, et le comte de Minorbino, ami des Colonne, avec une poignée de soldats, monta au Capitole. Rienzi fit sonner le tocsin, mais le peuple fut tranquille. Le Tribun effrayé abandonna son palais, et se réfugia au château Saint-Ange, d'où il se sauva à Naples.

Cependant Pétrarque, de la même main qui écrivait à Rienzi ces lettres pleines de traits mâles et républicains, traçait des vers tendres et langoureux. C'était la vingtième année de sa passion, et il n'était pas plus avancé que le premier jour [1]. Les vers plaintifs que notre poète fit dans ce tems-là, sont la preuve la plus complète de la vertu constante de Laure. Voyant enfin qu'elle était à l'é-

1] *Beato in sogno*, etc. S. 177. *Tutto 'l di piango*, etc. S. 181. *A qualunque animale*, etc. C. 3. *D'un bel, chiaro*, etc. S. 169.

preuve de la séduction, il monta sa lire sur un autre ton ; il ne chanta plus que ses charmes, et le bonheur de vivre sous son empire [1].

Le premier jour du mois de Mai, Laure était à la promenade avec ses compagnes ; elle passa devant le jardin d'un fleuriste galant, qui cultivait les belles fleurs et les jolies femmes : elle entra. Pétrarque, qui la suivait, entra bientôt après elle. Sennuccio (c'était le fleuriste), charmé de voir ces deux amans dans son jardin, cueillit les deux roses les plus fraîches, les leur présenta, sourit, soupira, et les embrassa l'un et l'autre, en disant : *non jamais le soleil n'a vu deux amans si fidèles.* Laure rougit, Pétrarque tressaillit de joie [2].

Quelque tems après, Laure fit une promenade sur le Rhône avec douze de ses compagnes. Un char les attendait sur

1] *Già desiai*, etc. S. 153. *Qual mio destin*, etc. S. 185. *Non al suo amante*, etc. C. 10. *Son animali*, etc. S. 17. *O d'ardente virtute*, etc. S. 114. *S' amor non è*, etc. S. 102. *Stiamo*, etc. S. 159. *Amor tra l'herbe*, etc. S. 148. *Onde tolse amor l' oro*, etc. S. 184. *Qual donna*, etc. S. 223. *L'aura serena*, etc. S. 163.

2] *Due rose fresche*, etc. S. 207.

le rivage, elles y montèrent : Laure, assise au milieu d'elles, les amusait par des chansons. Pétrarque se trouva sur les bords du fleuve ; il suivit la voiture, il vit sa maîtresse, il entendit les accens mélodieux de sa voix. Quel plaisir pour son cœur ! quel sujet pour sa verve ! Il chanta cet événement. La voiture fut un char de triomphe, le bateau fut comparé au navire d'Argos ; le batelier était Tiphis, le cocher était Automédon [1].

Le destin de Pétrarque était d'habiter la Provence, et d'aimer l'Italie. Les seigneurs de Lombardie le pressaient de les aller joindre ; son fils Jean, âgé de dix ans, avait besoin de sa présence ; ses amis de Florence lui fesaient espérer la restitution de ses biens : tant de motifs le déterminèrent à quitter pour toujours Avignon et Vaucluse.

Il communiqua son projet au Pape, et lui demanda ses ordres pour l'Italie.

1] *Dodici donne, etc.* S. 189. C'étaient, selon les Italiens, celles qui composaient la Cour d'amour, dont parlent les deux Nostradamus, d'après Hugues de Saint-Césaire, et le moine des Isles d'Or.

Clément VI fut surpris de cette résolution. Cet homme, qui se laissait gouverner par les femmes, ne concevait pas comment on pouvait quitter une maîtresse qu'on aimait. Il regardait Pétrarque comme le plus beau génie de son tems, et le plus bel ornement de sa Cour; il eût voulu le fixer auprès de sa personne; il eût été flatté de ses louanges; un grand poète est un luxe digne d'un grand Prince. Il se doutait bien des déclamations que cet écrivain avait faites en vers et en prose contre lui et contre les prélats qui l'entouraient; il était informé que Pétrarque avait pris parti pour Rienzi, qu'il voyait impatiemment le Saint-Siège à Avignon. Mais ce pontife était bon, facile et généreux; il savait qu'il faut pardonner quelque chose à la verve poétique, qu'un poète peut oser plus qu'un autre homme. Il sentait au fond de l'ame la vérité de ce que Pétrarque avait écrit: il voulait le gagner par ses bienfaits. « Encore l'Italie! lui dit-il; vous aimez » bien ce pays-là! Je connais pourtant

» dans celui-ci des objets qui seraient ca-
» pables de vous y retenir, mais vous
» êtes difficile. Je vous ai offert des évê-
» chés considérables, vous les avez re-
» fusés ; j'ai réitéré mes offres, vous avez
» persisté dans vos refus : vous disiez
» modestement que vous n'étiez pas di-
» gne de ces places. Je vous ai prié vi-
» vement de ne pas vous en croire indi-
» gne; j'ai voulu vous attacher à ma
» personne par une charge honorable et
» lucrative : autre refus de votre part.
» J'ai employé vos amis auprès de vous :
» vains efforts ! Demandez-donc ce qui
» peut vous convenir, et vous l'obtien-
» drez »

« Saint-Père, répondit Pétrarque, je
» laisse à votre bienfesance le choix du
» bienfait ; daignez vous souvenir seule-
» ment que je ne veux point de chaîne.
» Quant à mon voyage d'Italie, je vous
» ai dit mes raisons, elles sont pressan-
» tes ; je ne dois pas laisser échapper
» l'occasion de rentrer dans ma patrie
» et dans les biens de mes pères ».

Les Grands n'ont point de prise sur les hommes sans ambition. Pétrarque fit les préparatifs de son voyage, et passa l'automne à Vaucluse : mais avant son départ, il alla faire ses adieux à Laure ; ce devaient être les derniers. Elle l'attendait sans doute. Il la trouva dans le négligé de la douleur : point de parure, point de perles, point de guirlandes. Elle était sérieuse et pensive ; elle parla peu ; elle ne chanta point, quoique les dames qui étaient avec elle l'en eussent priée. Ses yeux avaient l'expression de la crainte et de la pitié : ils semblaient dire à son amant : *je ne vous verrai plus ; je vais mourir, et vous me fuyez.* Un air d'abandon se fesait remarquer dans sa contenance. Pétrarque s'enivra du plaisir de la voir [1] ; il fut ému jusqu'aux larmes ; et pour les dérober à l'assemblée, il se retira sans rien dire : mais Laure le suivit avec un regard si tendre et si pénétrant, qu'il fut toujours gravé dans la mémoire et dans le cœur de son amant. Ce regard

1] *Occhi miei lassi, etc.* C. 2.

avait

avait ébranlé la résolution de Pétrarque; il fut quelque tems incertain du parti qu'il prendrait; son ame irrésolue flottait entre l'amour de sa patrie et l'amour de sa maîtresse. Il partit enfin, et laissa son ami Socrate dans sa petite maison.

Il prit la route de Gènes pour se rendre à Florence : mais une affaire imprévue l'obligea d'aller à Parme, qui était alors sous la domination de Luchin Viscomti. Après quelque séjour dans cette ville, il se rendit à Vérone pour y voir son fils. Ce fut-là qu'assis un soir dans son cabinet, il sentit la terre trembler sous ses piés avec un bruit effroyable ; les murs mobiles paraissaient s'entrechoquer; il vit ses livres tomber des tablettes. Saisi d'effroi, il sort de sa chambre; il voit le peuple consterné, la mort peinte sur tous les visages, une foule éperdue courant et poussant des cris horribles [1]. Ce tremblement de terre causa les plus affreux ravages; les fondemens des Alpes en furent ébranlés. Pise, Bologne, Pa-

1] Villani, L. 12, cap. 121.

doue, Venise, le Frioul et la Bavière en ressentirent les terribles effets. Des cités renversées, soixante villages écrasés par la chûte de deux montagnes; une vallée de cinq lieues comblée par les ruines, un château arraché de terre, et ses débris lancés à dix milles de distance : voilà des faits qui peuvent donner une idée de la violence des secousses.

Une comète qui avoit paru l'année précédente, une colonne de feu qui avait brillé sur le palais du Pape à Avignon, furent regardées, selon l'usage de ce tems-là, comme les présages et peut-être comme les causes de cet affreux événement. Mais ce n'était-là que le prélude des maux qu'on avait à souffrir.

Ce fléau redouté, qui change les villes en déserts, la peste parcourut en 1348 toutes les parties connues de notre globe [1].

La contagion pénétra dans l'Italie; mais ses progrès n'étaient pas encore sensibles, lorsque Pétrarque revint à Parme avec son fils, dont il confia l'éducation

1] Vill. L. 12, cap. 83.

à Gilbert, bon Grammairien. Ce fut alors que l'archidiacre de Parme reçut une lettre flatteuse de Luchin Viscomti, seigneur de Milan, et maître de Parme. Ce Souverain, qui cherchait à se consoler de ses chagrins domestiques par le commerce des Muses et la culture de ses vergers, demandait au poète-jardinier des plantes de son jardin, des greffes de ses orangers, et des fruits de sa verve. Pétrarque, dans sa réponse, fait l'énumération des grands hommes qui protégèrent et qui cultivèrent les lettres. Dans les vers qu'il envoya, il fait une description poétique des états de Luchin, et le plus bel éloge de l'Italie [1].

Il fit un voyage à Padoue, pour répondre à l'empressement de Jacques de Carrare, seigneur de cette ville. Son séjour n'y fut pas long; il revint à Parme pour y recevoir Francischisno degli Albizzi, son compatriote et son parent. Ce jeune homme, qui donnait les plus grandes espérances, mourut à Savone,

1] Fam. L. 7, Ep. 15. Carm. L. 2, Ep. 11.

peut-être de la peste qui commençait à s'étendre.

Pétrarque reçut dans ce tems-là une lettre du chevalier Lancelot, poète de Plaisance, qui lui demandait un remède contre l'amour. C'était bien s'adresser ! L'amant de Laure se plaignait déjà de l'absence; il ne cherchait, il ne voyait plus que sa maîtresse dans les charmes de la nature [1].

Cependant la peste redoublait ses ravages, et lui enlevait ses amis. Saisi de frayeur, il se rappela l'état déplorable où ses yeux avaient vu Laure dans la dernière entrevue qu'il eut avec elle. Il apprit que la contagion avait pénétré dans le Comtat. Son imagination frappée enfanta des songes funestes, et son cœur fut troublé de noirs pressentimens. Le fantôme de Laure lui apparaissait : elle portait sur son visage l'expression de la douleur et de la pitié. « Vous m'avez » vue pour la dernière fois, lui disait-» elle en soupirant; Pétrarque, vous

1] *In quella parte, etc.* C. 28.

» ne me verrez plus sur la terre ».

« Quelle triste vision, disait Pétrarque » éveillé ! quel affreux pressentiment ! Se- » rait-il possible qu'elle eût cessé de vi- » vre ? Ah ! s'il est vrai, que le jour de » sa mort soit le dernier de mes jours [1] »!

Au milieu de ces perplexités, Pétrarque, étant à Vérone, fit un rêve bien singulier.

Il vit une femme d'une rare beauté, qui lui tendait la main en soupirant. « Me reconnaissez-vous ? lui dit-elle. Oui, » s'écria-t-il, puis-je méconnaître Laure ? » Rassurez mon cœur éperdu ; dites-moi » si vous vivez encore. Je ne vis plus sur » la terre, reprit-elle ; et je n'eus qu'un » regret en mourant, c'était de vous » abandonner. Ah, Laure ! répondit-il, » au nom de mon amour et de ma fidé- » lité, éclaircissez un doute qui me tour- » mente : avais-je le bonheur d'être ai- » mé de vous ? Vos douces rigueurs, vos » tendres colères, vos faveurs passagè-

1] *Qual paura ho quando mi torno à mente.* S. 211. *Solea lontana*, etc. S. 212. *O misera !* etc. S. 213. *In dubbio di mio stato*, etc. S. 214. *I' pur ascolto*, etc. S. 116.

» res, nos guerres toujours nouvelles, » nos paix délicieuses, tout cela tenait » mon ame en suspens. Laure sourit : mon » cœur était à vous, dit-elle ; mais je » me défiais de vos sermens, je me dé- » fiais de moi-même ; la colère étincelait » dans mes yeux, et l'amour brûlait dans » mon cœur. Vous découvriez votre » flamme, et je cachais la mienne : voilà » toute la différence. Ah, Laure ! inter- » rompit Pétrarque, vous m'aimiez ! Je » n'ai plus rien à désirer sur la terre ». Le fantôme disparut, et Pétrarque s'éveilla. Les poètes ont-ils un démon familier qui les inspire ? Pétrarque avait rêvé à Parme la mort de l'évêque de Lombès, et cette mort était arrivée le jour même qui avait précédé le songe. Laure lui apparaît pendant son sommeil, et lui donne la nouvelle de sa mort : Laure était morte en effet ce jour-là. Socrate le lui manda.

Elle avait senti les premières atteintes de la peste le 3 Avril 1348. Le mal s'était annoncé par la fièvre et par un crache-

ment de sang; elle était résignée à la mort. Ses compagnes pleuraient autour de son lit, elle les consolait. Elle expira sans effort, comme une flamme qui manque d'aliment. On ne vit point sur son visage la pâleur de la mort; sa blancheur était éclatante, ses yeux semblaient fermés par le sommeil: la mort était belle sur son front [1]. Elle mourut dans le même mois, le même jour et la même heure que Pétrarque l'avait vue pour la première fois.

Elle fut inhumée, sur le soir, dans l'église des Cordeliers, et dans la chapelle de la Croix, où est la sépulture de la maison de Sade.

Quelle fut la désolation de Pétrarque, lorsqu'il apprit cette funeste nouvelle! Quoiqu'il y fût préparé par ses songes, par ses pressentimens et par l'état de souffrance où il avait laissé Laure, sa douleur ne lui laissa point de relâche pendant plusieurs jours: elle ne se repaissait que de soupirs et de larmes. Il appelait la

1] *Questa leggiadra, etc. Tri. della morte.* C. 1.

mort ; il refusait les alimens qui pouvaient soutenir sa vie. Mais le tems, qui ne le consola jamais, calma du moins la violence de ses transports douloureux. Il consigna ses regrets dans les vers les plus touchans ; vers dans lesquels il s'est surpassé lui-même [1].

Laure était la plus belle femme de son tems, et la plus modeste. Sensible à l'amour, sensible à la gloire, elle aimait Pétrarque ; elle était flattée d'être le sujet des chants de ce poète amoureux, qui avait rendu le nom de sa maîtresse célèbre dans toute l'Italie. Plus son cœur était tendre, plus sa vertu fut sévère. Attentive sur elle-même, les yeux ouverts sur son amant, elle réprima la fougue des désirs qu'elle inspirait, elle fit violence à son propre cœur. Une grace naïve et touchante embellissait sa figure, et fesait aimer sa personne. Sa bonté désarma l'envie, on lui pardonna sa beauté. Sa pudeur était d'une délicatesse extrê-

1] Voy. la seconde partie du Chansonnier de Pétrarque, *In morte di M. Laura.*

me ; sa présence inspirait le respect et l'amour : on respirait la vertu, quand on était auprès d'elle. En vain son amant se consumait d'amour, de désirs, de douleur et d'inquiétude : elle préférait l'honneur à la vie. Elle reprit, avec autant de grace et de douceur que d'éloquence, une dame qui soutenait devant elle qu'après la vie il n'y avait rien de plus cher que l'honneur [1]. Elle était réservée sans froideur, et polie avec aisance. Elle avait un esprit juste, un goût exquis, un discernement fin, un sentiment délicat. Elle avait l'art de parler, et de se taire à propos. Son silence avait quelquefois autant d'éloquence que ses discours. Elle avait assez de vues pour former un plan, assez de constance pour le suivre, assez de connaissance du cœur humain pour en mouvoir les ressorts à son gré. C'est ainsi que, pendant vingt ans, elle ne s'écarta jamais de son sistème à l'égard de Pétrarque, et qu'elle retint dans ses filets le plus grand génie de son

1] *Cara la vita, etc.* S. 224.

siècle. Elle avait l'esprit agréable et solide; ses idées étaient aussi nobles que ses sentimens : et si l'on pouvait s'en rapporter à l'historien des Troubadours, elle était poète [1]. Mais Pétrarque dit expressément le contraire [2]; et certainement il n'eût pas oublié de louer sa maîtresse sur un talent qu'il cultivait lui-même avec tant de gloire. C'était dommage que Laure ne fît pas de vers; elle les aurait chantés avec tant d'expression ! Sa voix était si touchante ! Pétrarque était ravi toutes les fois qu'il en entendait les sons flatteurs : aussi vante-t-il en mille endroits les doux accens de sa sirène. C'était surtout par ses graces que Laure effaçait toutes les femmes; et son amant ne se lassait pas de chanter le sourire, la démarche, les regards, la phisionomie, et jusqu'au silence même de sa belle maîtresse.

Telle fut cette femme étonnante, qui captiva pendant plus de vingt ans, sans qu'il en coûtât rien à sa vertu, l'amant le

1] Jean Nostradamus, vie des poètes Provençaux, fol. 217. Galaup de Chasteuil, Arcs triumph. fol. 25.

2] *Che non curò giammai rime ne versi.* C. 38.

plus dangereux et le plus passionné. Je dis qu'il n'en coûta rien à la vertu de Laure. Ce point est prouvé jusqu'à la démonstration par tous les écrits de Pétrarque, faits avant et après la mort de cette femme céleste. Les gens du bel air ne croient point à cette vertu qu'ils appellent romanesque : ils ont de bonnes raisons pour cela. Ces femmes sur-tout, qui ne résistent pas aux hommes mêmes qu'elles n'aiment point, sont très-excusables dans leur incrédulité. Est-il vraisemblable pour elles que Laure, jeune et sensible, ait pu défendre si long-tems sa vertu contre les vives attaques d'un amant aimé ? Et quel amant encore ! Il serait aussi trop humiliant de croire à cette vertu si constante et si pénible. J'en suis fâché pour elles; mais il n'y a point de fait dans l'histoire, mieux prouvé que celui qu'elles nient. Le pirrhonisme le plus décidé ne peut se refuser aux preuves évidentes que la prose et les vers de Pétrarque nous offrent à chaque page. Comment imaginer en effet qu'un amant heureux eût gémi,

eût pleuré pendant vingt ans ? Comment aurait-il pu soutenir, pendant sa vie entière, un rôle si froid et si puéril ? Cette contrainte percerait dans ses vers et glacerait le lecteur. Pour les ames qui croient à la vertu, il est bien plus aisé de supposer une femme honnête, comme Laure, qu'un homme faux et dissimulé, comme Pétrarque l'eût été dans la supposition contraire. Une preuve d'un autre genre, pour ceux qui connaissent le cœur humain, c'est la constance même de Pétrarque ; cette vivacité de désirs, cette sensibilité exquise qui le fesait tressaillir au seul aspect d'un voile [1] ; cette idolâtrie, qui lui fesait retrouver Laure dans tous les objets que la nature présentait à ses yeux [2] ; ces regrets tendres, ces plaintes touchantes qu'il exhalait au souvenir de la maîtresse qu'il avait perdue [3].

La vertu de Laure, qui la mettait à l'abri des traits de la calomnie, ne put

1] *Non al suo Amante, etc.* C. 10.
2] *In quella parte, etc.* C. 28.
3] Voy. les poésies sur la mort de Laure.

dissiper

dissiper les soupçons de la jalousie. Son amant et son mari furent jaloux l'un de l'autre [1]. Pour calmer les inquiétudes de celui-ci, elle se renfermait souvent dans sa maison, se privait de la promenade et de la société. Quelquefois aussi Hugues de Sade avait l'injustice et la dureté de lui défendre ces plaisirs innocens. Laure était sensible, elle pleurait ; mais elle était douce, elle obéissait en silence. Le sentiment de sa vertu la consolait en secret ; elle s'occupait du soin de sa maison et de l'éducation de ses enfans.

Les larmes de Pétrarque coulaient encore, lorsqu'une autre perte lui fut annoncée. Le cardinal Colonne mourut à Avignon, en 1348, consumé de chagrins, et peut-être frappé de la peste. Ainsi s'accomplit la triste prédiction du vieux Etienne, qui, âgé de près de cent ans, survivait à tous ses enfans. Pétrarque lui écrivit de Parme une longue lettre de condoléance, où l'on trouve quelques

1] *Licte e pensose, etc.* S. 163. Voy. ses dialogues avec Saint Augustin. Edit. Bas. fol. 358.

détails curieux sur la maison Colonne, de la philosophie, de l'esprit et de l'érudition, mais peu de sentiment. Cette mort lui rappela vivement celle de Laure [1].

Après la mort du Cardinal, les gens de lettres, qui composaient sa Cour, se dispersèrent. Les Italiens retournèrent dans leur patrie; Luc Chrétien et Mainard Accurse, amis de Pétrarque, allèrent le chercher à Parme. Il était absent: ils lui laissèrent une lettre, par laquelle ils l'informaient que leur projet était de vivre avec lui, et que dans cette vue, ils allaient à Florence pour régler leurs affaires. Pétrarque, de retour de Padoue et de Vérone, trouva cette lettre, et regretta le plaisir dont son absence l'avait privé. Il leur répondit tout de suite [2]. Mais quelle fut sa douleur, lorsqu'il apprit que Mainard avait été assassiné en traversant l'Apennin, et que Luc, en se défendant, avait reçu plusieurs blessures mortelles! Pétrarque, indigné et déses-

1] *Rotta è l'alta Colonna, etc.* S. 229.
2] Fam. L. 8, Ep. 3, 4, 5.

péré, sonna le tocsin par une lettre véhémente qu'il adressa aux prieur et gonfaloniers de Florence; c'était près de cette ville que ses amis avaient été arrêtés. Il anime ces magistrats à la poursuite des brigands qui se réfugiaient dans les châteaux de l'Apennin. Il écrivit une autre lettre à Socrate, dans laquelle il peint avec un pinceau mâle et des couleurs sombres le deuil, la désolation et la terreur que la peste traînait sur ses pas sanglans [1].

Que de pertes accumulées! La peste enleva Robert de Bardi, ce chancelier de l'Université, qui avait voulu faire couronner Pétrarque à Paris; Sennuccio Delbène, le confident de ses amours; Paganino Bezossi, Podestat de Parme, qui, après avoir soupé avec lui, expira pendant la nuit dans les plus vives douleurs; Jean André, son professeur de Bologne.

L'ame de Pétrarque, attendrie par tant de pertes douloureuses, n'en était que plus sensible aux calamités publiques. Il fut épouvanté par les tremblemens de

1] Fam. L. 8, Ep. 7.

terre qu'éprouva l'Italie en 1349 : tremblemens dont les violentes secousses firent de grands ravages à Rome, et renversèrent beaucoup d'édifices antiques. Il exprima fortement ses craintes dans une lettre qu'il écrivit à son ami Socrate [1].

Pétrarque fit un voyage à Mantoue pour y voir les Gonzague, seigneurs de cette ville, qui avaient fait plusieurs démarches pour l'attirer dans leur Cour. Notre poète, enchanté de fouler aux piés la terre qu'avait habité Virgile, se transporta au petit village d'Ande, aujourd'hui Piétola, où naquit ce grand homme. Il vit ce champ qui avait été enlevé à Virgile. Il chercha le tombeau de Bianor ; il fit des vers latins, adressés au Cigne de Mantoue [2]. Il prit congé des Gonzague, et partit pour Vérone, d'où il se rendit à Padoue. Jacques de Carrare venait de lui procurer un canonicat dans cette ville. On pouvait posséder alors plusieurs béné-

1] Fam. L. 11, Ep. 7. Mss. R.
2] Petr. Epist. Lugd. 1601, fol. 427.

fiees, incompatibles aujourd'hui.

Le cardinal de Bologne, légat du Pape, y arriva bientôt après. Il fut charmé d'y trouver Pétrarque; il s'entretenait familièrement avec lui; il lui fesait part des nouvelles qu'il recevait de France. Il lui communiqua un jour une lettre que lui avait écrit Philippe de Vitri, ami du Cardinal et du poète, chapelain du Pape, et archidiacre à Soissons : lettre où ce Français donnait le nom d'exil au séjour que le légat était obligé de faire en Italie. A ce mot, Pétrarque fut indigné : il écrivit à son ami, pour lui reprocher cette expression, digne d'un barbare. Cette lettre est une des meilleures de Pétrarque [1].

Le Pape voulait alors que l'Empereur, qui lui devait tout, allât pacifier l'Italie, toujours divisée. Charles de Luxembourg était dévoué au Pape; mais les troubles de l'Allemagne et le déplorable état de ses finances, ne lui permettaient pas de faire ce voyage. Pétrarque

1] Var. 42.

imagina de lui écrire. Sa lettre renferme les motifs les plus pressans, exposés avec autant de force que d'adresse [1].

Le Cardinal partit de Padoue, accompagné des plus grands Seigneurs de l'Italie. Pétrarque fut de ce cortège. Le légat se plaisait avec lui, et le plaisantait quelquefois sur son entousiasme pour sa patrie.

Arrivé sur les terres de Vérone, près du lac de Garde, il s'y arrêta, surpris de la beauté de ce paysage. Les Alpes couvertes de neige au mois de Juin, le flux et le reflux du lac, de riches côteaux, des plaines fertiles s'offrirent à ses regards. « Il faut avouer, dit le Cardinal » à Pétrarque, que votre pays a plus de » beautés et de richesses que le nôtre ». Pétrarque était transporté de joie. « Mais » convenez, ajouta le légat, que le » nôtre est plus tranquille. Nous jouirons un jour, répondit Pétrarque, » de cette paix que vous vantez, et » vous n'aurez jamais nos avantages ».

1] Ed Bas. fol. 531.

Le poète, après avoir pris congé du Cardinal, revint sur ses pas, se rendit à Parme; et bientôt après il prit la route de Rome, où le jubilé attirait un grand concours d'étrangers. Il passa par la Toscane, et revit sa patrie, son ingrate patrie, qui ne lui avait pas encore restitué ses biens confisqués. Les anciens amis, que la mort lui avait enlevés dans cette ville, avaient été remplacés par de nouveaux. Tels furent Zanobi de Strata, orateur et poète; François Nelli, grand-vicaire d'Ange Acciajoli, évêque de Florence, Jean de Certaldo, si connu sous le nom de Boccace. C'est à Naples que s'était formée la liaison de Boccace et de Pétrarque. Il y avait trop de rapports entre ces deux hommes pour qu'ils se connussent sans s'aimer : même sensibilité, mêmes goûts, même aversion pour le barreau. A Avignon, un jour de la semaine sainte, Pétrarque vit Laure dans l'église de Sainte-Claire, et l'aima; à Naples, le jour de pâques, Boccace rencontra Marie d'Aragon, fille natu-

relle du Roi Robert, dans l'église des Cordeliers, et fut épris de ses charmes : c'est cette Princesse qu'il loua depuis dans son *Philocopo* et sa *Fiammetta*.

Pétrarque partit pour Rome vers le milieu d'Octobre 1350. A peine y fut-il arrivé, qu'il écrivit à Boccace le malheur qu'il avait essuyé entre Bolsena et Viterbe. Un cheval, qui marchait à côté du sien, lui avait frappé la jambe d'un violent coup de pied [1]. Cet accident le retint plusieurs jours à Viterbe : il voulut pousser jusqu'à Rome. La fatigue irrita la plaie, dont la cure demanda beaucoup de tems et de soins.

Pétrarque charmait sa douleur et son ennui, en s'occupant dans son lit. Ce fut-là qu'il écrivit une lettre adressée à Varron, le plus savant des Romains, et des vers saphiques à la louange d'Horace.

Ce fut à l'époque de ce jubilé, que Pétrarque rompit tout commerce avec le beau sexe. Quoique verd encore, pour me servir de ses termes, il se sentit

1] Fam. L. 11, Ep. 1. Mss. R.

autant d'aversion pour les femmes qu'il avait eu de goût pour elles auparavant [1]. Mais il était toujours amoureux de Rome, dont il admira de nouveau tous les monumens. Il en partit vers la fin de Novembre, repassa par la Toscane, s'arrêta à Arezzo, ville où il était né, et dont les habitans coururent en foule au-devant de lui [2]. Le 7 Décembre, il trouva dans cette ville les Institutions oratoires de Quintilien; mais le manuscrit était mutilé et en mauvais état. Il écrivit à ce sujet une lettre adressée à Quintilien, dans laquelle il le compare à la pierre à aiguiser, d'après l'idée d'Horace [3]. A son départ d'Arezzo, les principaux citoyens l'accompagnèrent, et le firent passer dans le quartier de l'Orto, pour lui montrer la maison où il était né [4]: maison que la vigilance des magistrats avait conservée, malgré le nouveau proprié-

1] Sen. L. 8, Ep. 8.
2] Leon. Aret.
3] . . . . *Fungar vice cotis, acutum*
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi. Hor.
4] Sen. L. 13, Ep. 3.

taire, telle qu'elle était à la naissance de Pétrarque. Il fut flatté de cette distinction; et quatre ans après, il la rappelait avec complaisance, en écrivant à un jeune homme d'Arezzo [1].

Il se rendit à Florence, où il eut une conférence avec les chefs de la ville. Il jouit pendant quelques jours de la présence et de l'entretien de ses amis, et prit congé d'eux pour retourner à Padoue. Il trouva cette ville en deuil. Jacques de Carrare, seigneur de Padoue, avait été poignardé au milieu de ses amis, par Guillaume, bâtard de sa maison. C'était un coup bien douloureux pour le cœur de Pétrarque. Après le Roi Robert, Jacques de Carrare était l'homme dont l'amitié l'honorait le plus. Ce seigneur, aussi vertueux qu'aimable, protégeait les lettres, et les cultivait. Il était le père et l'idole de son peuple. Pétrarque soutint ce revers en philosophe sensible. Il pleura son ami, mais son ame ne fut point abattue par cet événement. L'expérience et

1] Sen. L. 13, Ep. 3.

la réflexion avaient cuirassé son cœur [1].

Il s'attacha à l'évêque Ildebrandin Conti, homme d'une grande naissance et d'un grand mérite. Il y soupait un jour, lorsque deux Chartreux arrivèrent. Après les premiers complimens, l'évêque leur demanda des nouvelles du P. Gérard. « Quel homme ! répondirent ils ; il » pousse la vertu jusqu'à l'héroïsme. La » peste avait pénétré dans la chartreuse » de Montrieux ; le prieur, homme » d'une piété faible, fut saisi de terreur. » Il proposa la fuite à ses religieux. Il » invita Gérard à le suivre ; il lui dit qu'il » mourrait, et que son corps demeurerait » sans sépulture ». *Qu'importe !* répondit le courageux Gérard ; *c'est aux vivans à ensevelir les morts, je ne quitterai point mon poste.* « En effet, il » secourut ses frères malades : ils mou- » rurent tous. Gérard recueillit leurs » derniers soupirs, lava leur corps, les » porta sur ses épaules, et leur rendit les » honneurs de la sépulture, dont il avait

[1] Fam. L. 11, Ep. 2. Mss. R.

» fait si peu de cas pour lui-même. La » contagion et la mort poursuivirent » le prieur fugitif : il fut frappé dans sa » patrie, et Gérard vit encore ».

Le prélat était attendri, Pétrarque pleurait : les Chartreux le reconnurent à ses larmes, et se jetèrent dans ses bras, en s'écriant : « Ah ! que vous êtes heu- » reux d'avoir un tel frère [1] » ! En effet, il y a peu d'actions aussi belles que celle de Gérard ; et c'est un beau spectacle que celui de la religion se dévouant au service de l'humanité.

Ce fut dans ce tems-là que Pétrarque fit la revue de ses papiers. Il fut effrayé de la multiplicité de ses écrits ; il allait les jeter au feu, l'amour-propre le retint un moment ; il voulut corriger ceux qu'il ne trouvait pas dignes de lui : mais son- geant à la briéveté de la vie et aux grands ouvrages qu'il avait entrepris, il livra aux flammes plus de mille épîtres ou pièces de vers, et *ce ne fut pas sans pousser quelques soupirs*. L'amour paternel per-

1] Fam. L. 16, Ep. 2. Mss. R.

çait

çait au travers de son courage. Pendant cet incendie, il se rappela que son ami Socrate lui avait demandé sa prose, que Barbate de Sulmone l'avait pressé de lui donner ses vers. Il fit grace à ce qui lui restait de moins incorrect [1] : il le partagea entre ses deux amis.

Il n'était guère possible que Pétrarque fit un si long séjour dans la patrie de Tite-Live, sans penser quelquefois à cet historien de Rome [2] : aussi composa-t-il une lettre qu'il lui adressa, comme il en avait écrit une à Varron, lorsqu'il était à Rome. Ces lettres n'ont rien de remarquable. De Padoue, Pétrarque fesait quelques excursions à Venise, qu'il appelait *la merveille des cités*. Là, il se lia d'amitié avec André Dandolo, qui fut doge à l'âge de trente-six ans, et qui porta le commerce des Vénitiens dans l'Egipte et la Sirie, d'où ils rapportèrent les précieuses marchandises de l'Orient.

1] Nous devons à cette attention les huit livres *de rebus familiaribus*, et les trois livres de ses vers latins, imprimés dans l'édit. de Basle, 1581.

2] Ep. ad Vir. ill. 4.

Gènes souffrait impatiemment que sa rivale partageât son commerce et ses richesses; elle commit des actes d'hostilité, qui furent suivis d'une guerre ouverte.

Pétrarque, ami de la paix, idolâtre de l'Italie, déplora les malheurs que la division de ces deux Républiques allait entraîner. Il écrivit à cette occasion au doge son ami, une lettre qu'André Dandolo appelle dans sa réponse, *une composition mâle et sainte* [1].

Ce fut cette même année qu'il fit un poëme intéressant sur la mort de Laure: ouvrage qu'il avait commencé l'année précédente [2]. Cette élégie, où la douleur est touchante, sans avoir rien de sombre et de lugubre, ressemble à une jeune veuve encore affligée, et qui pourtant commence à égayer son deuil par les agrémens de la parure.

Le 6 d'Avril, jour de la mort de Laure, était pour Pétrarque un jour d'affliction et de larmes; mais cette année, il fut marqué par un événement qui

1] Var. 2. 2] *Amor, se vuoi.* C. 41.

dût faire diversion à sa douleur. Il vit arriver un envoyé de la république de Florence, lequel venait lui annoncer son rappel dans sa patrie et la restitution des biens de sa famille. Pour comble de bonheur, cet envoyé était son ami Boccace. Si l'amitié sait adoucir le malheur qu'elle annonce, quel prix ne donne-t-elle pas aux heureux événemens dont elle est la messagère !

Le sénat de Florence écrivait à Pétrarque la lettre la plus flatteuse, pour l'engager à préférer le séjour de sa patrie à tous les autres; on l'invitait à s'y rendre pour diriger les études de la nouvelle université que la république avait fondée. Cette lettre fait autant d'honneur à ceux qui l'écrivirent, qu'à celui qui la reçut; elle est digne de cette ville illustre à laquelle nous devons la renaissance des lettres et des arts. Pétrarque exhala [1], dans sa réponse, les transports de sa reconnaissance et de son amour patriotique. Dans l'entousiasme de sa joie, il

1] Var. 4.

promit, il annonça son prochain retour dans sa patrie. Mais lorsque son imagination fut refroidie sur cet événement, que sa sensibilité fut émoussée, l'attrait de la solitude et du repos, l'aversion pour le tumulte des villes, se réveillèrent dans son ame. L'idée de Vaucluse s'empara de son esprit; l'image de ce vallon solitaire lui rappelait les plus belles années de sa vie, et des sentimens dont les peines mêmes étaient des plaisirs pour son cœur; enfin, soit inquiétude, soit inconstance [1], soit qu'il fût entraîné par la force de l'habitude, ou par le désir d'achever quelque ouvrage de longue haleine, il partit de Padoue le 3 Mai 1351, menant avec lui son fils naturel qu'il avait retiré de l'école de Gilbert de Parme. Il passa par Vicence, s'arrêta quelques jours à Vérone, par complaisance pour ses amis; écrivit delà à Boccace, pour justifier le voyage qu'il fesait au-delà des Alpes, et pour renouveler la promesse qu'il lui avait faite de

1] Fam. L. 11, Ep. 12. Mss. R.

se fixer dans sa patrie [1]. De Vérone, Pétrarque se rendit à Mantoue, à Parme, à Plaisance, d'où il écrivit à Socrate de se rendre à Vaucluse, et de l'attendre dans cette solitude.

Pétrarque y arriva dans le mois de Juin; il s'y délassa pendant un mois entier des fatigues de son voyage, et se rendit à Avignon. Recommandé par l'évêque de Cavaillon aux cardinaux de Bologne et de Taleirand, il gagna leur estime et leur bienveillance : il fut même consulté par le premier et par trois autres Cardinaux, que le Pape avait nommés pour délibérer sur les moyens de rétablir la paix dans Rome : cette ville était encore tombée dans l'anarchie. Pétrarque écrivit aux quatre Cardinaux une longue lettre, où, passant en revue les grandes époques de l'histoire Romaine, il les invite à rétablir le peuple dans ses premiers droits, à humilier l'orgueil des nobles, à exclure de la charge de sénateur les seigneurs d'origine étrangère, qui avaient

1] Fam. L. 11, Ep. 6. Mss. R.

tirannisé les Romains [1]. Mais le peuple, fatigué des vexations qu'il souffrait, s'assembla pour élire un chef, et donna une autorité absolue à Jean Cerroni, Plébéien, homme recommandable par sa sagesse et par sa probité. C'est ce que Pétrarque désirait. Le Pape lui-même n'en fut pas fâché, parce que cette élection le délivrait des inquiétudes que lui donnaient les troubles de Rome; d'ailleurs, ses droits étaient conservés, son Vicaire ayant eu la précaution d'exiger de Jean Cerroni un serment de fidélité à l'Eglise et au Souverain Pontife. D'autres affaires occupaient assez Clément VI, pour qu'il fût bien aise d'avoir terminé celles de Rome. Jean Viscomti, archevêque et seigneur de Milan, s'était emparé de Bologne, sous prétexte d'y vouloir rétablir l'autorité du Pape; le Roi de Hongrie poursuivait avec chaleur la vengeance du meurtre commis sur la personne de son frère André, Roi de Naples; la Reine Jeanne s'était embarquée

1] Fam. L. 11, Ep. 16. Mss. R.

à la hâte sur des galères Provençales : elle était à Aix, où ses sujets la tenaient captive dans un château, parce qu'on disait qu'elle devait faire un échange de la Provence avec le duc de Normandie ; mais les Provençaux, rassurés, rendirent la liberté à leur Souveraine. Elle arriva le 15 de Mars 1351 à Avignon, elle y fit son entrée sous un dais, entourée de la Cour du Pape et de la sienne. Clément VI la reçut en consistoire ; et ce fut-là qu'elle plaida sa cause avec cette éloquence victorieuse qu'elle devait peut-être autant à sa jeunesse et à ses charmes, qu'au sentiment de son innocence.

Louis, prince de Tarente, son amant, avait à peine échappé, sur une petite barque, à la fureur du Roi de Hongrie. Il s'était rendu à Avignon, où le Pape lui accorda les dispenses dont il avait besoin pour son mariage avec la Reine. Cette Princesse fut bientôt rappelée par les Napolitains. La peste avait chassé de l'Italie le Roi de Hongrie. La Reine était dans l'impatience de retourner à Naples ;

mais l'argent lui manquait ; elle engagea ses diamans, vendit la ville d'Avignon quatre-vingt mille florins, rassembla quelques troupes, et partit avec le prince de Tarente, son mari. Aversa et Capoue se rendirent, par les intrigues de Nicolas Acciajoli, grand sénéchal et premier ministre ; mais bientôt après, le Roi de Hongrie revint, reprit Aversa et Naples. La Reine et son mari se retirèrent à Gaïette. Enfin, après bien des négociations, l'implacable Roi de Hongrie consentit à une trève. On instruisit le procès de Jeanne à la Cour d'Avignon. Les juges décidèrent, d'après la déposition de quelques témoins, que l'aversion de la Reine pour son mari étant l'effet d'un sortilège, et que des serviteurs coupables croyant l'obliger, en la délivrant d'un joug qui lui pesait, la Princesse avait influé sur sa mort sans en être coupable : jugement absurde et digne d'un tel siècle. Le Roi Louis de Hongrie s'en contenta, et la paix fut signée à Avignon par les ambassadeurs des deux puissances.

C'était au courage, aux ressources, aux intrigues de Nicolas Acciajoli que la Reine devait son salut, et le prince de Tarente la couronne. Il avait été gouverneur de ce Prince, et amant de Catherine de Valois sa mère. Pétrarque était son ami; il le félicita sur ce grand événement. Sa lettre est longue, mais belle [1]. C'est une sage instruction pour le jeune Roi, dont tous les devoirs y sont tracés avec énergie. Il profita du même courrier pour répondre à Barbate de Sulmone, qui se plaignait de ne l'avoir pas trouvé à Rome, et de n'avoir pas encore reçu le poëme de l'Afrique. Pétrarque lui promet de nouveau qu'il sera le premier que cet ouvrage ira visiter.

Clément VI était malade; les affaires traînaient en longueur; Pétrarque sollicitait pour un de ses amis, l'état du Pape retardait la décision de ce procès. Cependant ce Pontife, qui aimait notre poète, lui donnait quelquefois de ses nouvelles. Pétrarque dit un jour au messager, de

1] Var. 19.

recommander au Pape, de sa part, qu'il se défiât des médecins, et qu'il se souvint de l'épitafe d'Adrien [1]. Soit que l'envoyé ne sût pas s'expliquer, soit que le Pape ignorât le mot de l'Empereur, ce Pontife fit prier Pétrarque de lui écrire ce qu'il avait dit au messager. L'ordre du Pape fit éclorre une lettre, dans laquelle Pétrarque donne des conseils très-salutaires à Clément VI. » Je tremble, » lui dit-il, quand je vois votre lit as- » siégé de médecins toujours opposés en- » tr'eux. Défiez-vous de ces hommes qui » trafiquent de nos vies, comme dit » Pline. Heureux, si nous savions nous » en passer, comme tant de nations, » comme les Romains l'ont fait pendant » six cents ans ! Mais puisque la tirannie » de l'usage nous force à les appeler, ah ! » du moins, Saint-Père, faites un choix, » et préférez celui qui vous est le plus » attaché. Un bon régime, un esprit » gai : voilà les véritables médecins ».

Le Pape profita du conseil. Il voulut

1] *Turbâ Medicorum perii*, Dio Cass. de Adriano.

s'égayer aux dépens de ses médecins. Il les mit aux prises avec Pétrarque; il leur montra sa lettre. L'un d'eux vengea la cause commune par un écrit plein d'invectives, dans le tems que ses confrères se déchaînaient de vive voix contre Pétrarque. Celui-ci repoussa les injures par d'autres injures. Ces satires ne sont pas venues jusqu'à nous, et nous ne devons pas en regretter la perte. Ce qui pourrait excuser Pétrarque, c'est qu'il n'était pas l'agresseur, et que sa lettre à Clément VI ne contenait que des vérités dictées par le zèle et par la sagesse. Cependant il était toujours persécuté par ces disciples d'Esculape; ils donnaient des interprétations sinistres à ses écrits et à ses paroles. On l'accusa d'avoir soutenu, dans une lettre, que le Saint-Siège ne pouvait être ailleurs qu'à Rome. Il se justifia d'une manière victorieuse. Malgré cela la querelle s'échauffa, et produisit les quatre livres d'invectives qu'on trouve dans son recueil. Ces invectives sont pleines de feu; mais elles n'en font pas plus d'honneur à Pé-

trarque. Rien ne peut l'excuser d'avoir souillé sa plume du fiel de la satire. Ses amis lui conseillèrent de faire son apologie, pour dissiper tous les nuages que ses ennemis élevaient autour de lui. Ce fut alors qu'il écrivit son Epître à la postérité : ouvrage curieux, où l'on trouve presque tous les détails de sa vie.

Ce fut dans le cours de cette année que Pétrarque adressa une seconde lettre à l'Empereur ; il l'invite à passer en Italie, pour secourir les Florentins, auxquels Jean Viscomti fesait la guerre.

Enfin, l'affaire qui retenait Pétrarque à Avignon, fut décidée dans un consistoire : Dom Ubertin, son ami, obtint l'abbaye qu'on lui disputait. Rien ne l'arrêtait plus à Avignon. Il se rendit à Vaucluse, pour s'y préparer à recevoir l'évêque de Florence, qui lui avait promis d'aller dîner avec lui le 23 Mai. Le prélat tint parole. Pétrarque le reçut avec distinction : il avait rassemblé tout ce que la contrée produisait de plus délicat dans la saison. Pendant le dîner, Acciajoli fit

savoir à Pétrarque que ses deux amis, le grand sénéchal et Jean Barrili, étaient brouillés. *Vous devriez les raccommoder*, lui dit-il. Pétrarque l'entreprit : il pensa qu'une explication suffisait pour cela. Pour amener cet éclaircissement, il leur écrivit une lettre en commun, et une autre à chacun en particulier. La première est vive et forte [1] ; les autres sont douces, insinuantes et flatteuses [2]. La réconciliation des deux seigneurs de Naples suivit de près les lettres de Pétrarque.

Il obtint cette année un canonicat de Vérone pour son fils. Il le fit partir pour en aller prendre possession, et le recommanda vivement à Guillaume de Pastrengo et à Renaud de Villefranche. Le premier était chargé de former le caractère, et le second, de cultiver l'esprit du jeune chanoine.

Ce jeune homme était docile, modeste et sensible : mais il avait une aversion décidée pour les lettres, les livres lui tom-

1] Fam. L. 12, Ep. 16, Mss. R. Vaucl. 24 Mai.
2] Ep. 14 et 15.

baient des mains : il avait été élevé sous de bons maîtres à Parme, à Vérone et à Padoue. Pétrarque, indigné de l'antipatie que son fils témoignait pour l'étude, cherchait à l'aiguillonner par des ironies piquantes. « Prenez garde, lui di- » sait-il quelquefois, d'éclipser, par vos » talens et vos connaissances, votre voi- » sin Virgile, le Cigne de Mantoue ». Le jeune homme se taisait, baissait les yeux et rougissait. Cette honte donnait quelque espérance à son père, qui d'ailleurs était content du naturel et de la trempe d'esprit de cet enfant.

Pétrarque vit arriver cette année à Avignon le fameux Rienzi, son ami, son héros, qu'il avait tant célébré, et duquel il avait conçu de si grandes espérances. L'humiliation du Tribun rejaillissait sur le poète : aussi fut-il indigné de le voir escorté par des archers, et conduit dans les prisons du palais apostolique.

Cet homme bizarre, saisi de l'esprit de vertige, quitta le Capitole où il aurait pu se défendre, s'enferma au château Saint-

Ange, sortit de Rome, bientôt après, passa dans le royaume de Naples, où il se mit sous la protection du Roi de Hongrie; erra quelque tems dans l'Italie, se retira parmi les hermites du Mont-Majella; retourna à Rome l'année du jubilé, intrigua, conspira, soufla le feu de la discorde; échoua, fut excommunié de nouveau, et poursuivi par le cardinal-légat : enfin, par une démarche insensée, il se mit entre les mains de l'Empereur Charles de Luxembourg qu'il avait offensé. Ce Prince le renvoya de Prague au Pape, qui le demandait avec instance.

Pétrarque raconte l'arrivée du Tribun à Avignon, dans une longue lettre qu'il adresse à son ami, le prieur des SS.-Apôtres. On y voit l'embarras de l'écrivain, ses tours d'adresse pour justifier son commerce avec Rienzi, et les louanges excessives dont il l'avait comblé [1].

On fit le procès à Rienzi. Les deux chefs d'accusation étaient, 1°. d'avoir soustrait Rome à la domination du Pape;

[1] Fam. L. 13, Ep. 6. Mss. R.

2°. d'avoir prétendu que les droits de l'Empire résidaient dans le peuple Romain.

Pétrarque pensait comme Rienzi sur ces deux points, la liberté de Rome, et ses droits sur l'Empire. Aussi quelle fut son indignation, lorsqu'il apprit que la vie de Rienzi était en danger, et qu'on lui refusait un avocat pour sa défense ! Ce fut alors qu'il adressa au peuple Romain cette lettre mistérieuse [1], dans laquelle il plaide la cause de Rienzi avec une espèce de fanatisme. Il y a de la force dans cet écrit, mais de l'animosité, de l'emportement, des préjugés, des erreurs, des inconséquences. Comment un homme aussi versé dans l'Histoire Romaine, comment un philosophe pouvait-il dire que le joug de Rome était le plus juste et le plus doux ! Quelle justice y avait-il dans l'illustre brigandage des Romains ? Quelle douceur à traîner les Rois vaincus après le char du triomphateur ! Quelle douceur encore dans le gouvernement de

1] Ep. sine titulo, 4.

ces monstres couronnés, dont les noms réveillent l'idée de la plus horrible cruauté ! « Le monde, dit-il, ne fut jamais » mieux gouverné que lorsqu'il n'eut » qu'un chef, et que Rome fût ce chef : » aussi est-ce le tems que Dieu prit pour » visiter la terre ». Absurdité dans le principe et dans la conséquence. « Le » monde est un grand corps, un corps » ne doit avoir qu'une tête : s'il en a plu- » sieurs, c'est un monstre ; si le monde » a mille têtes, il sera donc un composé » monstrueux ». Quel misérable sophisme ! « L'expérience nous apprend que la » monarchie est le meilleur de tous les » gouvernemens ». Cette proposition générale, fût-elle vraie, est-ce un républicain qui doit la soutenir ? Est-ce un homme qui écrit au peuple Romain pour l'engager à conserver ses prérogatives, à réclamer son Tribun ? Quelle inconséquence ! quelle contradiction ! On a dit que la monarchie était le meilleur ou le pire des gouvernemens : voilà qui est vrai, et non l'assertion de Pétrarque,

réfutée avant et après lui par tous les tirans qui ont tourmenté le genre humain. « Si l'Empire Romain n'est pas à Rome, » où est-il donc » ? Dans toute l'étendue de l'Empire, pouvait-on répondre, et non pas à Rome exclusivement. Rome en fut le berceau : elle en devint la capitale. Sous Constantin, Bizance en fut le siège: son sénat et ses consuls y furent transportés. Mais aujourd'hui il n'est plus d'Empire Romain, et je ne connais que la populace de Rome. Tout est changé, les droits sont abolis, la constitution est anéantie, plus de république, plus d'Empire, plus de peuple Romain. Après tout, ce n'est point la question; il s'agit de savoir si Rome a conservé ses droits sur l'Empire. La fin de cette lettre est ce qu'il y a de mieux. Pétrarque y sollicite avec chaleur les Romains de réclamer la personne de Rienzi, ou d'exiger qu'on lui donne un défenseur [1].

1] Bzovius dit que cette lettre, pleine d'absurdités, *insaniæ plena*, n'est pas de Pétrarque. C'est pourtant son stile et sa manière. Si elle manque de justesse, c'est que la passion aveuglait l'écrivain. Je suis d'un avis bien opposé à celui de M. l'Abbé de Sades. Je crois qu'il serait difficile de mieux

Rienzi ne dut son salut ni à Pétrarque ni au peuple Romain, mais au motif le plus bizarre qu'on puisse imaginer. Le bruit se répandit qu'il était poète; on regarda comme un sacrilège de faire mourir un homme d'*une profession sacrée*, comme disait Cicéron du poète Archias. Quelle fut la surprise, quelle fut la joie de Pétrarque, lorsqu'il apprit cette nouvelle! avec quel mépris il regardait la Cour d'Avignon, qui voulait punir de mort le Tribun de Rome, pour avoir délivré sa patrie des tirans qui la déchiraient, et qui venait d'absoudre, par respect pour le nom de poète, ce même homme dont on ne connaissait pas un seul vers. « Rienzi, dit-il, est un » homme éloquent; je crois qu'il a lu » tous les poètes : mais il n'en mérite pas » plus le nom, qu'il ne mériterait celui » de brodeur, pour être vêtu d'un » habit brodé [1] ».

traduire que lui le plaidoyer de Pétrarque : mais je suis persuadé qu'il n'y a point d'avocat connu au Barreau de Paris, qui ne plaidât mieux une pareille cause.

1] L. 13, Ep. 16.

Ce fut peut-être cette distinction glorieuse accordée au nom de poète dans la personne de Rienzi, qui fit naître cet essaim de versificateurs dont Pétrarque se plaint. « Un déluge de vers, dit-il, tombe » sur moi de tous côtés : on me prend » pour juge de tous les écrits; je reçois » des lettres de tous les coins de l'Europe. » Si je réponds, je perds tout mon tems; » si je ne réponds pas, je manque aux » égards; si je blâme, je révolte l'or- » gueil des auteurs; si je loue, je ré- » veille l'envie des ignorans [1] ».

Au fort de cette épidémie poétique, Pétrarque, tourmenté jusques dans sa maison, était assailli dans les rues par une foule d'importuns qui l'accablaient de questions. Un homme l'aborde un jour, et il s'écrie en pleurant : « Vous » avez fait périr mon fils unique ». Pétrarque, interdit et troublé, lui répondit : « Hélas ! je ne connais ni vous ni votre » fils. — Eh ! que m'importe ! reprit le » vieillard ; mon fils ne vous connaît

1] Fam. L. 13, Ep. 7. Mss. R.

» que trop : je me suis ruiné pour lui » faire apprendre le droit : il y a re- » noncé ; il dit qu'il veut suivre vos » traces , il veut être poète ».

Pétrarque avait fui cette persécution, et s'était réfugié dans son asile de Vaucluse : mais un ordre du Pape l'en arracha. Il se rend à la Cour ; les cardinaux de Bologne et de Taleirand lui expliquent les volontés du Pontife, qui le choisissait une seconde fois pour son secrétaire. Pétrarque résiste ; les Cardinaux le pressent ; ses amis insistent. Il allègue en vain son goût pour la liberté, le repos et les lettres ; son mépris pour les honneurs et les richesses. De semblables raisons n'étaient pas capables de persuader des courtisans ambitieux. Il crurent apparemment que les refus de Pétrarque étaient joués, et que c'était le servir que d'avoir l'air de lui faire violence : aussi le traînèrent-ils aux pieds du Pape. Le Pontife, qui n'avait jamais perdu de vue le dessein d'attacher à sa personne et à sa Cour un homme de ce mérite, lui dit les

choses les plus obligeantes, il exigea de lui le sacrifice de cette liberté dont Pétrarque fesait ses délices. Que faire? il fallut céder. Triste et consterné, il présentait sa tête au joug, lorsqu'une épreuve singulière lui rendit sa liberté. On lui reprochait un défaut; c'était l'élévation de son stile qui contrastait, disait-on, avec l'humilité de l'église. Pétrarque prit d'abord ce reproche pour une ironie. On l'assura qu'il était sérieux; on lui proposa un sujet qu'il devait traiter dans le stile humble qu'on exigeait de lui, et qui servirait de modèle pour ce qu'il écrirait à l'avenir. Pétrarque compare la joie qu'il ressentit alors, à celle d'un captif dont on brise les chaînes. Bien loin de ramper, il déploya les aîles de son génie; il s'éleva si haut, qu'il disparut aux yeux de ceux qui étaient chargés de l'observer. On n'entendit point son écrit: peut-être, au lieu d'être sublime, était-il ampoulé; peut-être avait-il alambiqué ses pensées et forcé son expression, défaut qu'on trouve souvent dans ses lettres.

Il faut convenir que ce stile ne convenait point aux brefs du Souverain Pontife.

Pétrarque protesta qu'il lui était impossible de le changer. Ce fut ainsi qu'il conserva sa liberté. Il en profita pour retourner à Vaucluse, où il partageait son tems entre la philosophie, la poésie, la chasse et la promenade. Son cabinet était par-tout, sur les bords de la Sorgue comme sur le sommet des montagnes : il rencontrait Minerve, aussi bien que Diane, dans les bois et sur les collines. Il n'allait à Avignon que lorsque ses affaires l'y forçaient. Il s'y rendit pour attendre le cardinal de Bologne, chargé de négocier la paix à Paris entre les Rois de France et d'Angleterre. Ce Seigneur avait des vues sur Pétrarque ; il lui avait écrit de différer son départ pour l'Italie, et qu'il avait une affaire intéressante à lui communiquer. Pendant le séjour de Pétrarque à Avignon, arrivèrent les ambassadeurs de Gènes et de Venise, qui venaient négocier la paix. Pétrarque profita de cette occasion pour écrire aux Génois

une lettre dans laquelle il rassembla toutes les raisons qui pouvaient les y déterminer [1], comme il avait écrit quelque tems auparavant au Doge Dandolo, dans le même dessein. La superbe Gènes venait de battre dans la Propontide les flottes réunies des Vénitiens, des Grecs et des Catalans : la supériorité du nombre fut inutile aux Vénitiens, qui combattaient dans un détroit. Pétrarque trace une peinture vive de ce combat, flatte l'orgueil génois, fait un portrait magnifique de la ville et des dehors de Gènes, et lui fait craindre les mêmes désastres qu'elle a éprouvés autrefois, si elle s'obstine à préférer une guerre dangereuse à une paix honorable.

Peu de jours après, Pétrarque, ennuyé du séjour d'Avignon, et las d'y attendre le cardinal de Bologne, retourna dans sa solitude. De-là, il écrivit à ce Seigneur, pour le remercier de ses bontés, pour lui recommander ses amis et pour lui annoncer son voyage d'Italie.

1] Fam. L. 14, Ep. 5 et 6, Mss. R.

Il partit en effet. L'automne avait été belle, le ciel était serein, l'air doux, quoique la saison fût avancée, il se met en marche avec ses livres et ses papiers; le brouillard s'élève, la pluie tombe, il est tenté de retourner sur ses pas.

Mais Cavaillon n'était pas loin : il s'y arrête pour faire ses adieux à l'Evêque. Il le trouva malade, il en fut vivement affligé. Son projet était de continuer sa route : mais il ne put refuser à son ami la consolation de passer une nuit dans sa maison. Il songeait à partir le lendemain, malgré le mauvais tems, lorsqu'il apprit que les bords du Var et les environs de Nice étaient infestés de brigands, descendus des Alpes. Il renonce à son voyage, retourne à Vaucluse, où il apprit bientôt la mort de Clément VI. (1352.)

Ce Pontife négligea le conseil de Pétrarque, se livra à la tourbe des médecins, dont il fut la victime; la fréquence des remèdes et des saignées,

dans un corps épuisé par l'âge, avança le terme de ses jours [1].

Homme aimable et Prince magnifique, Clément VI était fort lettré pour son siècle. Les historiens lui reprochent durement son inclination pour la vicomtesse de Turenne, et sa tendresse pour ses parens. Les heureuses qualités de son esprit et de son cœur demandent grace pour ses faiblesses. Son pontificat fut brillant [2]; il déposa Louis de Bavière, fit élire Charles de Luxembourg. Il permit à ce Prince de se faire couronner à Rome, et lui défendit d'y séjourner; il fut obéi. Il vit à ses piés la Reine Jeanne, accusée d'un parricide, plaidant elle-même sa cause. Il acquit la souveraineté de la ville qu'il habitait. Le tiran de l'Italie lui demanda pardon par ses ambassadeurs; le fameux Tribun de Rome fut en sa puissance. Il força Casimir, Roi de Pologne, de renvoyer ses maîtresses, et de subir la pénitence qu'il lui imposa. Il donna des couronnes, répandit à pleines mains les gra-

1] Bas. fol. 1113. 2] Il dura dix années.

ces et les bienfaits : inimitable dans ses libéralités, il était encore aimable dans ses refus. *C'était la clémence même*, dit Pétrarque, qui ne l'aimait pas. Il se vengeait de l'offense par un bienfait. Il employait les trésors de l'église à faire des fondations utiles, à marier des orphelines, à secourir des familles nobles. Quel plus digne usage pouvait-il en faire ?

Doué d'une éloquence naturelle, fortifiée par l'étude, il avait le talent de remuer les cœurs, de persuader, de concilier les esprits. Il ne respirait que la paix ; il voyait avec horreur l'effusion du sang humain ; il s'empressait d'étouffer les premières semences de guerre. Que de trèves entre la France et l'Angleterre, dont il fut l'auteur ! Quel ouvrage que la réconciliation de la Reine Jeanne et du Roi de Hongrie ! Il préparait avec art la réunion des deux églises grecque et latine, et peu s'en fallut qu'il ne réussit. Voilà le Pontife que Pétrarque n'aimait point : mais Clément VI était français. Il siégeait sur les bords du Rhône ; il

acheva de bâtir le palais des Papes. En fallait-il davantage pour exciter la bile du citoyen de Rome [1] ?

Etienne Alberti, Limousin, cardinal d'Ostie, fut élu Pape par le crédit du cardinal de Taleirand. Il prit le nom d'Innocent VI. C'était un homme dont les mœurs pures étaient le seul mérite; mais c'était un mérite essentiel dans un tems où il fallait réformer, plus encore par des exemples que par des réglemens, une Cour dissolue et licencieuse. Ce Pape n'était pas homme de lettres; un Cardinal, grand jurisconsulte et mauvais philosophe, accusait Pétrarque de magie, parce qu'il lisait Virgile, et le cardinal d'Ostie avait adopté cette ridicule idée : aussi Pétrarque s'en tenait-il éloigné. Cependant les cardinaux de Taleirand et de Bologne lui écrivirent de se rendre à Avignon, pour faire sa cour au nouveau Pontife.

Il y vint à regret; il y passa un jour. Il apprit le lendemain que le vieux do-

1] Voy. les Egl. 6 et 7.

mestique qu'il avait laissé malade à la campagne, y était mort. Il écrivit sur le champ aux deux Cardinaux, pour leur demander la permission de retourner à Vaucluse. Il l'obtint. Il partit, et ses deux protecteurs ne purent plus l'en arracher : en vain lui promettaient-ils un établissement honorable à la Cour du Pape. » Je suis content, leur répondait-» il : si j'ai peu de biens, j'ai moins de » désirs encore; avec des passions, je » serais toujours pauvre; je me trouve » riche, peu m'importe de le paraître » davantage. J'ai de la santé, des livres, » des amis, une abondante médiocrité : » voilà mes richesses, je n'en veux » point d'autres [1] ».

Telle était la philosophie-pratique de Pétrarque, à qui il ne manquait que de l'ambition pour s'élever aux premières dignités de l'église. Mais il ne connaissait rien au monde qui pût le dédommager de sa liberté. Il songeait toujours à son voyage d'Italie. Avant de prendre son

1] Fam. L. 16, Ep. 3. Mss. R.

parti, il voulut voir encore une fois son frère Gérard. Il partit de Vaucluse le 19 Avril 1353. Il rencontra [1] près de Saint-Maximin une troupe de dames Romaines qui allaient en pélerinage : il reconnut leur patrie à leur langage. Il s'arrêta ; il leur fit en Italien quelques questions polies. Quelle rencontre agréable pour elles ! Nous allons à Saint-Jacques, dirent-elles en l'entourant. Elles le questionnèrent à leur tour, et toutes à la fois. Elles donnèrent au Florentin des nouvelles de Rome, de ses amis, et sur-tout de Lélius. Il leur offrit ses services et sa bourse : elles refusèrent tout, et ne demandèrent que des vœux pour le succès de leur voyage [2].

Pétrarque ne se sépara qu'à regret des aimables pélerines ; il arriva à Montrieux, où il eut la consolation d'embrasser son frère, et d'être utile par son crédit et celui de ses amis, à la Chartreuse que désolaient les petits tirans du voisinage. Il revint à Vaucluse, et ne songea plus qu'aux apprêts de son voyage. Nicolas

1] Fam. L. 16, Ep. 8. Mss. R. 2] *Ibid.*

Acciajoli et Zanobi le pressaient de se retirer à Naples. André Dandolo, doge de Venise, l'invitait à s'établir dans cette fameuse ville. Jean, Roi de France, lui fit proposer d'aller à Paris. Son inclination le portait à préférer le séjour de Rome, qu'habitait son ami Lélius. Parme l'attirait, il y possédait un bénéfice et une maison. Son fils l'appelait à Vérone; il était chanoine à Padoue. Il partit, incertain du lieu où il jetterait l'ancre, pour me servir de sa métaphore. Dès qu'il eut passé le mont Genèvre, l'entousiasme le saisit à la vue de l'Italie : il salua sa patrie [1]. Il voulut passer à Milan, pour faire sa cour à Jean Viscomti. Ce Prince l'accueillit avec la plus grande distinction, et le pressa si vivement de s'arrêter dans sa capitale, que Pétrarque, surpris et flatté, ne trouva point de raison plausible pour s'en dispenser. Le Prince le logea d'une manière agréable et commode, loin du tumulte, à l'extrémité de la ville, comme il l'avait demandé. Ses amis

1] *Salve, cara Deo Tellus, etc.* Carm. L. 3, Ep. 74.

furent bien étonnés de ce nouvel établissement. « Est-ce donc là, disaient-ils, » cet homme qui a refusé les plus belles » places à la Cour des Papes, pour vivre » dans l'indépendance ? Quoi ! ce fier » républicain s'est jeté lui-même dans » les fers du tiran de l'Italie » ! Pétrarque ne répondait à ces reproches que par l'aveu de sa faiblesse. Si l'orgueil du poète était flatté des caresses qu'il recevait du Prince, le goût du philosophe pour la retraite et le silence n'était pas satisfait dans une Cour magnifique et bruyante. Le cardinal Albornos y arriva; ce Légat venait en Italie pour reprendre les domaines du Pape, usurpés. Le Prince-Archevêque, dont la politique était de dépouiller le Saint-Père, en affectant le plus grand respect pour lui, fit une réception magnifique au Cardinal-Légat. Il alla à sa rencontre avec ses neveux et le cortège le plus brillant : Pétrarque n'en était pas le moindre ornement. Le Légat le distingua des autres courtisans, le pressa de lui demander quelque grace, lui accorda ce

qu'il sollicitait pour ses amis, l'invita à ne pas s'oublier lui-même. « Obtenir pour » mes amis, lui disait Pétrarque, c'est » plus qu'obtenir pour moi-même [1] ».

Sa retraite fut troublée par les devoirs que lui imposait la présence du Nonce; mais son repos le fut bien davantage par la nouvelle inespérée qu'on reçut à Milan. La flotte Génoise avait été battue près de l'isle de Sardaigne par les Vénitiens. « Je fus frappé comme d'un coup de fou- » dre, dit Pétrarque [2], tous mes mem- » bres tremblèrent; cet événement ne me » paraissait pas même possible: je croyais » la nation Génoise invincible sur mer; je » l'ait dit, je l'ai écrit; c'est la première » fois que la mer a vu leurs vaisseaux en » fuite: elle l'a vu avec étonnement [3] ».

Gènes était consternée, toutes ses maisons étaient en deuil, la plupart des nobles avaient péri, la terreur se joignait à l'abattement; on croyait voir l'ennemi dans les ports, il n'était pas loin en effet.

1] Var. 28. 2] Fam. L. 17, Ep. 3. Mss. R.
3] *Mare vidit, et stupuit.*

Pétrarque avait écrit d'abord aux Génois, pour les dégoûter de la guerre contre les Vénitiens. Il les avait félicités ensuite de la victoire qu'ils avaient remportée sur les ennemis ligués. Il leur écrivit enfin pour ranimer leur courage abattu. Il passa la nuit à composer sa lettre; mais il apprit le matin que les Génois allaient se soumettre à Jean Viscomti. A cette nouvelle, il jeta sa plume et déchira sa lettre. Il prit le parti le plus sage, celui du silence. Ses exhortations n'auraient pas rendu le courage à un peuple qui avait désespéré du salut de la république; mais elles auraient choqué le Prince qui voulait s'en emparer.

Les envoyés arrivèrent bientôt après à Milan; ils offrirent leur ville au tiran de la Lombardie. Le Prince l'accepta dans un conseil général, dont Pétrarque était membre. On lui proposa de répondre à la harangue du chef des députés. Il s'en excusa, en disant qu'un mot de la bouche du Souverain serait plus éloquent, et plus flatteur pour les Génois, que les longs

discours des plus grands orateurs : réponse digne d'un homme d'esprit et d'un habile courtisan.

Cependant, fatigué du tumulte et de la dissipation, Pétrarque alla passer quelques jours à la campagne. Il était à Saint-Colomban, château bâti par l'empereur Fréderic Barberousse. Il voyait la colline baignée par les eaux pures du Zambro : d'un côté, plusieurs villes de la Lombardie s'offraient à ses regards ; de l'autre, les neiges éternelles qui couvrent le sommet des Alpes-Noriques : plus près, c'était l'Apennin, couvert de cités ; sous ses pieds, le Pô serpentait, en arrosant les plus belles campagnes. Il admirait la beauté du paysage, assis sur un gazon, au pié d'un châtaignier, lorsqu'une douce rêverie s'empara de son esprit. Vaucluse s'offrit avec tous ses charmes à son imagination. Socrate et Gui Settimo y étaient alors. Pétrarque regrettait de n'être pas avec eux ; il s'y transporta en esprit, il leur écrivit. Dans sa lettre, il fait un éloge touchant de sa solitude transalpine:

il recommande sa maison, son jardin et ses livres à Gui Settimo [1]. Peu de tems après, cet *asile de la paix* fut pillé et brûlé, par des voleurs. Heureusement les livres avaient été transportés au château; et cette belle proie, dit Pétrarque, ne tomba point dans des mains souillées par les rapines.

A son retour de Saint-Colomban, il reçut une réponse de l'empereur Charles IV : réponse très-flatteuse pour Pétrarque, quoique tardive. Il répliqua et réfuta avec force les raisons que l'Empereur alléguait pour différer son entrée en Italie. Ce Prince fut peut-être ébranlé par les raisonnemens de Pétrarque; mais ce furent les propositions des Seigneurs ligués contre Jean Viscomti, qui fixèrent ses irrésolutions.

Le seigneur de Milan voulut conjurer l'orage. Pour gagner l'Empereur, il l'invite à venir recevoir la couronne de fer à Milan; et pour affaiblir ses ennemis, il voulut faire la paix entre les Vénitiens et

1] Fam. L. 17, Ep. 5. Mss. R.

les

les Génois. Il proposa cette négociation à Pétrarque, avec ces manières et ces paroles séduisantes auxquelles il était impossible de résister. Elle fut acceptée.

Peu de tems avant son départ pour Venise, Pétrarque reçut de son ami Nicolas Sigeros un présent bien digne de lui ; c'était un Homère grec, livre rare, et peut-être unique en Occident dans ce siècle barbare. Pétrarque l'avait demandé à Sigeros, qui avait fait quelque séjour à Avignon, en qualité d'envoyé de l'Empereur d'Orient, pour traiter de la réunion des deux églises.

Pétrarque témoigna sa joie et sa reconnaissance par une lettre à Sigeros, dans laquelle on voit que le poète Florentin n'était pas encore assez versé dans la langue Grecque, pour comprendre Homère sans aucun secours. Il regrette Barlaam et Sigeros lui-même, qu'il appelle *les deux oreilles avec lesquelles il aurait pu l'entendre*. Il demande encore Hésiode et Euripide ; enfin, il laisse percer un peu de vanité, en proposant à Sigeros de

le faire connaître en Orient, et de procurer la bienveillance de l'Empereur de Constantinople [1], à un homme qui était déjà honoré des bontés de l'Empereur de Rome [2].

Pétrarque partit pour Venise avec ses collègues : il était le chef de l'ambassade. Malgré ses refus et ses représentations, le Prince voulut lui donner ce titre. L'ambassadeur arrive à Venise, plein de confiance pour le succès de sa négociation. Les Vénitiens craignaient Jean Viscomti; leur flotte combinée avec celles de leurs alliés avait souffert près de l'isle de Sardaigne. En fallait-il davantage pour bien augurer d'une négociation qui avait la paix pour objet? Cependant les Vénitiens irrités ne voulurent pas même entendre les propositions qu'on avait à leur faire. Le doge de Venise, André Dandolo, l'ami de Pétrarque, fut inflexible comme les autres. C'est aux Génois, disaient-ils, à nous demander la paix. Ce fut un grand

1] Jean Cantacuzène, homme de lettres.
2] Fam. L. 9, Ep. 2. Milan, 3 Janv. 1354.

chagrin pour Pétrarque d'échouer dans cette affaire. Il était parti de Milan plein de joie et de confiance : il y retourna triste et honteux [1]. Il fit encore un effort ; il écrivit au Doge [2] ; mais la réponse ne fut pas favorable. Pétrarque fut vengé et les Vénitiens punis. Les Génois remportèrent une victoire signalée : toutes les galères Vénitiennes furent prises avec le général. André Dandolo ne fut pas témoin de ce désastre : il était mort quelque tems auparavant. Jean Viscomti, qui protégeait les Génois, ne jouit pas long-tems d'un triomphe dont il était la principale cause : il mourut subitement, au grand contentement de ses voisins. Il était tiran de l'Italie, dont il usurpait les domaines : mais il était père de ses sujets, qu'il gouvernait avec justice et même avec bonté. Son cœur était dévoré d'ambition ; et, par un accord bien rare, il était plein d'humanité : ses mains étaient toujours prêtes à répandre de

1] *Quam spei plenus veneram, tam mœroris et pudoris plenus absessi.* Var. 3.

2] Var. 3.

l'argent sur les infortunés; son esprit n'enfantait que de vastes idées : ses actions étaient grandes comme ses pensées.

Les trois neveux de Jean Viscomti partagèrent ses états : ils en prirent possession. Le jour fut marqué par un astrologue ! point de salut sans astrologie, dans ce siècle d'ignorance. Le peuple s'assembla : Pétrarque fut chargé de haranguer. Il était au milieu de son discours, lorsqu'il fut interrompu par le fourbe astrologue, qui déclara à haute voix que l'heure était venue. Pétrarque céda prudemment à des préjugés qu'il méprisait en secret. Cependant il se vengea de l'astrologue, en le raillant un jour sur son art. Mais Pétrarque fut désarmé par cette réponse : *Hélas ! j'ai une femme et des enfans.*

Cette année fut encore remarquable par la mort tragique de Rienzi. Absous à Avignon, nommé sénateur de Rome par Innocent VI, il entra triomphant dans cette ville ; il excita de nouveau l'entousiasme du peuple. Mais quelques juge-

mens injustes, prononcés par le nouveau sénateur, aliénèrent l'esprit des Romains. Les Colonne et les Savelli les ameutèrent ; le Capitole fut assiégé : on criait : *Vive le peuple, meure le tiran !* Rienzi parut sur le balcon, armé de pied-en-cap ; une grêle de flêches et de pierres volait sur lui ; il ne put se faire entendre. Il se travestit, se noircit le visage, sortit du Capitole, fut reconnu, arrêté, mené au perron du lion, où il avait prononcé tant de sentences de mort. Exposé aux regards du peuple pendant une heure, on le regardait encore avec une sorte de respect et d'admiration : mais un Romain, plus hardi que les autres, lui plongea son épée dans le sein. Aussi-tôt il fut frappé de mille coups, et traîné dans les rues jusqu'au palais Colonne.

Pétrarque n'avait pris aucun intérêt au rétablissement de Rienzi ; détrompé par son expérience et ses réflexions, il n'eut aucun commerce avec ce singulier personnage, et n'en dit plus ni bien ni mal.

Il avait perdu l'espérance de voir la ville de Rome rétablie dans son ancienne splendeur, lorsqu'il apprit que l'Empereur venait d'entrer en Italie. Pétrarque lui écrivit pour l'en féliciter [1]. Le Prince reçut sa lettre; il envoya tout de suite un de ses écuyers à Milan, pour inviter Pétrarque à venir à Mantoue. Pétrarque se rendit à une invitation si flatteuse. L'empereur le reçut avec la douce familiarité d'un ami. Il vécut avec lui comme avec son égal; point d'étiquette, point de cérémonial pour Pétrarque : ils passaient des jours entiers à discourir ensemble. Le Prince lui demanda ses ouvrages, et sur-tout son livre des hommes illustres, en ajoutant qu'il serait bien aise de le voir paraître sous ses auspices. *Grand Prince*, lui répondit Pétrarque, *il ne faut pour cela que de la vertu de votre part, et du loisir de la mienne.* L'Empereur sourit. Pétrarque lui présenta des médailles Impériales en or et en argent. Il les lui expli-

1] Fam. L. 10, Ep. 1.

qua ; et en joignant l'instruction morale aux connaissances historiques : *Voilà vos modèles*, lui dit-il ; *je connais ces grands hommes, je sais ce qu'ils ont fait, et cela me suffit ; c'est à vous de les imiter.* Charles l'écoutait avec plaisir, et ne cessait de vanter le présent qu'il recevait de Pétrarque, comme le plus agréable de tous ceux qu'on lui avait faits. Ce Prince exigea que le poète Florentin lui fît l'histoire de sa vie ; et si celui-ci oubliait quelque circonstance, l'Empereur la lui rappelait [1]. Ils conversèrent ensemble comme deux amis : ils dissertèrent quelquefois comme deux savans. Enfin, l'Empereur voulait qu'il l'accompagnât jusqu'à Rome : « C'est pour vous faire remettre en ha-
» leine, lui disait-il, que je vous ai fait
» proposer de venir à Mantoue ; maintenant il faut que vous veniez à Rome
» avec moi ; je veux voir cette ville célèbre, avec vos yeux qui valent mieux
» que les miens ». Pétrarque refusa.

1] Fam. L. 10, Ep. 3.

« Rome et César, dit-il, voilà mes deux » idoles. Aller à Rome avec César, rien » ne me flatterait davantage; trop d'obs- » tacles s'y opposent ». Nouvelle contestation à ce sujet. Pétrarque resta huit jours à Mantoue avec l'Empereur. Ce Prince y négociait avec les Seigneurs de la ligue Lombarde : mais voyant que leurs forces réunies n'égalaient pas celles des Viscomti, il conclut qu'il fallait faire la paix. On signa une trève : il engagea les confédérés à licencier la compagnie du comte Lando; et ce fut sans doute par le conseil de Pétrarque, qui voyait avec horreur ces troupes étrangères à la solde des Italiens. La paix fut conclue entre les Viscomti et l'Empereur. Ce Prince voulut que Pétrarque fût présent à la signature du traité : on lui fit honneur du succès de la négociation. Il retourna tout de suite à Milan, où il assista au couronnement de l'Empereur. Après la cérémonie, Pétrarque accompagna ce Prince jusqu'à cinq milles au-delà de Plaisance. Ce fut-là

qu'il prit congé de l'Empereur.

Charles renouvela ses instances pour l'engager à faire le voyage de Rome. Pétrarque fut inflexible; il fallait qu'il eût des affaires bien importantes à Milan, pour résister si constamment à la volonté d'un Prince qui l'avait comblé de faveurs. Mais Pétrarque n'était point courtisan, et il avait la réputation d'un homme libre et véridique. Aussi, dans le tems qu'il fesait ses adieux à l'Empereur, un chevalier de la suite dit à ce Prince: *Seigneur, voilà l'homme dont je vous ai si souvent parlé; il chantera vos louanges, si vous le méritez: mais il sait parler et se taire* [1].

Pétrarque, de retour à Milan, goûta les douceurs de la solitude et du repos, *semblable*, dit-il lui-même, *à un cerf étourdi par les cris des chiens qui l'ont poursuivi.*

Son ami Lélius, qui devait se rendre auprès du Légat, nommé pour faire la cérémonie du couronnement à Rome, lui

1] Fam. L. 10, Ep. 3.

demanda une lettre de recommandation pour l'Empereur. Il la lui envoya; et ce Prince, sur le témoignage de Pétrarque, admit Lélius dans sa familiarité la plus intime. Charles écrivit à Pétrarque pour le consulter sur un diplôme qui portait le nom de César et de Néron. L'objet de cet acte était d'affranchir l'Autriche de la juridiction de l'Empire. Pétrarque découvrit à l'Empereur la fausseté de cette pièce.

Ce Prince fut couronné à Rome le jour de pâques. Il en sortit le soir même, selon la promesse qu'il avait faite au Pape. En vain les Romains l'invitèrent à se rendre maître de la ville, il leur rappela le serment de fidélité qu'ils avaient fait au Pape. Ce fut-là la dernière époque de la chûte de l'Empire. Pétrarque fut saisi d'indignation, lorsqu'il apprit quelle avait été la conduite de l'Empereur : ce Prince perdit toute l'estime que le poète Florentin avait auparavant pour lui. Le retour de Charles fut une fuite précipitée : il essuya mille outrages dans sa route; il s'en-

richit en s'avilissant. Pétrarque prit la plume, dans le premier accès de sa colère, et lui écrivit une lettre foudroyante. « Ah ! César, lui disait-il, que vous » connaissez mal le prix des choses ! Ce » que votre aïeul aurait acheté au prix de » tant de sueur et de sang, vous l'aviez » acquis sans peine, et vous le laissez » échapper ! Vous renoncez à l'Italie, à » Rome, au sceptre, au diadème, au » véritable Empire Romain, pour re- » tourner dans votre barbare patrie !... » Je vois bien qu'on ne force pas la na- » ture... Allez donc, puisque vous le vou- » lez : mais n'oubliez jamais qu'aucun » Prince, avant vous, n'a renoncé à une » espérance si belle et si prochaine. Maî- » tre de l'Empire Romain, vous ne sou- » pirez qu'après la Bohème !.. Vos adieux » ont été pour moi un coup de poignard. » Lélius m'a remis de votre part une an- » tique qui représente César ; si cette mé- » daille avait su parler, que ne vous au- » rait-elle pas dit pour vous empêcher de

1] Fam. L. 10, Ep. 18.

» faire une retraite honteuse? Adieu, Cé-
» sar, comparez ce que vous quittez avec
» ce que vous allez chercher [1]. » Quel est aujourd'hui le Souverain qui souffrirait une liberté pareille ; quel est le philosophe qui oserait la prendre?

Les nouvelles que Pétrarque recevait n'étaient pas agréables pour lui. Il venait d'apprendre la fin tragique d'un de ses amis ; c'était Marin Falier, Doge de Venise, successeur d'André Dandolo : âgé de quatre-vingt ans, il conspira contre les nobles, pour se rendre maître de la république. La conjuration fut découverte, et le Doge fut décapité dans le vestibule du palais de Saint-Marc. *Ce Vénitien*, dit Pétrarque, *avait plus de réputation que de mérite, plus de courage que de prudence* [2].

Pétrarque vivait dans sa retraite avec son fils Jean, dont il formait l'esprit et le caractère. Dans le sein du repos et des lettres, il se délassait de la vie oisive et tumultueuse des Cours : mais il fallut

1] Fam. L. 10, Ep. 18. 2] Var. 18.

bientôt

bientôt renoncer au calme de la solitude, pour se livrer à la fatigue des voyages, aux dégoûts des affaires.

Le bruit courut que le Roi de Hongrie, ligué avec l'Empereur et le duc d'Autriche, venait porter la guerre en Italie. A cette nouvelle, les Viscomti tremblèrent; ils crurent devoir envoyer une ambassade à l'Empereur. Galéas pria Pétrarque de s'en charger. Il y consentit, malgré son goût pour la retraite et son aversion pour les affaires. « Je traiterai mes propres af-
» faires, écrivait-il à Simonide; je me
» servirai d'ambassadeur à moi-même. Je
» lui ai reproché par mes lettres (à l'Em-
» pereur) sa fuite honteuse et précipitée:
» je la lui reprocherai en face, et de vive
» voix. En usant ainsi de ma liberté, je
» vengerai l'Italie, l'Empire, et moi-
» même. A mon retour, je m'enfonce-
» rai dans une solitude si profonde, que
» l'envie ne m'y viendra pas chercher.
» L'envie, où ne pénètre-t-elle pas [1] » ?

Pétrarque se rendit à Basle, où il

1] Fam. L. 10, Ep. 12.

attendit en vain l'Empereur pendant un mois. Il en partit pour aller en Bohème. Quelques jours après son départ, la ville fut renversée par un tremblement de terre. Il trouva l'Empereur à Prague, encore occupé de la fameuse bulle d'or qu'il venait de faire recevoir à la Diète de Nuremberg. Ce Prince, quoiqu'irrité contre les Viscomti, ne pensait point à porter la guerre en Italie : les affaires qu'il avait en Allemagne l'occupaient assez. Pétrarque acquit dans cette Cour deux nouveaux amis, Ernest de Pardowitz, archevêque de Prague, et Jean Oczko, d'Ulassin, évêque d'Olmutz, favoris de l'Empereur. Quoique nés dans un pays barbare, ils avaient, dit Pétrarque, l'urbanité des Athéniens.

De retour à Milan, il rendit compte de sa négociation à ses maîtres, et se cacha de nouveau dans sa retraite. Ce fut dans ce tems-là qu'il composa le triomphe de l'amour.

Le Roi Jean venait de perdre la fameuse bataille de Poitiers. Galéas Viscomti,

qui aimait la France, en fut inconsolable ; il écrivit à Charles, Dauphin, et au cardinal de Bologne, pour leur témoigner sa douleur. Pétrarque fut chargé de composer ces deux lettres. Il fit sur le même événement une Eglogue allégorique [1].

Les Viscomti se croyaient en sûreté du côté de l'Empereur, qui dissimulait son ressentiment, lorsque Marquard, évêque d'Ausbourg, son vicaire en Italie, se mit à la tête de la ligue Lombarde, et ravagea leurs états. Il fut battu, et fait prisonnier par les deux Princes. Les Génois secouèrent leur joug. Simon Boccanegra, leur Doge, chassa les nobles, et rétablit le gouvernement populaire. « Milan est un vaisseau battu par la tem-
» pête, écrivait Pétrarque à un de ses
» amis [2] : mais je suis tranquille au mi-
» lieu de l'orage ; et si je n'entendais
» pas le bruit des vagues, j'ignorerais
» que je suis sur une mer agitée ; j'at-
» tends l'événement sans le craindre...

1] *Conflictatio.* Egl. 12.
2] Fam. L. 11, Ep. 10.

» Tout rivage est un port pour moi... ».

Pétrarque reçut dans ce tems-là, en 1357, un diplôme, par lequel l'Empereur le créait comte Palatin, et joignait à cette dignité, des privilèges et des distinctions flatteuses qu'il accordait à peu de personnes.

De faux rapports avaient brouillé Socrate et Lélius, ces deux amis de Pétrarque. Celui-ci écrivit à Lélius, justifia Socrate, et les réconcilia [1]. Retiré dans une campagne délicieuse, pendant les chaleurs de l'été, il y reçut une lettre de son ami Settimo, et lui rendit compte dans sa réponse du genre de vie qu'il menait, de ses occupations, de ses projets, de son fils [2]. C'est dans ces écrits familiers qu'il faut chercher Pétrarque. Il y fait un portrait naïf de lui-même : et l'on voit bien que le portrait doit être ressemblant.

Il passa les deux saisons de l'été et de l'autonne dans sa maison de campagne.

1] Fam. L. 11, Ep. 13, 14 et 15.
2] Fam. L. 10, Ep. 15 et 16.

De retour à la ville, il travailla l'année suivante à un ouvrage philosophique [1] qu'il dédia à son ami Azon de Corrège, et qu'il avait fait exprès pour lui. Cet écrit eut la plus grande vogue. Charles V, Roi de France, le fit traduire en français : il le fut en italien et en espagnol. Il y a de l'esprit, de l'érudition, de la philosophie, de belles pensées dans cet ouvrage : mais le dialogue en est froid et languissant, et les êtres moraux que l'auteur personnifie sont des interlocuteurs bien fastidieux ; ils étaient à la mode alors. Dans le premier livre, l'espérance et la joie, filles de la prospérité, offrent à l'ame les biens et les plaisirs qui peuvent la séduire : la raison prouve que tout cela n'est que vanité. Dans le second, la crainte et la douleur, filles de l'adversité, font une longue énumération des maux qui nous assiègent : la raison répond qu'ils ne sont pas sans remède, et qu'ils peuvent être utiles. Il faut rendre justice à Pétrarque, il a envisagé son

1] *De remediis utriusque fortunæ.*

sujet sous les deux faces ; il a senti que la bonne fortune était plus difficile à supporter que la mauvaise. Il a mieux fait que Sénèque, qui montre à son lecteur comment il faut combattre l'adversité, sans lui dire seulement qu'il faut se défier des caresses de la prospérité. Pétrarque a développé l'idée d'Horace [1].

La préface, ou plutôt l'épître dédicatoire de cet ouvrage, est très-curieuse. Le ton en est noble et simple ; l'écrivain y fait une rapide énumération des biens dont Azon a joui ; et il arrête la pensée de son ami sur les maux qui l'accablent, en y mêlant les douces consolations de l'amitié et les conseils d'une saine philosophie. On voit par cette dédicace, que Corrège avait perdu, selon l'usage, presque tous ses amis, en perdant ses richesses et ses honneurs ; et que Pétrarque lui demeura constamment attaché, comme la Fontaine et Pélisson le furent à Fou-

1] *Æquam memento rebus in arduis servare mentem, non secus in bonis.* Hor. Od. III, L. II.
Animus secundis temporibus dubiisque rectus. Od. IX, L. IV.
Bene ferre magnam disce fortunam. Od. XXVII, L. III.

quet dans ses malheurs. Ces exemples de courage, de reconnaissance et de fidélité, ne sont pas rares parmi les gens-de-lettres.

Dans le courant de cette année, Pétrarque fit un voyage à Bergame, pour y visiter Henri Capra; c'était un orfèvre habile, qui avait quitté son art pour cultiver les lettres. Cet homme, digne d'être mis en parallèle avec l'aveugle de Parme, soupirait depuis longtems après cette visite de Pétrarque. *Qu'il honore*, disait-il, *mes pénates de sa présence : me voilà heureux et glorieux dans tous les siècles.* Il obtint la faveur qu'il demandait. Pétrarque se déroba aux honneurs qu'on lui rendait, pour aller descendre chez Capra. Il en trouva la maison pleine de ses portraits, la bibliothèque remplie de ses ouvrages qu'on avait fait copier à grands frais. Pétrarque fut reçu avec magnificence; il passa la nuit dans cette maison, et partit le lendemain, accompagné du gouverneur et d'un cortège nombreux des premiers citoyens de Bergame.

Il arriva le soir à Linterno (c'était le nom de sa maison de campagne); il y passa le reste de l'automne. Il fit un voyage à Padoue pour ses affaires, et un autre à Venise pour son plaisir. De retour à Milan, il apprit, par une lettre de Lélius, que ses amis avaient sollicité de nouveau pour lui la place de secrétaire apostolique, vacante par la mort de François de Naples, et qu'elle avait été donnée à Zanobi de Strata. Pétrarque désavoua leurs démarches, et blâma l'indiscrétion de leur zèle. « Pourquoi, écrivait-il à » Lélius; pourquoi se compromettre pour » un emploi que le chauve de Naples » n'eut qu'à mon refus? Je vous jure, » sur ma tête, que je refuserais le cha- » peau rouge, si on me l'offrait, tant je » déteste l'esclavage de cette Cour »...

Pétrarque eut le plaisir de voir dans sa maison son ami Boccace. Le séjour qu'il y fit resserra les nœuds de leur amitié. Boccace regardait Pétrarque comme son second maître (car Dante avait été le premier); c'était Pétrarque qui avait

achevé de former son esprit, et qui l'ayant détourné de la galanterie, et même du libertinage, lui avait inspiré du goût pour les choses honnêtes et sérieuses. C'est l'aveu que fait Boccace dans une de ses lettres : cette espèce de conversion est le sujet du *Philostropos* de Boccace [1].

Pétrarque lui communiqua ses ouvrages ; ils retouchèrent ensemble ses églogues, dont il lui donna une copie. Les deux amis se séparèrent à regret : et Boccace, peu de tems après son arrivée à Florence, envoya à Pétrarque un exemplaire du poëme de Dante, avec des vers latins à la louange du poète. Pour justifier cet éloge, Boccace écrivait à Pétrarque que Dante avait été la première lumière qui l'avait éclairé. Pétrarque charmé du présent, fut piqué de l'espèce d'apologie que Boccace fesait de ses vers latins. « Vous vous justifiez, lui répon-» dit-il, d'avoir loué notre compatriote, » comme si ces louanges pouvaient me » blesser... Elles sont vraies, nobles,

1] XVe. Eglogue de Boccace.

» dignes de vous et de lui... J'applaudis
» à vos vers, et je m'unis à vous pour
» célébrer ce grand poète, *grand pour*
» *les pensées*, *vulgaire pour le lan-*
» *gage*. Vous ne me connaissez donc
» pas encore?... De toutes les pestes de
» l'ame, l'envie est celle que j'éprouve
» le moins, que je déteste le plus... Un
» bruit populaire vous a séduit. On dit
» que je hais ce grand poète, et pour-
» quoi le haïrais-je? Je ne l'ai vu qu'une
» fois dans mon enfance; il était l'ami de
» mon père : le même tourbillon les en-
» leva à leur patrie... J'ai mille raisons
» de l'aimer, je n'en ai aucune de le haïr.
» Moi, haïr! moi, mépriser Dante! Et
» sur quoi fonde-t-on cette calomnie?
» Sur ce que dans ma passion pour ac-
» quérir des livres, j'ai préféré d'autres
» ouvrages aux siens? J'avoue cette pré-
» férence, mais je nie le motif qu'on
» m'impute. Je cherchais des livres rares,
» et le sien ne l'était pas. Je cultivais la
» poésie vulgaire; et de peur d'être co-
» piste, je me privais du plaisir de lire

» le Prince des poètes vulgaires.... Je
» voulais être original ; je ne sais si je le
» suis : mais on ne m'accusera pas du
» moins d'être plagiaire... Délivré main-
» tenant de la crainte que j'avais de de-
» venir imitateur servile, je lis avec le
» plus grand plaisir le poëme de Dante,
» à qui je donne la palme de l'éloquence
» vulgaire... J'ai renoncé à l'idiôme na-
» tional ; je souffrais impatiemment que
» les vers de Dante fussent estropiés par
» des ignorans dans les carrefours et sur
» les théâtres. Je craignais le même sort
» pour les miens : je n'avais pas tort. Les
» vers, échappés à ma jeunesse, sont
» livrés au peuple qui les défigure... Ce
» sont mes envieux qui m'accusent d'en-
» vie ; que ce vil sentiment est loin de
» mon cœur ! Mais, encore une fois,
» pourquoi porterais-je envie à Dante ?
» il a fait son étude unique d'un genre
» qui n'a fait qu'amuser ma jeunesse...
» Croyez-moi sur mon serment, j'aime
» l'esprit et le stile de mon compatriote ;
» je n'ai jamais parlé de lui qu'avec ad-

» miration. J'ai dit, il est vrai, qu'il a » mieux réussi dans le langage vulgaire, » soit en vers, soit en prose : cela ne » peut tourner qu'à sa gloire [1] ».

En effet, le cœur de Pétrarque était pur, et inaccessible à la basse passion de l'envie : mais son esprit tenait au préjugé, qui regardait avec mépris le langage vulgaire. Ce poète était bien loin d'imaginer qu'il devrait un jour sa gloire et ses lecteurs à ces jeux de sa jeunesse, dont il fesait si peu de cas.

Dans le mois de Mai de cette année, 1359, Pétrarque reçut une lettre de l'Impératrice Anne, qui lui écrivit de sa main, pour lui faire savoir la naissance d'une fille dont elle venait d'accoucher.

Pétrarque étale dans sa réponse une érudition commune (c'était assez son défaut), fait l'éloge du beau sexe et des femmes illustres de l'antiquité ; mais ne brûle pas un grain d'encens pour la jeune Princesse qui l'avait honoré de son souvenir [2].

1] Ed. Gen. 1601, fol. 445. 2] Fam. L. 12, Ep. 8.

Quelque

Quelque tems après, il quitta sa retraite de Saint-Ambroise, où il avait été volé, peut-être par ses gens, peut-être par son fils, jeune libertin, qu'il chassa de sa maison. Il renonça bientôt au nouveau logement qu'il avait pris au milieu de la ville, pour se retirer dans le monastère de Saint-Simplicien, situé hors des murs. Ce fut delà qu'il écrivit à Gui Settimo, pour lui faire son compliment sur l'archevêché de Gènes auquel il venait d'être nommé [1]. Dans une seconde lettre, pleine d'esprit et de philosophie, il lui promet son livre *des remèdes contre les deux fortunes*, et se plaint amèrement de son fils, qui l'accable de honte et de douleur. « Vains présages que » j'avais faits ! ajoute-t-il ; esclave des » passions, il n'aime que les plaisirs : la » science et la vertu sont l'objet de son » aversion.... [2] ». Cependant ce jeune homme, d'un caractère assez doux, demandait sa grace, avouait ses fautes,

1] Fam. L. 10, Ep. 10.
2] Fam. L. 23, Ep. 12.

et promettait de se corriger. Pétrarque résistait : mais à travers ses refus on voit percer la tendresse paternelle [1] ; il le reçut enfin, et son cœur fut soulagé.

Des fêtes brillantes firent diversion à ses chagrins, et l'arrachèrent de sa solitude : elles se donnaient à l'occasion du mariage d'Isabelle de France avec le fils de Galéas Viscomti. Bientôt après, Pétrarque partit de Milan, en qualité d'envoyé, pour aller faire compliment au Roi Jean sur sa délivrance : il trouva la France bien changée. « Je ne la reconnaissais plus, dit-il [2] ; une vaste solitude, une désolation affreuse, une misère déplorable, des terres en friche, des champs ravagés, des ruines éparses, des traces d'incendie, tous les effets de ce fléau redoutable qu'on appelle guerre, frappèrent mes yeux et firent couler mes larmes ».

Il fut reçu par le Roi d'une manière distinguée. Le Dauphin Charles, qui ai-

1] Fam. L. 22, Ep. 7. Mss. R.
2] Fam, L, 12, Ep, 14. Mss. R. L, 22, Ep. 14.

mait et cultivait les lettres, eut plusieurs conversations avec lui sur des sujets importans. Pierre-le-Bercheur, cet ancien ami de Pétrarque, lui fut fort utile pendant le séjour qu'il fit à Paris. Après y avoir passé trois mois, il prit congé du Roi et du Dauphin, qui lui firent des avances pour le retenir à la Cour : mais l'amour de la patrie l'emporta sur les caresses des deux Princes. Une autre raison plus puissante peut-être, c'est *que personne ne parlait à Paris la langue de Pétrarque*, pour me servir de ses expressions, c'est-à-dire que les lettres étaient encore à naître : le roman de la Rose fesait toujours les délices des Français. Pétrarque partit pour Milan vers la fin de Février 1361. Il s'occupa pendant sa route à composer un ouvrage sur les causes de la décadence de l'Italie et de la France. Il adressa cet écrit en forme de lettre, à Pierre-le-Bercheur. « J'ai vu [1], » dit-il, s'opérer une grande révolution. » Dans ma jeunesse, les Anglais étaient

1] Fam. L. 22, Ep. 2. Mss. R.

» les plus lâches de tous les barbares, » plus lâches que les vils Ecossais : la » milice Française était florissante : au- » jourd'hui les Anglais sont intrépides; » et les Français fuient devant eux.... » Ainsi, la force, l'esprit, la vertu, le » courage circulent et passent d'un » peuple à l'autre... Quelle est la cause » de notre décadence ? le relâchement » de la discipline militaire, le luxe et » la débauche.... ».

Pétrarque arriva à Milan dans le mois de Mars; il remit aux Viscomti des lettres du Roi Jean et de Charles Dauphin, qui priaient instamment ces Princes de l'engager à se retirer à la Cour de France. Quelque tems après, ils lui envoyèrent des présens, et lui firent, mais en vain, les promesses les plus flatteuses, pour le déterminer à prendre ce parti. L'Empereur lui écrivit aussi, pour l'inviter à faire une seconde fois le voyage d'Allemagne. Il répondit à ce Prince qu'il était extrêmement sensible à la bonté qu'il avait de lui écrire familièrement, et

d'agir avec lui comme Auguste avec Horace et Virgile ; mais que la paresse et l'amour de la patrie le retenaient en Italie ; que ce penchant et le refus des offres brillantes du Roi de France, devaient lui servir d'excuse auprès de l'Empereur. « Ce n'est pas à moi, continue-t-il, à faire » le voyage d'Allemagne ; c'est vous qui » devez venir en Italie. Vous traitez avec » trop de mépris la Reine du monde ; je » vous l'ai reproché plus d'une fois ; je » vous ai même menacé de vous dénon- » cer au tribunal de la postérité... Mon » serment, direz-vous.... Pourquoi l'a- » vez-vous fait, ce serment fatal qui » prive l'empire de son chef et l'Empe- » reur de sa capitale !... Quoi ! l'auteur » de la liberté publique sera donc l'es- » clave d'un vain serment ! Le maître » du monde ne sera pas maître de lui- » même ! Marchez, Prince, ce mur » d'airain tombera devant vous... Qu'at- » tendent vos aigles pour déployer leurs » aîles et prendre l'essor ? Pourquoi vos » lions languissent-ils dans l'inaction ?...

» Vous m'entendez, César ; il suffit... ; » j'ai fait mon devoir ; je suis quitte » envers mon siècle et la postérité... [1] ».

Cette lettre est pleine de vigueur et d'éloquence, et le ton en est digne du sujet.

Un double fléau ravageait l'Italie ; la peste, et la compagnie blanche qui la portait avec elle : cette troupe de bandits Anglais, Normands et Gascons, après avoir rançonné le Pape, s'était enrôlée en Provence sous les drapeaux du marquis de Montferrat. Pétrarque avait fui la peste qui dépeuplait Milan, et il déplorait à Padoue, avec autant de chaleur que de force, les horribles calamités que ces brigands indisciplinés traînaient après eux [2]. Si l'amour de la patrie arrachait des plaintes pathétiques à Pétrarque, la tendresse paternelle déchirait son cœur sensible. Son fils mourut dans sa vingt-quatrième année, victime sans doute de la contagion qui se répandait au loin. Le repentir et la bonne conduite de ce jeune

1] Fam. L. 23, Ep. 2. Mss. R.
2] Fam. L. 13, Ep. 2.

homme ajoutèrent à la douleur que son père ressentit d'une mort si prématurée.

Les biens et les maux se touchent dans la vie. Pétrarque reçut de l'Empereur une lettre obligeante, par laquelle il lui mandait la naissance d'un Prince dont l'Impératrice venait d'accoucher, et le pressait de nouveau de venir le joindre : la lettre était accompagnée d'une coupe d'or ciselé, dont le travail était exquis pour ce tems-là. Il faut entendre ce qu'en dit Pétrarque. « Je me garderai bien de » profaner cette coupe consacrée par la » bouche de César ; je la destinerais » plutôt à faire des libations sur les au- » tels.... elle ornera ma table dans les » jours solennels... ». Quant à l'invitation de se rendre en Allemagne, voici la réponse de Pétrarque. « Vous daignez » me prier, vous, César, qui commandez aux Rois !... Pendant que je vous » appelle en Italie, vous m'appelez en » Allemagne.... Qui l'emportera ?.... » Vous m'invitez à une partie de plaisir ; » je vous exhorte à remplir un devoir...

» Cependant il faut vous obéir, je le » sens bien... Voici donc mon projet. » Après les chaleurs de l'été, si je trouve » un compagnon de voyage, je me » rendrai à vos ordres, et je demeurerai » dans votre Cour aussi long-tems qu'il » vous plaira : la présence de César me » consolera de l'absence de mes livres, » de mes amis et de ma patrie [1] ».

Pétrarque, disposé à faire le voyage d'Allemagne, en fit les préparatifs, et mit ordre à ses affaires. La plus importante de toutes était l'établissement de sa fille Françoise, âgée d'environ vingt ans : il la maria à François de Bressano, gentilhomme de Milan, dont Boccace fait le portrait le plus avantageux [2]. Ce mariage fut heureux ; les jeunes époux vécurent dans la maison de Pétrarque. Sa fille était d'une figure agréable, et lui ressemblait beaucoup ; soumise à son père, et fidelle à son mari, l'honnêteté, la douceur, la modestie, l'amour de ses

1] Fam. L. 23, Ep. 8. Mss. R.

2] *Prægrandis hominis forma, placida facies, composita verba, mites mores.* Bocc. Ep. Mss. R.

devoirs, le mépris du monde et des plaisirs bruyans, formaient son caractère.

Pétrarque coulait des jours tranquilles à Padoue auprès d'une fille qui fesait ses délices. François de Carrare, seigneur de cette ville, avait pour lui les mêmes bontés dont Jacques de Carrare son père l'avait comblé. Il jouissait de la plus grande considération; plusieurs Princes s'efforçaient de l'attirer dans leurs Cours. Ses amis se disputaient le plaisir de le posséder : Simonide était le plus ardent. Ce Florentin venait de suivre à Naples le grand-sénéchal Acciajoli, il occupait auprès de lui la place que Zanobi de Strata, secrétaire apostolique, avait laissé vacante. Il écrivit à Pétrarque pour l'engager à préférer le séjour de Naples à celui de Padoue; il tâcha de le séduire par la description d'une campagne délicieuse qu'il habitait dans la Campanie. « Vous reve-
» nez toujours à la charge, répondit Pé-
» trarque, vous et mes autres amis; vous
» ne vous lassez point de demander, et
» moi je suis las de refuser... Comment

» puis-je céder à vos instances, après
» avoir résisté aux prières de tant de
» Princes? L'Empereur et le Roi de Fran-
» ce me comblent de présens et de cares-
» ses; ils me font les propositions les plus
» séduisantes; ils se disputent ma présen-
» ce; le Pape lui-même, qui me croyait
» magicien, le Pape m'appelle auprès de
» lui; il vient de me donner deux béné-
» fices : il m'en promet plusieurs autres;
» si je me rends à ses invitations, il veut
» que j'accepte cet emploi que j'ai refusé
» tant de fois, que Zanobi et son pré-
» décesseur n'auraient pas eu, si j'eusse
» voulu l'occuper [1] ».

Zanobi venait de mourir, victime de la peste : Azon de Corrège, Socrate, le plus intime des amis de Pétrarque, périrent par le même fléau. Quelle blessure pour son cœur! elle rouvrit et fit saigner les anciennes. Que d'amis la peste de 1348 ne lui avait-elle pas enlevés [2] et Laure!...

1] Sen. L. 1, Ep. 1.
2] Ed Bas. fol. 135.

Le grand-sénéchal de Naples, Acciajoli, touché vivement de la mort de Zanobi, dont il chérissait la personne, dont il admirait les talens, s'écria dans sa douleur : *Quelle perte ! depuis mille ans, Zanobi n'a pas eu son égal : je n'excepte que Pétrarque.*

Le cardinal de Taleirand venait de lui écrire et de lui signifier les ordres du Pape, qui le demandait pour secrétaire. Il répondit par un refus. On insista ; on lui dépêcha des courriers, on lui fit les offres et les promesses les plus flatteuses. Tout fut inutile ; il persévéra. « Je ne » suis donc plus sorcier, écrivait-il au » Cardinal ; en vérité, j'en suis ravi ; » cependant je lis toujours Virgile : c'é- » tait la preuve qu'un homme, revêtu de » la même dignité que vous, ne rou- » gissait pas d'en donner. Cette preuve » paraissait sans réplique au Pape même, » alors Cardinal. Nous en avons ri bien » souvent ensemble, en sa présence : » mais quand il fut élevé sur le siège de » Saint-Pierre, ce ne fut plus un badi-

» nage; ce fut un sujet d'indignation
» pour vous et de chagrin pour moi...
» Aussi, malgré tous vos efforts, je par-
» tis sans lui demander sa bénédiction;
» je craignais que ma magie ne l'effrayât,
» ou plutôt que sa crédulité ne me de-
» vînt funeste... On attend ma réponse;
» la voici... deux mots suffisent : liberté,
» médiocrité... Mais ce que je refuse pour
» moi, je puis le demander pour mes
» amis; j'ai proposé deux sujets excel-
» lens : je les ai pressentis, l'un refuse-
» rait, l'autre acceptera... [1] ».

Ces deux sujets étaient Boccace et Simonide. Le premier avait prié Pétrarque de ne point penser à lui; le second avait répondu qu'il se chargerait de ce fardeau, quoiqu'il en connût la pesanteur.

Pétrarque résolut d'aller à Avignon, pour fixer l'indécision du Pape, et lui faire agréer Simonide pour secrétaire. Plein de ce projet, il partit de Padoue pour mettre ordre aux affaires qu'il avait à Milan, dans l'intention de prendre en-

1] Sen. L. 1, Ep. 3.

suite

suite la route des Alpes, et de se rendre à Avignon : mais les passages étaient occupés par les bandits de la compagnie blanche. Il écrivit encore en faveur de Simonide, et il apprit que l'intention du Pape était qu'il amenât et qu'il présentât lui-même la personne qu'il jugerait digne de l'emploi qu'il refusait : mais ce voyage était périlleux.

La guerre était déclarée entre Galéas Viscomti et le marquis de Montferrat : la compagnie s'était emparée de presque tout le Piémont, et fesait des excursions jusqu'à Pavie.

D'un autre côté, le Cardinal-Légat s'était ligué contre Barnabé Viscomti, avec les seigneurs de Vérone, de Padoue et de Ferrare : le feu de la guerre environnait Milan de toutes parts ; il était impossible à Pétrarque d'aller à Avignon.

Dans le tems qu'il songeait au parti qu'il prendrait, il reçut une lettre de l'Empereur, qui le sommait de sa parole. Rien de si pressant et de si flatteur que cette lettre. L'évêque d'Olmutz lui écri-

vait également, l'élevait jusqu'aux nues, et se prosternait devant lui. Telle était l'admiration que le génie et les ouvrages de cet homme célèbre inspiraient dans des pays encore barbares.

Il vit bien qu'il ne pouvait plus reculer, et il partit de Milan dans le dessein de passer en Allemagne. Il s'embarqua sur le Pô, il arriva à Padoue : mais il fallut renoncer à ce voyage, comme à celui d'Avignon. Du côté des Alpes Noriques, qui touchent l'Allemagne, tout était en feu, comme dans le reste de l'Italie.

Pétrarque ne fut point fâché de ce contre-tems. « J'y allais volontiers, écri-» vait-il à Boccace : je demeure plus vo-» lontiers encore ». Dans cette même lettre, il tâchait de rassurer ce bel esprit, qu'une avanture fort singulière avait vivement alarmé. Le père Ciani, chartreux de Sienne, l'alla trouver à Florence, et lui dit : « Me voici de la part du bien-» heureux père Pétroni, qui vient de » mourir, pour vous annoncer que, si

» vous ne changez de vie et de mœurs, » vous mourrez bientôt ». Cette menace et quelques circonstances singulières qui l'accompagnèrent, firent une impression forte sur l'imagination de Boccace. Il renonça à l'amour, à la poésie, à sa bibliothèque : il fut même sur le point d'entrer dans l'ordre des Chartreux. Pétrarque arrêta cette fougue, inspira de la défiance à Boccace sur la vision du père Pétroni; lui prouva qu'on pouvait mener une vie innocente, en cultivant la poésie et les lettres humaines, l'exhorta à conserver sa bibliothèque, quoique composée d'auteurs profanes, le remercia de la préférence qu'il lui donnait, et le pria de mettre lui-même un prix à ses livres, s'il persistait dans la résolution de s'en défaire [1].

C'était sans doute le Décaméron qui attirait à Boccace cette reprimande et ces menaces. Ce livre, qui respire la galanterie et le libertinage, était entre les mains de tous les jeunes gens; il était d'autant

[1] Sen. L. 1, Ep. 4.

plus dangereux, qu'il est écrit avec le naturel, la clarté, l'élégance, la finesse, la pureté de stile qu'on ne trouvait dans aucun ouvrage de ce tems-là. Ç'avait été un passe-tems de jeunesse, une débauche d'esprit pour Boccace ; c'est aujourd'hui la base de sa réputation. En créant la prose Italienne, il la perfectionna tout-à-coup. Pétrarque avait poli le langage de la poésie ; tous deux fesaient peu de cas alors de ce qui fait maintenant leur gloire. C'était avec dédain que ce dernier regardait ses poésies en langue vulgaire ; il demandait de l'indulgence pour ces jeux de sa jeunesse : et le premier estimait si peu son Décaméron qu'il n'en avait pas même parlé à son ami Pétrarque : cependant ce poète, tout étonné de sa gloire et de la célébrité qu'il devait à ses poésies érotiques, se douta bien qu'elles pourraient vivre long-tems. Aussi regrette-t-il, dans une des pièces qu'il fit après la mort de Laure, de ne s'être pas livré davantage à un genre qui avait tant d'attrait pour le public. Regret tardif,

ajoute-t-il ; je perdis à la fois, par la mort de Laure, l'héroïne de mes vers et la muse qui les inspirait [1].

La peste, qui gagnait Padoue, l'en fit sortir. Il courut s'établir à Venise ; il y porta ses livres, et les offrit à la République. Ils furent acceptés par un décret public, et Pétrarque fut logé avec eux, dans le palais des deux Tours [2]. Malgré les mesures qu'il avait prises pour la conservation de ses livres, ils ont péri par l'injure du tems ou par la négligence des Vénitiens.

Dans le tems que Pétrarque s'occupait à Venise de son établissement et de celui de ses livres, Innocent VI mourut à Avignon. C'était un homme bon, juste et simple : il fallait en effet qu'il fût très-simple et bien peu lettré, pour croire Pétrarque sorcier, parce qu'il lisait Virgile. Il répara cette faute par les efforts qu'il fit pour attacher ce poète à sa personne :

1] *S'io avessi pensato, etc.* S. 252.
2] C'est aujourd'hui le monastère du Saint-Sépulcre.

il aima d'ailleurs et protégea les gens de lettres.

Hugues Roger, frère de Clément VI, refusa la papauté : Guillaume Grimoard, né dans le Gévaudan, abbé de Saint-Victor de Marseille, fut élu unanimement. Il prit le nom d'Urbain V. Pétrarque regardait cette élection comme l'effet d'une inspiration divine ; c'est sur ce ton qu'il en parle au Pape même, dans une lettre qu'il lui adressa [1].

Boccace, que la guerre et la peste avaient chassé de Florence, après avoir visité le grand sénéchal, qui vivait dans le comté d'Amalphi, alla passer quelques mois à Venise auprès de son ami. Il menait avec lui Léonce Pilate, Grec de Thessalonique, auquel il avait procuré une chaire de professeur en langue Grecque à l'université de Florence : première époque du retour des lettres Grecques en Italie. Pétrarque les reçut avec des transports de joie. Il aurait bien voulu retenir long-tems son ami ; mais Boccace fut

1] Sen. 1, Ep. 1.

obligé de partir pour Florence, et le Grec s'embarqua bientôt après pour Constantinople. Pétrarque le vit partir sans regret. Ce littérateur était utile, sans doute, aux études des deux Florentins; mais ses mœurs étaient grossières, sa figure hideuse, son extérieur dégoûtant. Il laissa en Italie une traduction latine des poëmes d'Homère, qu'il avait faite en société avec Boccace. Pétrarque pria son ami de lui en envoyer une copie, pour la joindre à l'Homère Grec qu'il possédait.

A peine ces deux amis furent-ils séparés, que Pétrarque apprit des nouvelles bien affligeantes. La mort venait d'enlever Lélius, Simonide, Barbate : les deux derniers avaient été frappés de la peste. Il répandit sa douleur dans le sein de Boccace : il l'appella à son secours [1].

Il essuya d'autres chagrins. François Bruni, son ami, qui venait d'être nommé secrétaire apostolique, lui mandait d'Avignon qu'on y censurait amèrement sa conduite et ses ouvrages. Il apprit en

1] Sen. L. 3, Ep. 1 et 2.

même tems qu'on avait fait à Florence une critique violente de ses églogues et d'un passage de son Afrique. Il en fut vivement affecté. Cette sensibilité délicate est un don que la nature fait aux poètes, pour le plaisir des autres et pour leur propre tourment. Elle est inséparable du talent poétique ; elle est bien digne d'indulgence : la vivacité de leur imagination, la finesse de leurs organes les rendent plus susceptibles que le commun des hommes; et cependant les hommes du commun, avec une imagination froide et des organes lourds, sentent bien vivement les blessures qu'on fait à leur amour-propre.

Pétrarque exhala son ressentiment dans une lettre qu'il écrivit à Boccace. « Nos Florentins, lui dit-il, faciles et » relâchés dans leurs mœurs, sont rigides et sévères dans leurs jugemens ; » leurs esprits sont plus subtils que solides, plus âpres que mûrs ; leurs cœurs » sont rongés par l'envie.....; la lumière » blesse leurs yeux : tout ce qui s'élève » semble les abaisser. Ils ne pardonnent

» point à leurs compatriotes un mérite » supérieur ; ils aimèrent mieux être » vaincus sous des généraux étrangers, » que d'être vainqueurs, sous des chefs » citoyens [1] ».

Pétrarque menait d'ailleurs une vie agréable à Venise ; il jouissait de l'amitié et de l'estime du doge Laurent Celso, du chancelier Benintendi, du général de la république Luquin del Verme. Il aimait cependant à changer de lieux, et n'était pas fâché d'avoir des prétextes. Galéas Viscomti l'attirait à Pavie ; son canonicat l'appelait à Padoue. L'arrivée d'un nouveau Légat (le cardinal Androuin de la Roche), qui venait traiter avec Barnabé Viscomti, l'obligea d'aller à Bologne. Il en reçut l'accueil le plus flatteur. De Bologne, il se rendit à Padoue, où il passa le carême et le tems pascal dans les fonctions de son canonicat. De retour à Venise, il y passa l'été avec un de ses anciens amis, Barthelemi de Papazurri, évêque de Chieti, qui venait

1] Sen. L. 2, Ep. 1.

d'être nommé à l'archevêché de Patras. Il assista, dans la tribune et à droite du Doge, aux jeux équestres, qui furent exécutés avec une magnificence inouie, pour célébrer la victoire remportée par Luquin del Verme, sur les rebelles de Candie. La réputation de Pétrarque et ses talens, qui lui procuraient des distinctions si flatteuses, lui donnaient quelquefois des dégoûts. L'importunité des jongleurs Italiens le fatiguait. Ces bateleurs, bien différens des troubadours Provençaux, avaient peu d'esprit, assez de mémoire et beaucoup d'effronterie. Ils allaient de châteaux en châteaux réciter des vers qu'ils n'avaient pas faits; ils s'adressaient aux poètes célèbres qui cédaient à leurs importunités, et quelquefois à leurs offres. Pétrarque les rebutait souvent; mais il se rendait par lassitude: il se félicite même, dans une lettre à Boccace, d'avoir fait plus d'une fois la fortune de ces vagabonds [1].

On voit par cette lettre que Boccace

1] Sen. L. 5, Ep. 3.

avait brulé tous ses vers, après avoir lu ceux de Pétrarque, comme Platon brûla les siens après avoir lu ceux d'Homère. Notre poète en fait des reproches très-vifs à son ami, en supposant qu'il a fait ce sacrifice à son amour-propre, et qu'il a mieux aimé n'avoir aucun rang parmi les poètes, que de se contenter de la seconde ou de la troisième place. « Mais, » ajoute-t-il, si c'est par mépris pour un » siècle orgueilleux et frivole, qui n'entend rien et qui gâte tout, j'approuve » cette noble indignation. J'eus autrefois » la pensée de me livrer tout entier à la » poésie vulgaire; c'est un champ, dis-je, où l'on peut recueillir une riche » moisson, au lieu que dans la poésie » latine, on n'a pas seulement l'espérance de glaner après les anciens. Eh! » qui peut se flatter de parler leur langue » aussi bien qu'eux ? D'après ces réflexions, je me mis à l'ouvrage; j'assemblai des matériaux; je méditai quelque chose de grand dans ma langue: » mais, jetant ensuite un coup-d'œil sur

» l'ignorance de mes contemporains, je » prévis que mes vers seraient estropiés » dans les carrefours ; et bien loin d'en » faire de nouveaux, j'aurais voulu dé- » truire ceux qui m'étaient échappés : » mais c'était une chose impossible, les » copies en étaient trop multipliées ».

Rien de plus juste que l'observation de Pétrarque sur les deux langues ; il est fâcheux qu'il ait si mal pensé de son siècle, et qu'il n'ait pas étendu ses regards sur la postérité. Cet âge, tout ignorant qu'il était, nous a transmis les poésies de Pétrarque, sans les avoir défigurées ; et si le poète eût suivi sa première idée, au lieu de cette *Afrique*, poëme latin que personne ne lit, la langue Italienne aurait peut-être un poëme épique de plus.

La ville de Florence, voyant que Pétrarque ne pensait plus à s'y retirer, imagina de lui faire une espèce de violence, en lui procurant un canonicat à Florence ou à Fiéjoli. Elle écrivit au Pape pour le lui demander. La lettre fait plus d'honneur à Pétrarque qu'à cette république.

Elle n'avait pas besoin de la faible ressource d'un canonicat pour lui procurer un établissement honorable dans son sein.

Le Pape fit plus d'attention aux désirs de Pétrarque, qu'aux demandes de la ville de Florence. Il savait qu'une retraite agréable dans le Comtat bornait son ambition. Il lui donna un canonicat à Carpentras; mais ce Pontife en disposa bientôt après, sur le bruit de sa mort : il nomma même à ses autres bénéfices. Cette avanture amusa Pétrarque. « Ces » vautours, disait-il, ces corbeaux qui » cherchent leur vie dans la mort des au- » tres, sont les dupes de leur avidité, ils » ont donné de l'or pour du plomb [1] ».

Pétrarque apprit sur la fin de cette année la mort tragique de Léonce Pilate. Ce grec inconstant, qui avait renoncé aux délices de Florence pour retourner à Constantinople, se dégoûta bientôt de Bizance, écrivit à Pétrarque et à Boccace, les supplia de le rappeler en Italie, d'oublier ses torts, et de compter sur lui.

1] Sen. L. 3, Ep. 6.

Il n'en reçut aucune réponse, tant les deux Florentins étaient dégoûtés de lui. Il s'embarqua cependant sur un vaisseau qui fesait voile pour Venise; il traversa heureusement le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont, la mer Egée et celle d'Ionie: mais une tempête furieuse l'attendait dans le golfe Adriatique. Saisi d'épouvante, il se fit attacher à un mât, où son corps, frappé de la foudre, fut à demi-consumé. Pétrarque écrivit cette nouvelle à Boccace, et lui demanda de nouveau l'Homère latin, que son ami ne tarda pas de lui envoyer. Il adressa lui-même à l'évêque de Cavaillon le traité de la Vie solitaire qu'il avait écrit à Vaucluse, et dédié à ce Prélat. Sacromore en fut le porteur. Philippe de Cabassole demandait depuis long-tems cet ouvrage auquel Pétrarque avait différé de mettre la dernière main. Il en fit les plus grands éloges dans sa réponse, en ajoutant que le Pape et le cardinal Gui de Bologne le demandaient, et que plusieurs prélats, hommes-de-lettres, qui l'avaient lu, con-

firmaient son opinion par leurs suffrages.

C'étaient des nouvelles agréables pour Pétrarque : mais il en reçut de cette même ville de bien plus intéressantes. Urbain V se comportait en vrai pontife ; on ne parlait que de son zèle, de sa doctrine, de son éloquence et de ses vertus. Il détruisait les asiles, réformait le clergé, renvoyait dans leurs diocèses tous les prélats courtisans ; il formait de plus grands projets encore. Pétrarque fut tenté de lui écrire. Dans sa jeunesse, il avait écrit à Benoît XII, dans un âge plus mûr à Clément VI ; pourquoi dans sa vieillesse aurait-il craint d'écrire à Urbain V ? Il le fit avec une hardiesse dont il n'y a point d'exemple. Il avait appelé l'Empereur en Italie, il appelle le Pape à Rome. Cette lettre éloquente et pleine de vérités, est écrite d'un stile mâle et nerveux [1] ; et cependant elle est semée de tours fins et délicats. En voici les principaux traits.

« J'admirais en secret les heureux essais » de votre pontificat ; mais j'espérais

1] Sen. L. 1, Ep. 7.

» de vous de plus grandes choses... Je
» vous observe... je vous attends depuis
» près de quatre ans : je n'en suis pas plus
» avancé... Au milieu de ce concert de
» louanges dont vos oreilles sont cha-
» touillées, souffrirez-vous la rudesse de
» ma voix ?... Vous avez fait de beaux
» réglemens, tout est dans l'ordre à Avi-
» gnon ; mais que fait Rome ? quel est
» son état, quelles sont ses espérances !
» A-t-elle des Consuls ? A-t-elle son Pon-
» tife ?... Elle est en deuil, elle pleure
» nuit et jour. Ah! comment cette ville,
» autrefois si peuplée, est-elle aujour-
» d'hui si déserte ? La maîtresse des na-
» tions languit dans un triste veuvage ;
» la Reine des provinces est sous le tri-
» but [1]. Déchirée par les guerres étran-
» gères et par les discordes civiles, Rome
» ne connaît plus la paix ; ses murs sont
» abattus, ses palais renversés, ses tem-
» ples détruits ; le culte divin est méprisé ;
» la justice violée ; les lois enfreintes ;
» courbé sous le poids de ses maux, le

[1] Jer. lament.

» peuple Romain vous tend les bras : il
» vous appelle à grands cris, vous êtes
» sourd à sa voix.... O le meilleur des
» pères!... comment pouvez-vous goûter
» le repos sous des lambris dorés... pen-
» dant que le palais de Latran est en rui-
» ne, que la mère des églises est sans toît,
» que les demeures des Apôtres ne sont
» plus que des décombres ?... Ecoutez le
» prophète qui vous dit : *Osez-vous ha-*
» *biter des palais lambrissés, pendant*
» *que ma maison est déserte* [1] ?

» On dit que le nom de Rome est tou-
» jours dans votre bouche... Vous vou-
» lez, dites-vous, y ramener votre trou-
» peau... ah ! remplissez ces magnifiques
» promesses.... fixez l'église errante...
» Dieu vous destine à ce grand ouvrage;
» c'est dans cette vue qu'il influa si visi-
» blement sur votre élection... Le peu-
» ple de Marseille vous a reçu comme il
» recevrait Dieu lui-même... Le peuple
» de Rome, prosterné devant vous,
» baisera la trace de vos pas, il baignera

1] Aggée, cap. 1, v. 4.

» de ses larmes cette terre sacrée, arro-
» sée autrefois par le sang des Apôtres...
» Que faites-vous à Avignon ? Des bri-
» gands armés osent vous insulter au
» milieu de votre Cour ; ils vous forcent
» à racheter à prix d'or votre propre li-
» berté [1] : outrage sanglant ! disiez-vous ;
» audace plus criminelle que l'attentat
» commis contre Boniface [2] !... Ah ! j'ai
» négligé mon épouse, ajoutiez-vous,
» et Dieu m'en punit... Voilà la source
» de tous les maux qui désolent le mon-
» de chrétien : Saint-Père, vous voyez
» le mal ; vous connaissez le remède :
» pourquoi différez-vous la guérison ?...
» Quelles affaires vous retiennent sur
» les bords du Rhône ?... Portez vos
» regards plus loin. La mer d'Ionie, les
» Isles d'Egée, l'Hellespont, la Propon-
» tide et le Bosphore implorent votre se-
» cours... L'infidèle s'empare de la Grè-
» ce ; il ravage les Ciclades ; il menace

1] Du Guesclin, à la tête des Compagnies, rançonna le Pape, qui fut obligé, pour se racheter, de donner cent mille francs et l'absolution.

2] Boniface VIII.

» Chipre, Rhodes, l'Achaïe et l'Epire;
» la Calabre entend les clameurs de la
» Grèce; l'église est frappée en Orient,
» et vous êtes tranquille au fond de l'Oc-
» cident!... Si vous n'êtes pas un mercé-
» naire, si vous êtes un vrai pasteur,
» n'allez pas dans les pâturages de l'église
» chercher des ombrages frais et de clai-
» res fontaines; volez où les besoins du
» troupeau vous appellent, où les voleurs
» sont le plus à craindre. Le loup frémit
» à la porte du bercail, et vous sommeil-
» lez! Le christianisme s'éteint dans l'O-
» rient; le schisme porte à l'église des
» coups mortels... Les représentations
» que je vous fais aujourd'hui, je les ai
» faites autrefois à l'Empereur avec au-
» tant de chaleur et plus d'impétuosité...
» Le successeur de César m'écoute avec
» bonté; le successeur de Pierre serait-il
» moins affable?... Que votre fortune ne
» vous aveugle pas; la vie des hommes
» est courte, et sur-tout celle des Papes...
» Lorsque nous paraîtrons au Tribunal
» suprême, vous ne serez plus notre maî-

» tre ; nous ne serons plus vos serviteurs ;
» il n'y aura d'autre maître que le juge
» des vivans et des morts ; il vous dira :
» je vous ai tiré de la poussière, j'ai mis
» les Rois à vos piés, je vous comblai
» de bienfaits ; qu'avez-vous fait pour
» moi ? Je vous confiai mon église ; où
» l'avez-vous laissée ? J'avais choisi le
» Capitole pour le lieu de votre résiden-
» ce ; que fesiez-vous sur le rocher d'A-
» vignon ?... Que répondrez-vous à votre
» juge ? Que répondrez-vous à St. Pier-
» re ? quand il vous dira : Je sortais de
» Rome ; je fuyais les cruautés de Néron ;
» mon maître me reprocha ma fuite, je
» rentrai dans Rome, et je courus à la
» mort. Mais vous, quel est le tiran qui
» vous a chassé ? Est-ce la crainte des
» supplices qui vous a retenu dans
» l'exil ? Que se passe-t-il à Rome ?
» Dans quel état est mon temple, mon
» tombeau, mon peuple ? Vous ne
» répondez rien ? D'où venez-vous ?
» Avez-vous habité les bords du Rhô-
» ne ? Vous y naquîtes, dites-vous ; et

» moi, n'étais-je pas né en Galilée?
» Saint-Père, je crois que vous préfé-
» rez des vérités amères à des menson-
» ges flatteurs; si je me suis trompé,
» pardon! je me prosterne à vos piés.
» Défiez-vous des mauvais conseils;
» délibérez avec vous-même... rendez à
» Rome son époux... Mais si vous lui
» refusez votre présence, rendez-lui du
» moins son Empereur... Dispensez ce
» Prince du serment qui l'enchaîne;
» permettez-lui d'aller à Rome. Refuser
» votre présence à cette ville, c'est
» cruauté; défendre à l'Empereur de la
» consoler par la sienne, c'est envie... ».

Voici la réponse que fit Urbain V.

« J'ai reçu votre lettre avec plaisir, et je
» l'ai lue avec attention. On ne saurait
» trop louer l'abondance des pensées et
» l'élégance du stile. J'admire votre élo-
» quence, votre sagesse et votre zèle. Je
» serais bien-aise de vous voir, et de
» vous donner des preuves de ma bien-
» veillance ».

Peu de tems après avoir reçu cette

lettre, le Pape annonça son départ pour Rome, il en fixa l'époque. Quel triomphe pour Pétrarque ! Mais le Roi de France, alarmé de ce projet, voulut le traverser. Il envoya Nicolas Orême pour dissuader le Pape. Cet envoyé fit en plein consistoire une harangue aussi plate qu'absurde. C'était pourtant l'homme de lettres qui avait le plus de réputation dans ce tems-là. Il prétendait que le Pape devait rester en France, parce que la France était sa patrie, parce que la France était au milieu de l'Europe; parce que la France était plus tranquille et mieux gouvernée que l'Italie. Il ajoute que la France est plus sainte, parce qu'il y avait des Druides dans les Gaules, et que César parle des Gaulois comme d'une nation fort attachée aux cérémonies religieuses; que J. C. préfère la France aux autres pays, parce qu'elle rassemble les plus précieuses reliques, dont l'orateur fait une longue énumération. Quelle logique ! c'était celle du siècle. Le Pape pressa les préparatifs de son voyage. Ce fut tout le fruit qu'Orê-

me retira de sa ridicule harangue.

Cependant Pétrarque, après avoir écrit au Pape, partit pour Pavie, où il passait tous les ans le tems des grandes chaleurs. Il y fut encore témoin d'une partie des fêtes que donnait Galéas, à l'occasion de la naissance de Valentine de Milan, sa petite-fille, Princesse qui porta dans la maison de France ses droits sur le Milanais.

Pétrarque, éveillé dans la nuit du 20 Juillet 1366, fit réflexion qu'il entrait dans sa soixante-troisième année. C'était une chose terrible dans ce tems-là que cette soixante-troisième année. Comment n'aurait-elle pas effrayé les hommes les plus intrépides ? Elle résultait de deux nombres funestes, sept et neuf multipliés l'un par l'autre. Pétrarque écrivit sur le champ à Boccace. « C'est une opinion » très-ancienne, lui dit-il, que la soixan- » te-troisième année est fort dangereuse. » Aulu-Gelle, Censorin, Firmicus Ma- » ternus en parlent... Il n'est personne » qui ne tremble en y entrant. Pour

» moi, je me moque du danger, et de » la cause qui le produit... ». Pétrarque écrit trop longuement sur ce sujet futile; ce n'était pas la peine; mais c'était beaucoup de mépriser une opinion générale, et de s'élever au-dessus de ses contemporains. Si Pétrarque était assez philosophe au milieu du quatorzième siècle pour se moquer de l'astrologie et de l'année climatérique, que n'eût-il pas été sur la fin du dix-huitième? Il écrivait en confidence à son ami, ce qu'il pensait de cette année; mais il se gardait bien de s'en expliquer publiquement. Il avait la sagesse, comme on l'a vu, de mépriser en secret les préjugés de son tems, et la prudence de les respecter en public. C'est un exemple que doit imiter tout philosophe qui craint la persécution. Si Pétrarque était soupçonné de sortilège, parce qu'il lisait Virgile, de quoi ne l'aurait-on pas accusé, s'il eût fait parade de son mépris pour les erreurs reçues de son tems comme des vérités? On traiterait d'imbécille aujourd'hui tout homme qui croirait à l'astrologie

trologie, à l'année climatérique, etc. ; on eût peut-être traité d'impie alors celui qui aurait affiché son incrédulité sur ces deux points, tant les opinions sont mobiles et dépendent des tems.

Pétrarque passa l'autonne dans une maison de campagne auprès de Milan. Il eut le plaisir d'y voir Etienne Colonne le jeune, qui venait de France, et s'en allait à Rome attendre le Pape. Colonne lui demanda s'il ne le chargeait de rien auprès du Saint-Père. « Présentez-lui » mes hommages et mon cœur, lui » répondit Pétrarque ; dites-lui que, de » tous les Papes de ce siècle, il est le » seul à qui je l'aie offert, parce qu'il » est le seul qui ait fait son devoir ».

Pétrarque perdit dans ce tems-là le grand Sénéchal : il était difficile de remplacer un ami de cette importance. Comme il cherchait toujours à remplir les vides que la mort de ses amis laissait dans son cœur, il avait voulu remplir la place que son fils occupait dans sa maison. Il s'était attaché un enfant de qua-

torze ans, nommé Jean Malpighin, connu depuis sous le nom de Jean de Ravenne. Ce jeune homme avait un caractère heureux, un esprit pénétrant, une imagination de feu; une mémoire prodigieuse, et du talent pour la poésie. Pétrarque le regardait comme son fils, et le menait par-tout avec lui. Il copiait, il apprenait par cœur les ouvrages de Pétrarque. L'excès engendre le dégoût. Ce jeune homme s'ennuya d'écrire, et voulut quitter son bienfaiteur. Une trop forte application dérangea sans doute ses organes tendres encore. Il voulait voyager; il voulait aller à Naples visiter le tombeau de Virgile; en Calabre, chercher le berceau d'Ennius; à Constantinople, apprendre le Grec; en France, voir la Babilone d'Occident (Avignon). Il fut insensible aux caresses de Pétrarque. Ce fut un chagrin pour cet homme généreux; mais il n'abandonna pas le jeune infortuné. Il lui fournit de l'argent; il le recommanda à ses amis. Ses soins fructifièrent. Jean de Ravenne fut un des plus

grands littérateurs du quatorzième siècle, et contribua beaucoup au rétablissement des lettres. Il fit des élèves fameux; il professait la langue latine à Florence, dans le tems qu'Emmanuel Chrisoloras y professait la langue Grecque : époque véritable de la renaissance des lettres.

Enfin le grand événement après lequel Pétrarque soupirait depuis long-tems, lui fut annoncé à Venise. Le Pape partit pour Rome. Pétrarque exhala les transports de sa joie dans une longue lettre qu'il écrivit au Pontife. « C'est à présent, lui disait-il, que je vous reconnais pour le » Pontife Romain.... vous avez réparé » dans un seul jour les maux causés par » vos prédécesseurs, dans l'espace de plus » de soixante ans.... Vous avez rétabli » l'église dans son véritable siège ; il faut » maintenant rappeler la pureté de ses » mœurs antiques ; il faut rendre à Rome » son ancien éclat... [1] ». Pétrarque réfute et tourne en ridicule, dans cette lettre, le discours d'Orême. Il fait l'éloge de l'Ita-

[1] Sen. L. 2, Ep. 1.

lie, et la satire des Cardinaux Français; mais il s'en faut bien que cette épître prolixe soit comparable à la première.

Pétrarque l'écrivit de Venise. Quelques jours après, il fit un voyage à Padoue, où il reçut des lettres de Galéas Viscomti, qui le priait de se rendre à Pavie, pour lui rendre un service important.

Le Pape voulait exterminer les Viscomti; il avait fulminé une bulle terrible contre l'aîné des deux frères. Il s'était ligué contre lui avec les Gonzague, les d'Est, les Carrare, les Malateste, etc. L'Empereur venait d'entrer en Italie, pour se mettre à la tête de la confédération.

L'intrépide Barnabé affronta l'orage, le prudent Galéas voulut s'y dérober: il pria Pétrarque de négocier la paix avec le cardinal de Grimoard, Légat à Bologne, et frère du Pape. Pétrarque se chargea, par reconnaissance pour les Galéas, de cette négociation délicate, sans espoir d'y réussir. En effet, il échoua, comme il l'avait prévu. Le Pape était inexorable: il regardait Barnabé comme un monstre;

il aurait voulu l'étouffer. Mais dans la suite, l'Empereur fut plus traitable que le Pape : les Viscomti lui lièrent les mains avec des chaînes d'or, et firent leur paix avec lui. Pendant le séjour que Pétrarque fit à Pavie, on célébra le mariage de Violande, fille de Galéas, avec le duc de Clarence, second fils du Roi d'Angleterre. Au festin des noces, Pétrarque fut assis à la première table avec les Princes et les plus grands Seigneurs. Au milieu de ces fêtes, il eut le chagrin de voir mourir son petit-fils, François de Brassano. Il composa son épitaphe en douze vers latins, et il les fit graver en lettres d'or sur un mausolée de marbre qu'il éleva à la mémoire de cet enfant chéri. Pétrarque, affligé de cette perte, et fatigué du tumulte, partit pour Padoue; il s'embarqua sur le Pô, quoique ce fleuve fût couvert de gens de guerre : on ne l'arrêta que pour lui faire des présens et des complimens. Il arriva sain et sauf à Padoue. François de Carrare courut à sa rencontre, lui fit porter à souper, et passa une

partie de la nuit avec cet homme célèbre. Quelques jours après son arrivée, Pétrarque vit son ami Donat, qui lui remit des lettres du Pape et de François Bruni. Ce secrétaire apostolique mandait à Pétrarque que le Pape venait de lui donner pour adjoint Colluccio Salutati, Florentin. Le Saint-Père invitait Pétrarque à se rendre auprès de lui. Celui-ci s'en excusa sur son âge, la saison et ses infirmités. Il reçut quelque tems après une lettre de Colluccio lui-même, qui fesait un magnifique éloge d'Urbain. Ce fut là l'époque du commerce et de l'amitié de ces deux Florentins qui ne s'étaient jamais vus. Bruni, qui s'intéressait vivement au bonheur de Pétrarque, lui écrivait toutes les nouvelles qui pouvaient l'intéresser. Il lui apprit que Philippe de Cabassole venait d'avoir le chapeau de cardinal. « Mais, » ajoutait-il, je vous avertis que la liberté » de vos discours vous fait beaucoup » d'ennemis à la Cour de Rome. — Que » m'importe ? répondit Pétrarque ; je ne » désire rien, je ne demande rien, je ne

» possède rien dont la perte puisse m'af-
» fliger... Quant à l'évêque de Cavail-
» lon, je savais bien qu'on rendrait un
» jour justice à son mérite ; je suis
» étonné que cela soit arrivé si tard....
» Au fond, il vaudrait mieux pour lui
» que cela ne fût jamais arrivé : il perd
» sa liberté et son repos ».

Le cardinal de Cabassole parla fort avantageusement de Pétrarque. Urbain témoigna beaucoup d'empressement de le voir, et pria le Cardinal de faire tous ses efforts pour l'arracher de Padoue, où il fesait alors sa résidence. Le prélat se hâta de lui écrire. Pétrarque lui répondit : « Je suis languissant, la fièvre ne m'a » pas quitté pendant quarante jours... : » je suis totalement épuisé... Le Saint-» Père me fait trop d'honneur ; c'est à » vous que j'en ai l'obligation... présen-» tez-lui mes actions de graces ». Le Pape écrivit lui-même à Pétrarque : « Vous ne pouvez pas ignorer, lui di-» sait-il, le désir que j'ai de vous voir ; » cependant vous ne venez pas : vous

» donnez votre santé pour excuse. Ve-
» nez, je vous en prie, le plutôt que
» vous pourrez, sans exposer votre vie
» et votre santé ». Pétrarque, dans sa réponse, lui promet de se mettre en marche dès que ses forces le lui permettront. Il se disposait en effet à ce voyage ; et comme il se défiait de sa santé, il mit ordre à ses affaires et fit son testament en 1370. (On le trouve dans presque toutes les éditions de ses œuvres). Peu de jours après, il se mit en route; mais le désir qu'il avait de faire ce voyage, lui fit illusion. Il présuma trop de ses forces; il tomba en sincope à Ferrare, et demeura plus de trente heures privé de sentiment. On le crut mort ; ce fut un deuil public : on accourut de toutes parts. Le Seigneur de Ferrare, Nicolas d'Est, et Hugues son frère, le reçurent dans leur palais, et lui donnèrent tous les soins de l'amitié. Rappelé à la vie par leur secours, il fut obligé de renoncer au voyage de Rome, et se fit ramener à Padoue dans un bateau. Son retour inespéré

dans cette ville excita la joie publique.

Pétrarque écrivit au Pape tous ces détails, pour lui prouver l'impuissance où il était d'aller à Rome. Pour hâter le retour de sa santé par la salubrité de l'air, il s'établit à Arqua, à quatre lieues de Padoue. Il y acheta des vergers et des vignes, planta des arbres fruitiers, et fit bâtir une jolie maison. Ce fut-là qu'il mit la dernière main à un ouvrage qu'il avait entrepris à Venise, à la sollicitation de ses amis. *De sa propre ignorance et de celle de plusieurs autres*, est le titre de cet écrit. En voici l'histoire.

Quatre jeunes Vénitiens s'étaient liés d'amitié avec Pétrarque. « Il n'y eut jamais, dit-il, de société plus agréable : » mais l'envie en empoisonna les douceurs ». Les quatre Vénitiens étaient naturalistes, philosophes, esprits forts; ils embrassaient la doctrine d'Aristote et d'Averroès son commentateur, sur le monde, sur l'ame, sur la providence. Pétrarque fesait peu de cas de leurs connaissances; et parlant avec cette liberté

qui lui fesait tant d'ennemis, il frondait la doctrine d'Aristote, et traitait de chimères et de futilités les observations phisiques des jeunes philosophes. Ils en furent piqués; et, pour se venger, ils tinrent une assemblée, où le savoir de Pétrarque fut examiné juridiquement, sa cause plaidée contradictoirement, et lui-même jugé et déclaré un homme honnête, à la vérité, mais sans lettres [1]. Ses amis, et sur-tout Donat, l'obligèrent à se défendre. Il y a un grand étalage d'érudition dans le traité qu'il fit à cette occasion. Ce devait être un prodige dans ce tems-là; ce serait une pédanterie dans celui-ci. Il avait même entrepris de refuter Averroès; mais il renonça à ce projet. Il en confia l'exécution au savant Louis Marsili, augustin de Florence, à qui il en demanda la dédicace. Il ne paraît pas que cet ouvrage ait été fait par le P. Marsili [2].

1] *Virum bonum, sine Litteris.*

2] Cette anecdote prouve que Pétrarque était bien plus avancé au quatorzième siècle, que nous ne l'étions au seizième, et qu'Aristote et ses Commentateurs n'étaient pas sacrés pour lui, comme ils le furent pour nos écoles avant Descartes.

L'air salubre des monts Euganées ne rétablit point la santé de Pétrarque : il languit tout l'été. Jean de Dondi, son ami plutôt que son médecin (car Pétrarque ne croyait point à la médecine) ; Jean de Dondi lui écrivit de changer son régime, de s'abstenir de fruits, d'alimens salés et d'herbes crues. « Pour les deux » derniers articles, à la bonne heure, ré- » pondit Pétrarque ; mais les fruits ! ils » ont un coloris si brillant, un parfum si » doux, un goût si délicieux ; la nature » aurait-elle voulu nous tromper et nous » offrir un poison mortel sous une écorce » agréable [1] » ? Dondi répliqua, et Pétrarque ne se rendit point. On trouve dans les lettres qu'il écrivit à cette occasion les choses les plus fortes contre les Médecins : aussi a-t-il été mis à la tête des deux grands ennemis de la médecine, Montagne et Molière [2].

Dans le tems qu'il était aux prises avec le mal et le médecin, il apprit une

1] Sen. L. 12, Ep. 1 et 2.

2] Voy; les Réflexions de M. le François sur la Médecine.

nouvelle affligeante pour lui. Urbain V transporta de nouveau son Siège à Avignon. Le motif, ou le prétexte de son voyage, fut la paix à ménager entre la France et l'Angleterre. A peine fut-il arrivé, qu'il fut frappé d'une maladie mortelle : il expira le 19 Décembre 1370. Ce Pontife peu lettré, mais vertueux, se distinguait par sa douceur, sa modestie et sa régularité. Il eut trois époques flatteuses dans son pontificat, son entrée triomphante dans Rome, aux acclamations du peuple, lorsqu'il y rétablit le Saint-Siège; son arrivée dans cette même ville au retour de Montefiascone, lorsque l'Empereur Romain, à pié, tenant la bride du cheval blanc que ce Pontife montait, le conduisit à l'église de St. Pierre; l'Empereur d'Orient abjurant le schisme à ses genoux.

Pétrarque, à la nouvelle du retour du Pape à Avignon, témoigna sa douleur et sa surprise par les exclamations les plus vives. « Quelle faiblesse, s'écriait-il ! » quelle lâche complaisance ! Saint-Père,

» qui vous a fasciné ? Que de gloire per-
» due !... ' ». Cependant il rendit tou-
jours hommage aux vertus de ce Pape, et s'efforçait même de le justifier sur son inconstance. Il fut encore plus affligé de sa mort, que de son retour à Babilone.

Pierre Roger, neveu de Clément VI, succéda à Urbain V; il prit le nom de Grégoire XI. Il avait les vertus de son prédécesseur. Pétrarque était de ses amis : il en reçut la lettre la plus obligeante. « Je n'oserais exiger », disait-il, « que mes » égaux m'écrivissent si poliment ». Le nouveau Pontife exprimait vivement dans cette lettre le désir qu'il avait de le voir, de lui faire du bien. Pétrarque remercia le Pape de ses bontés; et dans une lettre détaillée, il exposa tous ses besoins à François Bruni, qui était à portée de demander au Pape ce qui pouvait convenir à son ami : mais il protesta qu'il ne demanderait jamais rien, et qu'il ne ferait pas à son âge ce qu'il avait dédaigné de faire dans sa jeunesse. Par ces dé-

1] Sen. L. 13, Ep. 13.

tails, on voit que Pétrarque recevait beaucoup de visites ; qu'il avait souvent un grand nombre de convives ; qu'il tenait toujours deux chevaux dans son écurie, et qu'il en avait beaucoup plus quand il voyageait ; qu'il avait à ses gages cinq ou six écrivains ou copistes, et qu'il entretenait un prêtre qui ne le quittait point lorsqu'il était à l'église : ajoutez à cela l'entretien de toutes ses maisons.

Il se disposait à partir pour Avignon, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre violente. Le médecins assurèrent qu'il ne passerait pas minuit, et le trouvèrent le lendemain, non-seulement en vie, mais écrivant dans son cabinet : cela lui était arrivé dix fois depuis dix ans [1]. Ces faux pronostics n'étaient pas faits pour détruire la mauvaise opinion que Pétrarque avait d'eux. Il apprit dans ce tems-là que le cardinal de Cabassole avait été nommé gouverneur de Pérouse, et qu'en prenant congé du Pape, il lui avait recommandé son ami Pétrarque qu'il avait appellé *le*

1] Sen. L. 14, Ep. 16. Pad. Mai 1371. L. 13, Ep. 8.

Phénix : nouvelle doublement agréable, parce qu'elle flattait son amour propre, et lui fesait espérer le bonheur de revoir bientôt le prélat qui lui donnait ce nouveau témoignage d'amitié. Pour compenser ce plaisir, il lui fallait un chagrin. Il l'essuya ; car il apprit en même tems que le cardinal Gui de Bologne s'était moqué du *Phénix* et de son ami. Cette mortification échauffa la bile de Pétrarque ; il s'emporta contre le cardinal de Bologne. « Il m'aimait autrefois, » disait-il à Bruni, « il me hait aujourd'hui... Sa- » vez-vous pourquoi ? c'est qu'il est en- » nemi de la vérité, et que je le suis du » mensonge. Il craint la liberté dont je » fais profession, et moi je déteste l'or- » gueil dont il est bouffi. Si nos for- » tunes étaient égales, je ne serais ja- » mais un *Phénix* ; mais il serait un hi- » bou ... [1] ».

Dès que le cardinal de Cabassole fut arrivé à Pérouse, il écrivit à son ami. Pétrarque se livre à la joie dans sa ré-

[1] Sen. L. 13, Ep. 12.

ponse, lui rappelle les doux momens de leur séjour à Vaucluse, et lui promet de l'aller voir au plutôt.

Sa faiblesse l'en empêcha ; vainement essaya-t-il de monter à cheval; il lui fut impossible de faire quelques pas. Il écrivit au Cardinal, pour lui témoigner ses regrets. Ils furent bien plus vifs, lorsqu'il apprit quelque tems après la mort de cet aimable et vertueux Prélat.

De tous les anciens amis que Pétrarque avait à Avignon, Mathieu Lelong, archidiacre de Liège, était le seul qui vécut encore. Il en reçut une lettre; et voici la réponse qu'il lui fit. « Vous me demandez quelle est ma situation : la voici : » J'avais des passions autrefois, je n'en » ai plus : mais en revanche, j'ai perdu » la santé dont je jouissais... J'ai pu m'élever, je ne l'ai pas voulu : toute élévation m'est suspecte. J'ai acquis beaucoup d'années et de livres ; mais j'ai » perdu presque tous mes amis. J'ai fait » un assez long séjour à Venise ; je me » crois heureux de n'y pas être dans ce

» tems de guerre. Me voici maintenant
» à Padoue, où je suis chanoine. Là je
» serais suspect ; ici, je suis chéri. J'aime
» la campagne... Je lis, j'écris, je pen-
» se : voilà mes plaisirs... Point de hai-
» ne, point d'envie... Dans ma jeunesse,
» je n'estimais que moi ; dans l'âge mûr,
» je ne méprisais que moi ; dans ma vieil-
» lesse, je méprise tout, et moi plus que
» le reste... Je redoute une multitude de
» domestiques, comme une troupe de vo-
» leurs... J'ai beau me cacher, je ne puis
» me dérober aux visites... J'ai été recher-
» ché par le Pape, l'Empereur, le Roi
» de France ; j'ai toujours préféré ma li-
» berté à tous les autres biens [1] ».

Le Seigneur de Padoue était donc en guerre avec les Vénitiens, comme Pétrarque le dit dans cette lettre ; les troupes Vénitiennes ravageaient les terres de Padoue, et venaient près d'Arqua : Pétrarque ne se crut pas en sûreté. Un de ses amis de Vérone lui mandait : *Mettez votre nom sur la porte de votre maison*,

1] Sen. L. 13, Ep. 7.

et ne craignez rien : c'est une bonne sauve-garde. Il ne s'y fia point, et se retira, avec ses livres, dans la ville de Padoue. Pandolphe Malateste lui fit offrir une escorte et des chevaux pour le mener à Pesaro. Pétrarque refusa. *On croirait*, dit-il, *que je suis un poltron, et je ne l'ai jamais été.*

Pandolphe demandait avec instance les Poésies Italiennes de Pétrarque. Celui-ci les remit à l'envoyé de ce Seigneur, avec une lettre dans laquelle il lui disait : « Ces bagatelles, qui ont fait l'amuse-» ment de ma jeunesse, ont besoin de » votre indulgence. Vous pardonne-» rez à l'âge les fautes du stile et les fo-» lies de l'amour... J'ai honte de vous » envoyer de telles niaiseries ; mais vous » les avez demandées avec instance. » Pouvais-je vous refuser des vers qui » courent les rues, et qu'on préfère aux » ouvrages solides que j'ai faits dans un » âge mûr [1] ».

On voit par cette lettre que les con-

1] Sen, L. 13, Ep. 10.

temporains de Pétrarque pensaient comme nous sur le mérite de ses ouvrages, et donnaient la préférence à ses Poésies Erotiques.

Un nonce du Pape, envoyé pour ménager la paix entre Padoue et Venise, logeait chez Pétrarque dans cette première ville. Ce Prélat lui communiqua une critique qu'on avait faite de la fameuse lettre à Urbain V. La bile du Florentin s'exalta, elle coula de sa plume dans une [1] apologie qu'il fit de cette épître. Les injures même ne furent pas épargnées. Les gens-de-lettres ne l'imitent que trop dans leurs ouvrages polémiques. Pétrarque était idolâtre de sa patrie ; il n'aimait guère la France : voilà son excuse, si quelque chose peut l'excuser.

François de Carrare fut obligé de faire la paix à des conditions humiliantes. Un des articles du traité portait qu'il irait lui-même, ou qu'il enverrait son fils demander pardon à la République. Ce jeune Seigneur partit par ordre de son père,

1] *Apologia contra Galli calumnias*, Ed. Bas.

qui supplia Pétrarque de l'accompagner. Ce voyage n'était point agréable; mais comment se refuser aux instances d'un tel ami? Ils arrivèrent à Venise: le lendemain on leur donna audience. Pétrarque avait préparé un discours d'apparat. Il était accoutumé à parler en public: mais la majesté du Sénat Vénitien le déconcerta; sa mémoire fut en défaut. On voit peu d'orateurs à qui ce petit accident ne soit arrivé. Soit désir de l'entendre, soit égard pour sa personne, on renvoya la séance au lendemain. Il fit un discours éloquent, qui fut honoré des applaudissemens du Sénat.

François de Carrare avait autant d'amitié que d'estime et de respect pour Pétrarque; il allait le voir souvent, et s'entretenait familièrement avec lui dans sa petite maison d'Arqua. Il lui fesait un jour le reproche obligeant de n'avoir jamais été honoré d'une dédicace de sa part. Pour s'acquitter avec lui, Pétrarque fit un traité sur l'administration publique, dans lequel il donna des louanges

fines et des instructions indirectes au Seigneur de Padoue.

Ce fut cette année que le Décaméron de Boccace tomba entre les mains de Pétrarque. Il parle du plaisir que cette lecture lui fit, et de l'indulgence que mérite l'âge qu'avait l'auteur, lorsqu'il écrivit ces contes. Il apprit par cœur, il traduisit même en latin l'histoire touchante de Grisélidis. Il envoya cette traduction à Boccace, l'accompagna d'une lettre qui fut la dernière qu'il écrivit. C'est là qu'il dit un éternel adieu à ses amis et au genre épistolaire : *Valete, amici ; valete, epistolæ :* on eût dit qu'il prévoyait sa mort prochaine.

Il ne fesait plus que languir : une fiévre sourde le minait. Il ne changeait pourtant rien à son régime ; il lisait, il écrivait sans relache. Le 18 Juillet 1374, on le trouva mort à Arqua, dans sa bibliothèque, la tête appuyée sur un livre ouvert.

Sa mort répandit la consternation dans les collines Euganées. On accourut en

foule pour lui rendre les derniers devoirs. François de Carrare, à la tête de la noblesse de Padoue, fut présent à ses obsèques. L'évêque et son clergé y assistèrent. Son oraison funèbre fut prononcée par Bonaventure de Peraga, depuis Cardinal. François de Brossano, son gendre, lui fit élever un mausolée de marbre devant la porte de l'église. On y grava cette épitaphe.

Frigida Francisci tegit hic lapis ossa PETRARCHÆ.
Suscipe, Virgo Parens, animam; sate Virgine, parce:
Fessaque jam terris, Cœli requiescat in arce.

M. CCC. LXXIIII XVIII JULII.

Viro insigni, FRANCISCO PETRARCHÆ, Laureato, Franciscus de Brossano, Mediolanensis, Gener, individuâ conversatione, amore, propinquitate et successione, memoriâ.

Sur un des quatre piliers qui portent le sarcophage, on lit ce distique attribué à Pétrarque :

Inveni requiem : spes et fortuna, valete;
Nil mihi vobiscum est, ludite nunc alios.

Dont le sens est : « j'ai trouvé le repos : adieu illusions et fortune ; vous » n'êtes plus rien pour moi ; que d'autres vous servent de jouet ».

LETTRE
DE PÉTRARQUE
A LA POSTÉRITÉ [1].

PEUT-ÊTRE entendras-tu parler de moi, quoiqu'il soit douteux qu'un nom aussi obscur et aussi peu important que le mien, puisse franchir la barrière des lieux et des tems, et arriver jusqu'à toi: alors peut-être aussi tu désireras savoir quel homme j'ai été, et comment j'ai composé ceux de mes ouvrages qui te seront connus, et ceux même dont il ne sera resté qu'un léger souvenir. Sur le premier de ces objets, l'on émettra sans doute des opinions différentes: car presque tous les hommes, dans leurs discours, cherchent plutôt à plaire qu'à

1] Quoique la Vie de Pétrarque suffise pour le faire connaître, on a pensé que cet homme célèbre méritait d'être entendu lui-même sur ses propres actions. Ce qu'il en a écrit, peint son ame franche et noble, et il serait à désirer que tous les hommes qui ont fixé l'attention de la Postérité, eussent de même pris le soin de se peindre à elle sous leurs traits véritables. La Lettre que l'on va lire, est la traduction fidéle d'un ouvrage qui était digne de passer plutôt dans notre langue.

dire la vérité, et ils louent et blâment sans mesure. J'ai paru dans la classe des mortels; mon extraction ne fut ni basse ni fort illustre : mais je puis, comme Auguste, me dire né d'une famille ancienne. Je reçus de la nature un cœur ami de la justice et de l'honneur, dont la pureté s'altéra sous l'influence d'exemples contagieux. Mon adolescence fut en proie aux erreurs et ma jeunesse aux passions; mais la vieillesse m'en a corrigé, et m'a convaincu, par l'expérience, du néant de la jeunesse et des plaisirs; vérité que les livres m'avaient enseignée depuis long-tems. Ou plutôt, au sein de de leur vanité apparente, est cachée une fin utile; et le souverain Créateur de toutes choses permet que les malheureux mortels, qui s'enorgueillissent de rien, s'égarent quelquefois, afin que le souvenir même tardif de leurs erreurs, leur ouvre les yeux sur leur faiblesse. Mon corps n'était pas robuste, mais plein de dextérité. Sans être belle, ma figure avait quelque chose d'agréable dans ma jeu-

nesse. Mon teint était d'un brun clair et animé ; mes yeux vifs, et j'ai joui long-tems d'une vue très-perçante ; mais, contre toute attente, elle m'a abandonné dès que j'ai eu passé soixante ans, ce qui m'a obligé, malgré ma répugnance, de recourir à l'usage des lunettes. Mon corps, qui s'était conservé jusque-là dans une santé parfaite, est devenu la proie des infirmités que la vieillesse traîne ordinairement avec elle.

Je suis né de parens honnêtes, originaires de Florence. Leur fortune était médiocre, et, pour ne rien cacher, elle penchait vers l'indigence. Ayant été chassés de leur patrie, ils s'étaient retirés à Arezzo, où je vins au monde, un lundi, au point du jour, aux calendes d'Août (20 Juillet) l'an 1304.

J'avais un profond mépris pour les richesses, non qu'elles fussent absolument sans attraits pour moi ; mais à cause des travaux et des soucis qui sont le cortège inséparable de l'opulence. Ces inconvéniens ne sont point compensés à mes yeux

par les moyens qu'elle offre de donner des repas splendides. J'ai vécu plus agréablement avec une nourriture sobre et des alimens ordinaires, que tous les successeurs d'Apicius avec leurs mets les plus exquis. Les festins, n'étant autre chose que des réunions où la modestie et les bonnes mœurs sont également blessées, m'ont toujours déplu, et j'ai regardé comme aussi fatigant qu'inutile d'y inviter les autres ou d'y être invité moi-même. Mais manger avec ses amis est un plaisir si doux, que rien ne me cause plus de joie que l'arrivée de quelqu'un d'entr'eux, et que volontairement je n'ai jamais pris un repas seul. Rien ne me déplaît autant que le faste, non-seulement parce que c'est un mal en lui-même, et qu'il est contraire à la modestie; mais encore parce qu'il est difficile et fatigant. Ma jeunesse a été tourmentée par un amour violent, mais fidèle et honnête. Cette passion eût long-tems maîtrisé mon cœur, si une mort cruelle, mais utile, n'avait achevé

de l'éteindre, lorsque son énergie commençait à s'affaiblir. Je désirerais pouvoir dire que j'ai été absolument étranger aux plaisirs des sens, mais ce serait trahir la vérité. Je puis seulement affirmer que si l'effervescence de l'âge et l'instinct d'un tempérament fougueux m'y ont entraîné, j'ai toujours vivement senti la bassesse de telles inclinations. Et depuis environ ma quarantième année, âge où l'on a encore assez de chaleur et de force, non-seulement j'ai rejeté loin de moi toute action obscène, mais j'en ai perdu tout souvenir, comme si jamais aucune femme ne s'était offerte à ma vue. C'est ce que je regarde comme un grand bonheur, et je rends graces à Dieu, de ce que, tandis que j'étais encore sain et robuste, il m'a affranchi d'une si honteuse servitude. Mais je passe à d'autres objets. J'ai éprouvé l'orgueil dans les autres; il n'habita jamais mon cœur. Ayant toujours été petit en effet, je l'étais encore

davantage à mes propres yeux. Ma colère n'a jamais nui qu'à moi-même. J'ai recherché avec ardeur des amitiés honnêtes, et j'y ai toujours montré une fidélité à toute épreuve. Je m'en fais gloire hautement, parce que c'est la vérité. J'étais d'un naturel très-bouillant ; mais j'oubliais aussi facilement les injures, que je gardais profondément le souvenir des bienfaits.

J'ai été honoré, jusqu'à exciter l'envie, de la familiarité des Princes et des Rois, et de l'amitié des Grands. Mais c'est le supplice de ceux qui s'avancent vers la vieillesse, d'avoir à pleurer la mort des personnes qu'ils chérissaient. Les plus grands Rois de mon tems m'aimèrent et recherchèrent ma société ; j'ignore ce qui les attirait vers moi ; eux seuls l'ont connu. J'ai été avec plusieurs d'entr'eux dans une telle intimité, qu'ils oubliaient avec moi leur grandeur, qui m'a souvent été utile, et jamais incommode. Cependant l'amour de la liberté me

porta à fuir la société de personnes pour lesquelles j'avais d'ailleurs un vif attachement. Ce sentiment était si exclusif dans mon ame, qu'il m'imposait la loi de briser toute relation avec ceux dont les prétentions, ou seulement le titre, me paraissaient ne pouvoir s'allier avec l'indépendance. Mon esprit était plus juste que perçant, propre à tous les genres d'étude bons et utiles, mais porté sur-tout à la philosophie morale et à la poésie. Je les négligeai cependant pour me livrer à la lecture des livres sacrés, dans laquelle je trouvai une douceur cachée que j'avais méprisée auparavant. Je ne considérai dès-lors la poésie que comme un objet d'agrément. L'étude de l'antiquité a fait l'une des principales occupations de mon esprit; le dégoût que m'inspirait mon siècle me la fesait chérir; l'amitié seule avait le pouvoir d'adoucir mes regrets de n'être pas venu au monde dans tout autre tems; je fesais tous mes efforts pour me détacher de

celui où le sort m'avait placé, et pour vivre, du moins en esprit, dans les siècles passés. C'est pourquoi je trouvai des charmes dans l'étude de l'histoire; mais je n'en étais pas moins révolté du peu d'accord qui règne parmi les historiens: dans le doute, la vraisemblance des faits, ou la réputation des auteurs déterminaient mon assentiment.

Au jugement de plusieurs personnes, mon élocution était nette et forte, selon moi, faible et obscure; car je n'ai jamais cherché à être éloquent dans les conversations familières que j'avais avec mes amis, et je suis étonné que César Auguste se soit imposé cette tâche. Cependant lorsque cela m'a paru convenir au sujet, au lieu, ou à la personne qui m'écoutait, j'ai mis quelque apprêt dans mes discours. Il n'appartient qu'à ceux devant qui j'ai parlé, de juger jusqu'à quel point j'ai réussi. Au reste, je mettais plus d'importance à bien vivre qu'à bien dire. C'est une gloire bien vaine que celle qui ne re-

pose que sur de brillantes phrases.

Voici comment le sort ou ma volonté ont distribué le tems de ma vie. Je n'avais pas encore un an accompli, lorsque mes parens quittèrent Arezzo, où j'avais reçu le jour. Ma mère ayant été rappelée d'exil, se retira à Ancise, dans une maison de campagne qui appartenait à ma famille, et située à quatorze milles au-dessus de Florence. J'y demeurai avec elle l'espace de six ans; je passai ma huitième année à Pise; la neuvième et les suivantes dans la Gaule transalpine, sur la rive gauche du Rhône. Nous habitâmes une ville que l'on appelle Avignon, où le Pontife de Rome tient l'Eglise de Jesus-Christ dans un honteux exil. Il l'y a tenue longtems, malgré l'espérance qu'avait donnée [1] Urbain V, il y a quelques années,

1] Il s'est glissé dans l'édition de Bâle, une faute qui a été aggravée dans l'édition in-4° des Mémoires pour la Vie de Pétrarque, imprimés en 1767. Il semblerait par cette leçon vicieuse, que cet Auteur adresse ici particulièrement la parole à la Postérité; mais le mot *te* ne saurait exister dans cette phrase, sans lui donner un sens étrange, et même sans en rendre la construction barbare. Il ne peut être considéré que comme une répétition inutile de la dernière sillabe du mot précédent *antè*.

de la rétablir dans son siège primitif. L'événement a trompé notre attente, mais ce que je vois avec le plus de peine, c'est que ce Pontife, après son retour à Avignon, ait paru se repentir de sa bonne action. S'il eût vécu un peu plus long-tems, je lui aurais certainement fait connaître ce que je pensais de son départ de Rome [1]. J'avais déjà la plume entre les mains ; mais presqu'aussitôt qu'il eut renoncé à son glorieux projet, l'infortuné perdit la vie. Qu'il eut été plus heureux pour lui, de mourir devant l'autel de St. Pierre et dans son vrai domicile ! En effet, ou ses successeurs auraient maintenu ce siège à Rome, et alors il en avait tout le mérite ; ou ils eussent une seconde fois transféré le siège, et plus leur faute aurait été remarquable, plus sa vertu aurait eu d'éclat. Mais c'est insister trop long-tems sur une plainte, qui d'ailleurs n'est pas essentiellement liée à mon sujet.

1] Ici j'ai cru devoir préférer la leçon de l'abbé de Sades, qui écrit *abitâ*, tandis que celle de l'édition de Bâle 1581, est *habitâ*.

Ainsi conduit sur les bords d'un fleuve exposé au vent le plus impétueux, c'est-là que je passai mon enfance auprès de mes parens, et ensuite ma jeunesse, livré aux folles erreurs de cet âge. Mais je fis de longues absences. D'abord je demeurai quatre ans entiers à Carpentras, petite ville, peu éloignée et à l'orient d'Avignon. J'appris dans ces deux villes autant de grammaire, de logique et de rhétorique, qu'il était permis d'en apprendre à mon âge et en étudiant dans un collège. On sent combien ce dût être peu de chose. Delà mes parens m'envoyèrent à Montpellier, pour étudier les lois. J'y restai quatre ans, au bout desquels je partis pour Bologne, où j'achevai dans trois ans un cours complet de droit civil, avec un succès qui fit concevoir de moi de grandes espérances, si je continuais de suivre cette carrière. Mais aussitôt que je fus privé de la surveillance de mes parens, je l'abandonnai entiérement. Ce n'est pas que je ne révérasse l'autorité

imposante des lois ; elles sont pleines d'ailleurs de cette antiquité Romaine qui fait mes délices ; mais c'est parce que leur usage est dépravé par la méchanceté des hommes. Il répugnait à la candeur de mon ame d'étendre plus loin des connaissances dont je ne voulais pas indignement abuser : à peine m'eut-il été possible de les diriger vers un but honnête ; et si telle eût été ma volonté constante, ma probité aurait été taxée d'ignorance.

J'étais alors dans ma vingt-deuxième année. Je pris le parti de retourner chez moi ; je veux dire à Avignon, ce lieu d'exil, où j'avais été conduit dans un âge tendre : la force de l'habitude égale presque celle de la nature. C'est-là que je commençai d'être connu, et que des personnes d'un rang distingué recherchèrent ma société. J'avoue qu'aujourd'hui j'en ignore la raison, et que j'en suis étonné ; mais alors cette surprise était loin de moi, et un sentiment naturel à mon âge, me

fesait paraître à mes propres yeux, digne des plus grands honneurs. Je fus recherché sur-tout par l'ancienne et illustre famille des Colonne, qui fréquentait alors la Cour Romaine, ou plutôt qui en fesait l'ornement. Elle m'honora d'une distinction, que peut-être même aujourd'hui je ne saurais justifier, mais dont certainement alors je n'étais pas digne. Jacques Colonne, qui à cette époque était évêque de Lombez, homme dont je n'ai ni ne verrai peut-être jamais le pareil, me choisit pour l'accompagner en Gascogne, dans les vallons des Pirénées; les agrémens du maître de la maison et de sa société, m'y firent passer un été délicieux, que je ne puis me rappeler sans le regretter vivement. Revenu à Avignon, je vécus plusieurs années dans la maison du Cardinal Jean Colonne, son frère, qui me traita, non en maître, mais en père, ou plutôt comme le frère le plus tendre; que dis-je, j'étais avec un autre moi-même, et sa maison était la mienne.

Dans ce tems-là, poussé par la curiosité naturelle à mon âge, je voulus parcourir la France et l'Allemagne ; j'imaginai divers prétextes pour engager mes protecteurs à consentir à mon départ ; mais je n'avais dans le fond d'autre motif que la passion de voir et d'observer. Je m'arrêtai d'abord à Paris, où je me plus à m'assurer par moi-même de la vérité ou de la fausseté de ce qu'on racontait sur cette ville. Revenu de ce voyage, je partis pour Rome, que je brûlais de voir depuis mon enfance, et j'y obtins l'amitié d'Etienne Colonne, le chef magnanime de la famille de ce nom, homme comparable à tous les héros de l'antiquité. Il m'accueillit avec tant de bonté, que l'on eût dit qu'il n'y avait aucune différence entre le plus chéri de ses fils, et moi. L'amitié de cet excellent homme subsista toujours au même degré, jusqu'à la fin de sa vie ; elle respire encore dans mon cœur, et la mort seule pourra l'en détacher.

Revenu encore à Avignon, comme

le dégoût et la haine de toutes choses, étaient naturellement empreints dans mon ame, et que sur-tout je détestais cette ville fastidieuse, je ne pus m'y supporter: Cherchant donc une retraite qui me servît d'asile, je trouvai, à quinze milles d'Avignon, un vallon très-étroit, mais solitaire et charmant, que l'on appelle Vaucluse, et au fond duquel naît la Sorgue, la première de toutes les fontaines. Epris des charmes de ce lieu, je m'y retirai avec mes livres. Mon récit serait long, si je continuais à raconter tout ce que j'ai fait dans cette solitude où j'ai demeuré un assez grand nombre d'années. J'en donnerai une idée générale, en disant que de tous les ouvrages qui sont sortis de ma plume, il n'en est aucun qui n'y ait été composé en entier, commencé ou conçu, et ces ouvrages sont en si grand nombre, qu'à l'âge même auquel je suis parvenu, ils m'occupent et me fatiguent encore. De même que mon corps, mon esprit était doué de plus d'adresse que

de force. Aussi ai-je abandonné plusieurs entreprises qui m'avaient été plus faciles à concevoir qu'à exécuter.

Cette retraite pittoresque m'a inspiré des poésies bucoliques, et deux livres sur la vie solitaire, que je dédiai à Philippe de Cabassole, homme d'un mérite supérieur, alors simple évêque de Cavaillon, et qui depuis a été élevé à la dignité de Cardinal Evêque de Sabine, le seul de mes anciens amis auquel je n'ai pas survécu. Il m'a toujours aimé, non en Evêque, comme St. Ambroise aimait St. Augustin, mais en frère, et c'est ainsi qu'il me chérit encore.

Un jour que j'errais sur les rochers de Vaucluse, c'était le samedi de la semaine sainte, il me vint dans l'esprit de composer un poëme épique, dont Scipion l'Africain, le premier qui porta ce glorieux surnom, serait le héros; et cette espèce d'inspiration fut d'autant plus forte, que le nom de Scipion m'avait été cher dès mon enfance.

Cet ouvrage, que je commençai avec la plus grande ardeur, que d'autres soins m'obligèrent ensuite d'interrompre, et auquel son sujet me fit donner le titre d'Afrique, a été goûté par un grand nombre de personnes, avant même d'être publié : je ne sais si ce succès appartient au sujet ou à l'auteur.

J'habitais encore ces lieux, lorsque le même jour, par un hazard surprenant, je reçus deux lettres qui m'étaient adressées, l'une par le Sénat de Rome, et l'autre par le Chancelier de la ville de Paris, et par lesquelles ils m'appelaient à l'envi, l'un à Rome, l'autre à Paris, pour recevoir le laurier poétique. Cette concurrence devait exalter l'amour propre d'un jeune homme, aussi je me crus digne de l'honneur qui m'était adjugé par de tels personnages : je ne pesai plus mon mérite, mais le témoignage des autres; et si j'hésitai un instant, ce ne fut que sur le choix. J'écrivis au cardinal Jean Colonne, le même dont j'ai déjà parlé, pour lui demander conseil. Sa

demeure était si peu éloignée, que le lendemain, avant la troisième heure du jour, je reçus la réponse qu'il fit à la lettre que je lui avais écrite le soir; et c'est d'après son avis, que la prééminence de la ville de Rome me parut devoir l'emporter. Ma déférence à ce conseil est constatée par les deux lettres que je lui adressai. Je partis donc, et, quoique prévenu en ma faveur, comme tous les jeunes gens, j'eus quelque honte d'adopter un suffrage aussi flatteur; cependant ceux qui m'avaient appelé, ne l'eussent certainement pas fait, s'ils ne m'avaient jugé digne de l'honneur qui m'était offert. Je résolus d'aller auparavant à Naples auprès de Robert, ce Roi-philosophe, également illustre par son rang et par ses connaissances, le seul des Souverains de notre siècle qui réunisse la science à la vertu. L'accueil que me fit ce Monarque, et le jugement qu'il porta de moi, excitent aujourd'hui mon étonnement, et je crois que le lecteur le partagera lorsqu'il en sera instruit. Dès

qu'il eut connu le motif qui m'amenait auprès de lui, il témoigna la joie la plus vive, soit qu'il aimât cette confiance de ma jeunesse, soit qu'il se persuadât que ma démarche n'était pas indifférente à sa gloire, puisqu'elle prouvait, qu'entre tous les mortels, je l'avais choisi comme le seul capable de me juger. Que dirai-je de plus ? Après un grand nombre d'entretiens sur différens sujets, je lui montrai mon poëme de l'Afrique, qui lui plut si fort, qu'il me pria instamment de le lui dédier, regardant ce tribut de ma part comme un bienfait. Je ne pouvais certainement ni ne voulus le lui refuser. Pour prononcer définitivement sur l'objet de mon voyage, il m'assigna un jour, pendant lequel il me retint depuis midi jusqu'au soir. Les idées s'accumulèrent, le tems lui parut court, et il recommença les deux jours suivans ; ayant ainsi sondé mon ignorance, pendant trois jours, il me jugea digne de la couronne. Il voulait que la cérémonie se fît à Naples,

et il employa même les prières les plus réitérées pour m'y faire consentir ; mais l'amour de Rome l'emporta sur les vives instances d'un si grand Roi. Voyant que j'étais inébranlable dans ma résolution, il me donna des lettres, et dépêcha des courriers pour annoncer au Sénat de Rome, avec une extrême bienveillance, le jugement qu'il portait de moi. Ce jugement d'un roi était conforme à celui d'un grand nombre de personnes ; il était sur-tout d'accord avec l'opinion que j'avais de moi-même. Aujourd'hui je n'approuve plus, ni l'opinion du Roi, ni la mienne, ni celle de tous ceux qui pensaient comme nous. L'amitié que je lui inspirais, la faveur qu'il accordait à mon âge, prévalurent en cette occasion sur l'amour de la vérité.

J'arrivai cependant, quoiqu'indigne de l'honneur qui m'était préparé, appuyé sur un suffrage aussi glorieux, et y ayant une entière confiance. Encore couvert de la poussière de l'é-

cole, je reçus le laurier poétique, au milieu des acclamations des Romains qui purent assister à cette cérémonie. Elle fut l'objet de plusieurs épîtres que j'ai publiées en prose et en vers.

Cette couronne, qui n'ajouta rien à ma science, suscita contre moi une foule d'envieux. Mais je me suis encore étendu sur ce récit plus que je n'aurais dû le faire.

De Rome, je fus à Parme, où je trouvai les Seigneurs de Corrège, qui ont agi envers moi avec la plus grande libéralité et une extrême bonté ; mais qui étaient peu d'accord entr'eux. Ils gouvernaient alors cette ville sous une forme d'administration dont ses annales n'offraient point d'exemple, et qui, je crois, ne se renouvellera plus. J'y demeurai quelque tems. Songeant à l'honneur que j'avais reçu, et craignant qu'il ne parût m'avoir été accordé gratuitement, un jour par hazard je montai sur les hauteurs qui se trouvent au-delà de la rivière de *Lenza*, sur les

frontières du territoire de Reggio, et j'entrai dans la forêt que l'on appelle *Selva Piana*. Tout-à-coup, frappé de la beauté de ce lieu, mes idées se portèrent sur mon *Afrique* interrompue, et le feu de mon esprit qui paraissait presqu'éteint s'étant ranimé, j'écrivis quelques vers ce jour-là ; je continuai de même pendant quelques jours, jusqu'à ce que, revenu à Parme, et trouvant cette maison écartée et tranquille, que j'ai ensuite achetée, et qui m'appartient encore à présent, je repris mon ouvrage avec tant d'ardeur, que je le conduisis assez promtement jusqu'à sa fin ; ce qui m'étonne encore aujourd'hui. Revenu delà auprès de la fontaine de la Sorgue, je me trouvai dans ma solitude transalpine ; j'étais environ dans ma quarante-cinquième année [1], après avoir séjourné long-tems à Parme et à Vérone, où par-tout, graces à Dieu, je fus chéri beaucoup

1] Je suis la correction de l'abbé de Sades. L'édition de Bâle dit 35e, et se trompe évidemment, puisque Pétrarque avait plus de 36 ans lorsqu'il fut couronné à Rome.

plus que je ne le méritais. Après un long espace de tems, j'obtins, par ma seule réputation, la bienveillance de Jacques de Carrare le jeune, le meilleur des hommes. Je ne sais si parmi les Seigneurs de son tems il en a existé un pareil. Je puis même assurer qu'il n'y en eut aucun. Il me sollicita par tant de prières, pendant un grand nombre d'années, en m'envoyant des courriers et des lettres au-delà des Alpes, quand je m'y trouvais, et dans l'Italie, partout où j'ai habité, pour obtenir mon amitié ; que quoique je n'espérasse rien des heureux de ce monde, j'avais cependant pris la résolution d'aller le trouver, et de voir ce que signifiaient de si grandes instances de la part d'un homme puissant que je ne connaissais pas. C'est pourquoi je fus, tard à la vérité, à Padoue, où cet homme, qui a laissé d'illustres souvenirs, me reçut, non pas comme un mortel, mais comme les ames des bienheureux sont reçues dans le ciel. Lorsqu'il eut appris que

depuis mon enfance, j'avais été attaché à l'état ecclésiastique, voulant me lier plus étroitement à sa personne et à sa patrie, il me fit nommer Chanoine de Padoue : en un mot, si sa vie eût été plus longue, j'aurais trouvé dans cette ville le terme de mes voyages et de mes incertitudes. Mais hélas ! il n'est rien de stable chez les mortels, et au moment où l'on croit devoir jouir des plus grandes douceurs, on ne rencontre que de l'amertume.

Il n'y avait pas deux ans entiers que j'étais à Padoue, lorsque Dieu, en l'appelant au ciel, enleva à moi, à sa patrie et au monde, celui dont ni moi ni sa patrie, ni le monde n'étaient dignes ; et le sentiment qu'il m'avait inspiré ne me fait point illusion [1]. Il eut pour successeur son fils, homme très-sage et très-aimé, qui, doué de grandes qualités comme son père, me chérit et m'honora. Mais le rapport des âges ne se trouva plus entre nous. Je revins

1] Cette dernière phrase, qui se trouve dans l'édition de Bâle, manque dans celle de l'Abbé de Sades.

de nouveau en France après cette perte, ne sachant où me fixer ; non pour le plaisir de revoir ce que j'avais vu mille fois, mais dans l'unique vue de me distraire de mes ennuis en changeant de lieu comme font les malades.

NOTE DU TRADUCTEUR.

Il existe dans la Bibliothèque publique de la ville d'Avignon, trois éditions des Œuvres de Pétrarque. La plus ancienne est celle de *Bâle*, *Amerbach* 1496. in-4°. La Lettre à la postérité s'y trouve placée sur la fin du volume, dont les pages ne sont pas cotées. On n'y rencontre point les fautes qui se sont glissées en assez grand nombre dans les éditions postérieures.

Les deux autres éditions sont aussi de *Bâle* : l'une est d'*Henri de Pierre*, 1554. in-folio ; et l'autre, qui est celle dont je me suis servi, est de *Sebastien Henri de Pierre*, 1581. aussi in-folio.

J'ai cru devoir suivre exactement mon Auteur dans le nom dont il se sert pour désigner la Fontaine célèbre, sur les bords

de laquelle il chanta ses amours, quoiqu'aujourd'hui nous l'appelions autrement. Le mot *Sorgue* (*Sorgia*), exprime la Fontaine elle-même, et c'est ainsi qu'elle est désignée par Pline, et tous les anciens géographes, et par Pétrarque et ses contemporains. Il est probable que ce mot a la même racine que *surgere*, jaillir. Les modernes lui ont affecté le nom de Vaucluse (*Vallis clausa*), mot plus doux et plus propre à la poésie, mais qui, strictement parlant, ne convient qu'au Vallon au fond duquel est situé son bassin.

FIN.

10757450

10757450

10757450





10757450

